

DERRIÈRE LE MASQUE DE MICHEL ONFRAY

par Fabrice Wolff

Paris, février 2016

Éditions Antisociales

SOMMAIRE

1.	LE NÉGATIF SELON MICHEL ONFRAY	
1.1.	Le Juif	7
1.2.	Le Tzigane	15
1.3.	L'art dégénéré	21
2.	LE POSITIF SELON MICHEL ONFRAY	
2.1.	Le mythe	31
2.2.	L'ordre	49
2.3.	Le secret	59

*À la mémoire de ma grand-mère chérie, Sarah Wolff née Lanzenberg,
et de tous les siens que je n'ai pas connus par la faute d'Hitler et de l'État français,*

*À ma tante, à mon père, de la dernière cohorte des survivants,
grâce aux habitants d'un village français.*

On croyait avoir tout vu, ces dernières années en France, en matière de résurrection des vieilles hallucinations de l'extrême droite, dont la libération de la parole raciste est sans doute le plus fatigant symptôme : de Nicolas Sarkozy éructant à Dakar son mépris pour « l'homme africain » à Manuel Valls convaincu que les Roms sont un peuple à part qui menace son mode de vie ; de l'agitateur antisémite Soral-Dieudonné – ce Drumont de télé-réalité, mi-escroc mi-comique troupière – au pseudo-juif berbère Zemmour venu déchoir de leur citoyenneté les juifs d'Alsace et de Moselle pour mieux réhabiliter Pétain dans une histoire de France revue et corrigée ; des mobilisations de masse en défense des liens sacrés du mariage subvertis par le complot sodomite à la revendication d'un nettoyage ethnique du pays à peine euphémisée en lamentations paranoïaques sur le « grand remplacement » des chères têtes blondes par les descendants multicolores de la main-d'œuvre à bon marché ; des anarcho-mitterrandistes de *Charlie Hebdo* qui s'adaptent au goût du jour en ressourçant l'art de la caricature à « l'humour » des années trente au Comité Invisible qui s'amuse à nazifier la « théorie révolutionnaire » en la pourrissant de Spengler et de Heidegger, et qui propose maintenant comme modèle organisationnel les trois ordres de l'Ancien Régime – déchristianisés pour la cause par le grand mythographe maurrassien Georges Dumézil – ; des réseaux rouges-bruns employés à la promotion des bouchers Assad et Poutine aux réseaux verts-bruns affairés à polluer l'écologie scientifique de mystique du Terroir et d'éloges de la Tradition, c'est toute une machine de guerre idéologique qui s'est mise en place, manifestement destinée à préparer les esprits à une politique d'exclusion et de persécutions – déjà maintes fois appliquée et théorisée par le passé comme remède miracle à la peur de la révolution.

Il y a dans ce phénomène, bien sûr, une part d'effet de mode, car il est aujourd'hui devenu de bon ton dans les salons de parler comme Ubu ou Big Brother, au nom du peuple évidemment, pour se faire admirer comme délicat esthète, fin satiriste, philosophe subtil ou poète inspiré ; mais n'y voir qu'un ramassis de bouffons superficiels serait trop se fier aux apparences, et risquer de manquer l'essentiel. Sous l'emballage du politicien opportuniste, de l'amuseur pas drôle, du pédant ignare ou de l'imbécile sectaire, il arrive qu'on trouve un contenu plus consistant que l'habituelle nauséabonde soupe confusionniste, et qui ne laisse pas d'inquiéter. C'est le cas du dernier livre à succès signé Michel Onfray, *Cosmos, Une ontologie matérialiste*, paru chez Flammarion en mars 2015, qui marque sans doute une importante étape dans l'évolution – si l'on ose dire – du débat intellectuel – si l'on ose dire – au sein de la dite République des lettres, comme nous nous proposons de le montrer ici.

Michel Onfray s'est fait connaître comme « philosophe » médiatique, présenté comme disciple d'Épicure et de Nietzsche, penseur de l'hédonisme et de l'athéisme, politiquement proche des libertaires, sinon de l'extrême gauche. Auteur prolifique, infatigable conférencier, principal animateur d'une « Université populaire » à Caen et d'une autre « Université populaire du goût », très présent dans les médias, il s'est attiré le juste mépris d'un nombre croissant d'individus, après qu'il eut notamment contresigné les accusations de la police politique à l'occasion de « l'affaire de Tarnac », pour les faire imprimer jusque dans les colonnes de l'hebdomadaire *Siné Hebdo*, puis dans une apparente fuite en avant réactionnaire, publié divers ouvrages pseudo-historiques à scandale, tels qu'une apologie de l'héroïne de la contre-révolution Charlotte Corday, un réquisitoire haineux contre Freud et la psychanalyse, complices des nazis, une somme de fantasmes sado-maso sur le Divin Marquis, précurseur du nazisme, etc. Nous n'avons rien lu de toute cette mauvaise littérature, et c'est bien heureux, puisque Michel Onfray considère lui-même *Cosmos* comme son « premier livre » (introduction, p. 23), les huit dizaines de titres publiés sous son nom depuis 1989 étant donc tous bons pour le pilon, de l'aveu même de leur signataire. Sur ce point précis, on le croira volontiers sur parole.

Premier tome d'une trilogie annoncée comme une grande synthèse philosophique, *Cosmos* est circonscrit à l'exposé de la « philosophie de la nature » d'Onfray. Le plan de l'ouvrage est déjà curieux, qui « prend la forme d'un pentagramme composé de pentagrammes – cinq parties faites chacune de cinq chapitres » (introduction, p. 26). Étant trop matérialiste pour bien saisir le rapport entre la philosophie de la nature et cet occultisme de supermarché, nous nous contenterons dans ce texte de tenter de comprendre la nature de la philosophie de Michel Onfray en observant simplement ce qui l'attire et ce qui le repousse, ce qu'il aime et ce qu'il déteste, moyen infaillible et universel pour se faire une première idée du comportement de la matière dans toute la diversité de ses manifestations individuelles, particule élémentaire, bactérie, cellule souche, primate évolué ou philosophe de plateau télé. Pour d'évidentes raisons kabbalistiques, nous enfreindrons la règle classique en présentant l'aspect négatif de la pensée déployée dans *Cosmos* – ce qui dégoûte Michel Onfray – avant son aspect positif – ce qu'adore Michel Onfray.

1. LE NÉGATIF SELON MICHEL ONFRAY

1.1. LE JUIF

Michel Onfray est surtout connu comme pourfendeur du « judéo-christianisme ». *Cosmos* ne déroge pas à cette volonté polémique, et pourrait tout aussi bien être considéré, fondamentalement, comme un nouveau pamphlet anti-« judéo-chrétien ». Si le monde moderne s'est tant éloigné de la vérité cosmique d'Onfray, c'est la faute au monothéisme du Livre, répète-t-il inlassablement, qui nous aurait imposé un autre temps que celui de l'éternel retour des choses (1^{ère} partie : « Le temps »), une autre Loi que celle de la jungle (2^e partie : « La vie »), une autre vision de l'homme que celle qui en fait un animal comme les autres (3^e partie : « L'animal »), un autre culte que celui du Soleil (4^e partie : « Le cosmos »), un autre art enfin que celui qui se contente d'exalter la nature et ses mystères (5^e partie : « Le sublime »). On ne s'attardera pas sur la grossière caricature des sociétés pré-« judéo-chrétiennes » qui découle immédiatement de cette vision du monde, au point que l'on se demande parfois si Michel Onfray voit la moindre différence entre Lascaux et l'Empire romain, entre Stonehenge et les Amérindiens, autant de civilisations qui selon Onfray auraient partagé à peu près toutes les convictions d'Onfray. Il est plus important de remarquer que ce peu rigoureux vocable de « judéo-chrétien » n'est pour Onfray, bien souvent (mais pas systématiquement : car c'est d'abord la confusion qu'il s'agit d'implanter dans l'esprit du lecteur), qu'un euphémisme pour dire « juif » : pour des raisons « généalogiques » d'abord, un concept essentiel dans la pensée d'Onfray pour qui la vérité des mots et des choses réside dans leurs origines. Cette conviction est si ancrée chez lui qu'il va jusqu'à définir sérieusement l'étymologie comme « la science du Nombre des mystères » qui permettrait de « saisir quelques-unes des magies du réel. Rien d'obscur ne demeure après consultation du bulletin sémantique d'un mot » (p. 60). C'est ainsi à la lumière des pseudo-révélation de cette sous-kabbale qu'on comprendra le sens du combat d'Onfray contre le « judéo-christianisme » : à la racine étymologique du mal se trouve le judaïsme messianique, le mythe de libération consigné dans « l'Ancien Testament juif » (p. 446), qui aurait selon Onfray plongé l'humanité dans les ténèbres :

« Avec le Livre unique, les hommes sont devenus lettrés, mais incultes ; ils ont lu, mais n'ont plus su ; ils ont commenté, mais n'ont plus vu ; ils ont psalmodié, récité, déclamé, mais ils n'ont plus observé ; ils ont glosé, annoté, commenté, expliqué, analysé, interprété, mais ils sont devenus aveugles et sourds au monde. Les hommes qui connaissaient le monde ont péri sous les bibliothèques, ils ont laissé place aux hommes qui savaient lire, écrire, compter, les instruments de la domination des autres par le verbe. Quand le Verbe est devenu une religion, la Nature est devenue l'ennemie de prédilection. » (p. 367)

Précisons si besoin que cette pompeuse profession de foi obscurantiste n'a aucun fondement historique, et qu'on psalmodiait, glosait, annotait, écrivait, comptait, etc. depuis bien avant la première compilation canonique, et même la rédaction, des livres de l'Ancien Testament. On constate aussi qu'Onfray n'a cure de « la science du Nombre des mystères » quand elle dément ses propos : car il n'y eut de « Livre unique », de Bible, qu'en raison de l'étourdissante inculture des moines copistes du Moyen Âge, qui prirent le neutre pluriel grec *biblia*, « les livres », pour un féminin singulier latin. Cela n'empêche pas Onfray de jeter l'anathème sur ceux qui auraient fait du Verbe une religion, sans autre précision. Les préjugés du lecteur devraient suffire à compléter l'identification de ces néfastes intellectuels qui auraient les premiers déclaré la guerre à la Nature au nom d'un Livre unique.

Ancien ou Nouveau Testament, cela ne fait de toute façon guère de différence pour Onfray :

« Jésus, n'ayant jamais existé historiquement mais ayant été fabriqué par des juifs qui pensaient que le Messie annoncé était venu et qu'il était tellement le vrai que ce qui fut prédit dans les textes s'est réalisé dans l'histoire » (p. 446),

les responsables de l'erreur et du mensonge sont toujours les mêmes. Le monde se serait ainsi éloigné de « la vérité païenne » (p. 395) en se convertissant à ce qu'Onfray appelle le « christianisme officiel » (p. 251), d'origines suspectes (« Le christianisme nous a privés du cosmos païen en le travestissant, en l'habillant avec des histoires orientales, des fables méditerranéennes, des mythes égyptiens, des allégories juives, des symboles gnostiques, des métaphores millénaristes, des collages babyloniens, sumériens, mazdéens, perses », p. 364), auquel Onfray oppose ce qu'il croit être toute la vérité symbolique de Jésus-Christ, figure « du Dieu Mithra, Sol Invictus – le soleil invaincu ! » (p. 359), tout au long d'un chapitre entièrement tissé des banalités de base d'un certain enseignement ésotérique (« Le christianisme, un chamanisme solaire », p. 349-367). « Sans le savoir, les chrétiens célèbrent un antique culte païen solaire » (p. 359), qu'Onfray n'identifie pas au culte d'État artificiel et impopulaire de l'Empereur, compagnon du Soleil Invaincu ou Invincible (en effet lié à la secte initiatique de Mithra, qui recrutait surtout dans la classe des redoutables officiers et fonctionnaires de l'Empire – un peu à la manière de la franc-maçonnerie sous la III^e République – jusqu'à ce que la conversion au christianisme fût devenue la nouvelle voie royale des ambitieux et des carriéristes – ce pour quoi Onfray en veut encore à Constantin, cf. p. 320), mais à un beaucoup plus « vieux culte de la Lumière » préhistorique (p. 336), dont Onfray tente une vague et laborieuse reconstitution dans un chapitre on ne peut plus fantaisiste (« Permanence du soleil invaincu », p. 335-348). Il y postule la permanence d'« une religion fossile qui fut probablement celle des premiers hommes » (rien de moins, p. 346), dont il prétend avoir retrouvé la trace aussi bien à Stonehenge où le célèbre cercle de pierres aurait « fait la loi pendant trois mille ans » (p. 342) que chez les paléolithiques qui peuplèrent indifféremment l'Amérique et la Dordogne, et qu'il présente comme un bonhomme et sympathique « culte de la vie, du vivant, du soleil et de sa lumière qui donne vie à tout ce qui existe dans la nature » (p. 357) ayant donc été précieusement sauvegardé à travers les siècles des siècles comme un rare trésor spirituel par une tradition plurimillénaire dont Michel Onfray se voudrait, bien évidemment, l'actuel dépositaire. On rirait d'un tel étalage d'ignorance camouflée sous le style du gourou, si l'idéologie qui s'esquisse ici n'était pas entièrement fondée sur l'identification de la pensée orientale en général, et du judaïsme en particulier, au Mensonge fondamental, à la Chute de l'esprit de vérité, cause première de toutes les erreurs de la métaphysique occidentale, bref à Satan, l'Ennemi du seul vrai Dieu, Soleil Invaincu, Lumière éternelle et Seigneur tout-puissant, le Christ Jésus. C'est pourquoi au jour du solstice d'été, « la cérémonie la plus puissante du monde païen » (p. 363) correspond selon Onfray à la célébration chrétienne de l'abolition du judaïsme, principale « mission » dont Jean aurait chargé Jésus en le baptisant dans le Jourdain : « C'est le moment spirituel de la plus grande clarté solaire, celui de la plus petite dose de ténèbres sur terre. Le feu païen de la Saint-Jean devient l'épiphanie de la lumière du Christ. » (p. 364) Il est difficile de faire plus radical en matière de mystique antisémite œcuménique, réinterprétation malveillante du rituel chrétien à la lumière des feux de la Saint-Jean de l'Allemagne hitlérienne. Cette mixture nauséabonde dont les principaux ingrédients sont l'obscurantisme, l'antisémitisme et la malhonnêteté intellectuelle n'est même pas une recette originale d'Onfray, qui se montre ici simplement fidèle disciple de Raymond Abellio, qui fut sous son vrai nom de Georges Soulès le chef et le théoricien du MSR, le parti le plus extrémiste de la Collaboration, et qui malheureusement échappa au peloton à la Libération pour nuire jusqu'à sa mort en 1986 en tant que gourou de diverses sectes occultistes, transmettant ainsi l'incalculable héritage intellectuel de Himmler aux têtes pensantes de cette jeunesse virile qui rejoignait des organisations telles que l'OAS ou Occident, pour faire ensuite carrière dans le mercenariat, la police, le journalisme ou la politique. *Sol Invictus* est le titre choisi par Abellio pour ses Mémoires de guerre parus en 1980, dans lesquels le vieux collabo resté

« invaincu » justifie son passé criminel¹, de la même manière sournoise qu'un Heidegger quelques années plus tôt ; et pour les « initiés » assez cultivés pour mesurer le degré d'influence de ces maîtres à penser – et à agir – des années 1960-1970 qui ont manifestement modelé toute la réflexion « philosophique » d'Onfray bien qu'il ne les nomme nulle part dans *Cosmos* – préférant s'abriter derrière le sulfureux mais canonique Nietzsche –, il paraît évident que le fond de son propos est autant tributaire du gourou nazi Abellio que l'enrobage est tributaire du naïf hippie Vaneigem.

La haine pathologique du Juif est ainsi la principale constante de la pensée de Michel Onfray. Quand il se souvient que des mondains s'amusaient en sa présence à deviner quel arôme prendra un vin nouveau, c'est pour se lamenter de l'influence de l'affreux banquier juif Attali (p. 51) ; quand il déplore la disparition de la civilisation paysanne (« Deux paysans du nouveau monde sans cosmos se suicident chaque jour. Les fermes disparaissent », p. 397), Onfray ne songe pas à l'accaparement des terres par les aristos et les géants de l'agrobusiness, mais à dénoncer la « nouvelle génération » de Mai 68 qui a voulu en finir avec « la hiérarchie, le vieux monde, la tradition », motivée – ben mon cochon – par la « rentabilité, l'argent, la productivité, le rendement, le bénéfice, le gain [qui] sont devenus [ses] horizons ontologiques » (p. 397). Cette génération serait devenue aussi perfide que cupide, car quand Onfray voudrait rétablir dans ses droits « le savoir millénaire et empirique d'un long lignage d'humains »,

« elle cite fielleusement ce propos tenu par le maréchal Pétain à Vichy : “La terre, elle, ne ment pas.” Une fois cette référence faite, les paysans se trouvent ontologiquement exterminés. Qui peut se remettre d'une pareille insulte ? Comment se relever après une telle injure ? En faisant de l'histoire.

Car cette phrase du chef d'État fasciste que paient sans cesse depuis la paysannerie française et ceux qui la défendent a été écrite par l'un de ses nègres : en l'occurrence, Emmanuel Berl. C'est en effet ce juif brillant, issu de la haute bourgeoisie, apparenté aux Bergson et aux Proust, ami des surréalistes, de Breton et Malraux, radical de gauche, favorable au Front populaire, pacifiste, qui rédige ce fameux discours de Pétain daté du 25 juin 1940 dans lequel se trouve cette terrible phrase. Écrite par un intellectuel juif, elle fut prononcée par un dictateur fasciste, et ce sont aujourd'hui les paysans ou ceux qui les défendent qui doivent aujourd'hui en assumer l'opprobre. » (p. 397-398)

Ce qu'Onfray donc appelle « faire de l'histoire » revient à chercher le juif (de gauche, de préférence) qui serait caché derrière ce diabolique processus aboutissant à « l'extermination ontologique » de « la paysannerie française ». Pauvre vieux Maréchal, qui croyait bien faire, et s'est retrouvé le naïf instrument de la destruction radicale de l'être même des paysans, privés de leur rapport au cosmos, poussés au suicide par le rappel « fielleux » de la dimension agrarienne du fascisme, et par la réprobation morale qui poursuit jusqu'aujourd'hui cette idéologie !

Loin de résulter d'une brève crise de paranoïa, ce passage semble au contraire rédigé pour servir d'exemple concret à la théorie générale de la nature qu'Onfray développe dans *Cosmos*. En effet, dans le troisième chapitre de son deuxième « pentagramme » consacré à « La vie », intitulé « Le monde comme volonté et comme prédation » (p. 174-188), Onfray décrit les mécanismes de plusieurs horribles maladies parasitaires, dont il affirme qu'on peut aussi les voir à l'œuvre dans le comportement humain, avant de livrer la clé de cette énigme en effectuant un discret quoique peu subtil rapprochement entre « le nématode et Moïse, le protozoaire de la toxoplasmose et Freud, le ver solitaire et Einstein » (p. 186). On apprend ainsi que le ver nématode contribue à la disparition de l'espèce d'anguille à laquelle Onfray, dans le chapitre précédent (sur lequel nous reviendrons),

¹ Nous n'en avons lu, c'est bien assez, que les éloquentes extraits choisis par Michel Sitbon pour son ouvrage *La Mémoire N, La synarchie aux sources du fascisme*, Paris, Aviso, 2014 (spéc. p. 235-255 ; p. 273-276 ; p. 285-290 ; p. 432-440). Il aura fallu qu'un éditeur, militant de la vérité sur le génocide au Rwanda, s'improvise historien pour que soit clairement posée la question de la dimension sectaire et occultiste du national-socialisme français, matrice du fascisme international. À vrai dire, notre critique d'Onfray doit son existence même à cette étude de Michel Sitbon : car sans son analyse de l'œuvre d'Abellio-Soulès, nous n'aurions pas compris le sens de la référence au Soleil Invaincu qui s'affiche au sommaire de *Cosmos*, et qui nous a incité à le lire avec toute la vigilance nécessaire.

identifie ses semblables, en parasitant la vessie natatoire et l'empêchant ainsi d'atteindre « les profondeurs adéquates » à sa reproduction (p. 180). Sur terre, c'est un nématode encore plus pervers qui « manipule le comportement » des grillons et autres insectes de telle sorte que :

« Mus par une force irrésistible, aveugles, conduits par une puissance qui, en eux, veut la vie qui veut la vie, les insectes se jettent à l'eau. À ce moment, le grillon semble mort, il reste sur le dos, amorphe, les pattes tétanisées pendant qu'un long ver perfore son abdomen et sort en ondulant dans l'eau qui lui est nécessaire pour vivre et continuer à réaliser son programme. » (p. 181)

La métaphore est explicite : « Appliquée aux humains, cette logique de la prédation fait frémir – et pourtant, l'*Homo sapiens* n'y échappe pas. » (p. 181) Onfray insiste sur le fait que sa comparaison ne vaut pas pour le comportement social (tel qu'on pourrait traiter de parasite un pseudo-« philosophe » médiatique, par exemple, ou plus sérieusement, tel que le grand comparatiste jamaïcain Orlando Patterson a pu définir l'esclavage comme un « parasitisme humain », en conclusion de son remarquable ouvrage *Slavery and Social Death*, classique des sciences sociales paru en 1982 et jamais traduit en français), mais bien pour le « programme » génétique des uns et des autres :

« Une lecture hégélienne qui ferait du ver le maître d'un grillon esclave néglige le fait que l'un et l'autre sont soumis à cette force irréfutable en vertu de laquelle l'un pénètre l'autre pour l'habiter, s'en servir et réaliser son dessein qui est de vivre, se reproduire et mourir. Ce que veut le ver est autant voulu que ce que subit le grillon qui lui aussi est pareillement voulu. Et rien ne permet de penser que les humains échappent à ce processus en se faisant eux aussi, à leur corps défendant bien qu'apparemment voulant, les instruments du plan de la nature qui fera de l'un un ver nématode, de l'autre un insecte parasité. » (p. 181)

Onfray offre donc à ses lecteurs de réfléchir à une catégorie d'êtres humains qui, sans autre cause qu'une invincible pulsion biologique, et sans autre but que la perpétuation de leur espèce, vivraient parmi les autres en dangereux parasites manipulateurs, bref une race humaine déterminée à

« entrer dans un hôte, le parasiter, le laisser vivre assez pour qu'il puisse héberger ce sidérant processus, se nourrir de lui, piloter son cerveau, ne pas abîmer celui dont il prend les commandes pour lui faire faire ce qu'il n'exécute habituellement pas dans la nature, puis le laisser indemne, mais pas toujours, une fois son plan réalisé » (p. 182).

Car

« il n'entre pas dans la logique du processus que la mort [de l'hôte] soit obligatoire. (...) En revanche, cette opération modifie l'avenir de l'animal parasité qui devient stérile. Le grillon conserve l'apparence d'un animal adulte, mais il reste biologiquement immature. La femelle saine prend le sperme et le féconde ; la femelle parasitée ne le peut plus, elle peut pondre des œufs, mais ils ne parviendront jamais à maturité » (p. 183).

Quant aux mâles qui se retrouveraient les proies de ce ver monstrueux, c'est « l'émasculature » (p. 184) qui, selon Onfray, les menace ; et de conclure son développement sur le nématode en répétant encore une fois, pour que les choses soient bien claires, qu'« Il n'existe aucune raison pour que l'homme n'entre pas lui aussi dans cette logique » du parasitisme (p. 184). Onfray enchaînant sur le protozoaire de la toxoplasmose, on doit laisser le soin de poursuivre l'explication de texte aux courageux qui ont lu son livre sur Freud. Mais on regrette qu'Onfray ne se soit pas senti de taille à batailler contre le ténia de la théorie de la relativité, alors qu'il en est lui-même gravement infecté, lui qui chie des anneaux de « multiplicité des temps lumineux » (p. 410), d'« horloge temporelle » propre à notre univers (p. 411), de « déformation de l'espace-temps » jusqu'à son retournement dans les trous noirs (p. 411), etc., en croyant présenter la théorie originale d'un certain Jean-Pierre Luminet, l'un des « génies » que notre époque se refuserait à reconnaître (p. 407). Il arrive ainsi que Michel Onfray échoue lamentablement dans la pratique pour lui-même de la « poignée de maximes existentielles qui constituent un mode d'emploi de soi avec soi et pour soi » (p. 515) dont il établit la liste en conclusion de *Cosmos* (p. 514-515), et parmi lesquelles la plus vitale est assurément : « Identifier les prédateurs pour s'en prémunir »

(p. 514)². On n’imaginait pas, en tout cas, que la campagne normande soit encore si dangereuse, hantée qu’elle semble par des prédateurs non identifiés ; mais Onfray, qui présente sa pensée comme « une quintessence des champs » (p. 509) – là où batifole l’aimable grillon –, aime à parler d’expérience, et n’irait pas inquiéter ses lecteurs sans excellente raison, de sorte qu’on doit supposer qu’il a déjà vu la Bête, et qu’il est parvenu à lui échapper. C’est sûrement sa légendaire modestie qui lui interdit d’en dire plus sur cet exploit.

Il existe bien une solution au problème d’Onfray, bien connue, à laquelle on sait qu’il se réfère de manière obsessionnelle, sans oser la préconiser ouvertement comme solution – car le bon citoyen Onfray n’enfreint pas la loi –, et qu’il s’emploie donc à banaliser dans *Cosmos*, reprenant une réflexion « philosophique » dont Heidegger a eu la première intuition³, mais qu’Onfray entend discuter ici du point de vue de la défense des droits des animaux, faisant mine de refuser de sombrer dans les antipatriotiques excès d’égalitarisme des hurluberlus « antispécistes » : « Quand les *Cahiers antispécistes lyonnais* titrent “Morts pour la France”, un article de leur revue de janvier 1994 qui fait le compte des [animaux] abattus pour la consommation alimentaire », Onfray s’empresse de dénoncer cette allusion « obscène » (p. 278), mais comparer un abattoir industriel au camp d’extermination de Treblinka – nous y voilà – n’a pour lui rien d’indécent, et il en débat très sérieusement, dans un long chapitre on ne peut plus sordide et malsain (« Qui veut faire la bête fait l’ange », p. 277-305) où Onfray se complaît à décrire les tortures infligées aux animaux de laboratoire (qu’il compare à la « pratique du docteur Mengele », « en souhaitant que le sadisme de tel ou tel expérimentateur ne soit pas présenté comme le moteur de toute personne qui cherche à guérir des maladies ou des pathologies véritables », p. 280) et les effroyables conditions d’élevage (parmi lesquelles il ajoute subrepticement l’« égorgement halal », p. 280), mais aussi des scènes de zoophilie, perversion selon lui « justifi[ée], légitim[ée], béni[e] » (p. 286) par le « juif » (p. 277, p. 281) Peter Singer, théoricien de l’antispécisme. Amateur de dialogue avec lui-même, Onfray envisage (p. 284-285) « la configuration casuistique » où il aurait « la possibilité de sauver un seul juif de Treblinka ou d’Auschwitz en sacrifiant le nombre de grands singes qu’on voudrait, ou de porcs, ou de vaches, ou de moutons qu’on souhaiterait », et répond qu’il « n’hésiterai[t] pas une seconde », mais sans préciser quel serait son choix, qu’il escamote derrière une formule délibérément obscure (« il existe tout de même une différence. Et, si l’on me permet cette formule : cette différence fait la différence » – entre le mammifère et le nématode ?), avant de passer sans transition à la grande question de la dignité humaine... du gardien nazi de camp d’extermination, qu’il ne faudrait pas rabaisser, lui, au rang de « sous-homme » : « Si éventrer le chien du nazi est inconcevable, il est plus inconcevable encore d’éventrer le nazi – dans une configuration d’après-guerre », précise prudemment Onfray (p. 285). (On lui concèdera que la méthode est un peu barbare, et qu’il serait plus indiqué de trancher la carotide, si l’on n’a pas les moyens de le faire piquer.) La fin de ce chapitre est une longue évocation voulue écœurante du « marché de Pointe-Noire, au Congo » (p. 295), où se mêleraient indistinctement bouchers et sorciers, viande de porc et viande humaine (« je n’en serais pas étonné », écrit Onfray, p. 299), allégorie de voyage en enfer dont la clé de lecture réside peut-être dans le délicat rapprochement fait un peu plus haut entre « Anne Frank et un cochon » (p. 287). On notera au passage que les hôtes d’Onfray au Congo sont des colons pleins d’humour, qui l’emmènent manger dans un restaurant dont le chef, lui assurent-ils, va « chercher son eau à la morgue » pour préparer une soupe « chargée de la puissance des défunts » (p. 305). Mais on ne se laissera pas impressionner : on se doutait bien que les restos chic de Pointe-Noire, comme ceux de Pékin ou de Paris, sont essentiellement fréquentés par des cannibales.

2 Nous respectons partout la graphie originale (italiques, majuscules) du texte de Michel Onfray.

3 « L’agriculture est aujourd’hui une industrie d’alimentation motorisée, dans son essence la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d’extermination », cf. Emmanuel Faye, *Heidegger, l’introduction du nazisme dans la philosophie*, 2005, rééd. Le Livre de poche, 2007, p. 656 et suivantes. Depuis, deux ou trois générations d’imbéciles se sont succédé pour affirmer que la « philosophie de la technique » consiste en l’accumulation de ce genre de pédantes provocations d’anthropophage diplômé.

En juin 2012, dans une tribune complaisamment publiée par l'hebdomadaire *Le Point*, Michel Onfray ne faisait déjà plus dans la dentelle : prétendant présenter les travaux « qui ne manqueront pas de choquer » d'un certain Jean Soler, ex-diplomate manifestement antisémite (comme c'est la règle dans ce milieu ultrar réactionnaire), Onfray affirmait sans fard que la ségrégation raciale et le génocide ont été inventés par les Juifs, qui du reste n'auraient jamais rien inventé d'autre, que l'empereur Constantin, si l'on suit bien, aurait enjuivé l'enseignement de Jésus – « d'où les Croisades, l'Inquisition, le colonialisme » –, que le communisme et le nazisme sont des judaïsmes, que Hitler fut le Moïse du peuple allemand et *Mein Kampf*, de toute évidence, un livre juif. Cette grandiose analyse historique scandalisa, comme prévu, un peu de monde ; il y eut quelques réactions dans la presse, où l'on donna démocratiquement la parole à l'un ou l'autre rabbin venu se défendre d'avoir jamais professé le génocide des goyim ; et l'on passa à autre chose, l'affaire étant classée dans la rubrique des « dérapages irresponsables », comme si Onfray devait n'avoir jamais pensé ce qu'il a écrit, sans cesser néanmoins d'être présenté comme un « philosophe ». Pour clore la polémique, Onfray ne s'abaissant pas à répondre aux juifs et à leurs complices, avait choisi de republier un texte écrit plusieurs mois plus tôt, dans lequel il se revendiquait « sioniste », marquant ainsi toute la distance qui le sépare d'un Soral-Dieudonné (l'antisémite « populaire » officiel), et toute la capacité de raisonnement qui le rapproche d'un « philosophe » aussi méthodique que Proudhon, qui dans un célèbre passage de ses *Carnets* relatif aux juifs, concluait qu'« il faut renvoyer cette race en Asie, ou l'exterminer » – le « sionisme » n'étant à l'origine, avant de se concrétiser en projet colonial, rien d'autre qu'une tragique résignation à cette unique et démentielle alternative. Michel Onfray s'est donc cru autorisé à récidiver sa provocation dans *Cosmos*, où il propose (dans les dernières lignes du chapitre « Permanence du soleil vaincu », p. 348) de réévaluer « selon Jean Soler » tout « ce que la tradition enseigne » du judaïsme (et sous-entendant que tout ce qui pourrait n'être pas néfaste dans la pensée juive moderne serait influence chrétienne tardive). Courageux mais pas téméraire, Onfray ou son éditeur a jugé bon de ne pas faire figurer le nom de « Soler » dans l'index – on croirait mieux à un oubli insignifiant si le même bug ne se répétait pas avec « Mengele » et « Pétain » aussi bien qu'avec « Attali » (cf. réf. ci-dessus) et « BHL » (p. 510), les deux plus consensuelles bêtes noires d'Onfray, qu'il poursuit partout pour leur cracher dessus. Le rappel de cette brève polémique qui nous a éloignés un instant de la lecture de son « premier livre », était cependant nécessaire pour comprendre ce qui serait autrement inexplicable, à savoir pourquoi Onfray se montre si souvent critique envers Hitler et ses partisans (y compris Heidegger), et pourquoi il considère que *Mein Kampf* (qui reste pour lui un ouvrage de référence) « n'est hélas pas garantie de vérité, de justesse et de justice » (p. 289) : Onfray, toujours bon patriote, ne peut que considérer cet ouvrage trop antifrançais, trop germanocentré, et pour tout dire, puisque ce nationalisme étroit se confond dans son esprit avec le judaïsme, trop juif ! (N'allons pas croire qu'Onfray soit parvenu tout seul à une telle prouesse intellectuelle, qui n'a pu germer que dans l'imagination détraquée de quelque collabo particulièrement retors et fanatique, et doit correspondre à un certain degré de lavage de cerveau, pardon d'« initiation » dans la « doctrine secrète » de Soulès-Abellio.) Onfray ne va pas cependant jusqu'au bout de sa logique, et défend bec et ongles l'humanité des nazis, comme on a vu, depuis le simple gardien de Treblinka jusqu'à Himmler, « cet homme » à qui il « songe souvent » avec un brin de nostalgie et qui était si gentil avec son canari (p. 179, probable résumé de l'ouvrage qu'il lui a consacré en 2013). On comprend facilement les raisons de cette indulgence : si les nazis furent grandement coupables de s'être incomplètement désenjuivés, cause de leur égoïsme qui a entraîné la désunion et la défaite, ne faut-il pas, tout bien pesé, leur reconnaître quelques mérites qui doivent compter comme circonstances atténuantes ?

Évidemment, à ce stade de la paranoïa, où tout ce qui ne confirme pas le délire « matérialiste » d'Onfray lui apparaît souillé de judéité, biologiquement manipulé par le nématode juif, à commencer par la psychanalyse, on ne risque pas de le voir se présenter un jour de son plein gré à la porte de l'asile, où il devrait sensément pouvoir passer pour un grand philosophe, être

applaudi par un parterre de zombies, entrer en controverses avec d'autres délirants – mais c'est en réalité ce qui se passe déjà à l'extérieur de l'asile ; ou plutôt à l'intérieur d'un plus vaste asile, qui ferait presque apparaître les hôpitaux psychiatriques modernes comme des refuges pour les derniers individus sains d'esprit. On s'abstiendra donc ici, par charité judéo-chrétienne, de dresser la longue liste de ceux qui ont tendu le micro ou offert une tribune à Michel Onfray : ils sont aussi malades que lui. Nous n'avons cependant pas terminé notre diagnostic ; heureusement, une fois identifiée cette première phobie – la plus profonde sans doute chez Onfray, indiscutablement la plus pénible à vivre au quotidien, puisque mal acceptée aujourd'hui par l'environnement social, cause de violent refoulement et d'irrépressibles tics d'expression orale et écrite franchement répugnants –, il sera plus facile de reconnaître les autres symptômes caractéristiques permettant d'évaluer l'étendue de l'infection, avant d'oser un pronostic et de songer à un éventuel remède.

1.2. LE TZIGANE

Un chapitre de *Cosmos* est consacré à une apparente apologie de la civilisation tzigane (« Après demain, demain sera hier », p. 74-95), en réalité une accumulation de contre-vérités fantasmagoriques, de clichés méprisants et de menaces voilées d'annihilation : « Le peuple tzigane m'apparaît tel un peuple fossile qui semble avoir longtemps incarné dans son être même ce que fut probablement la tribu des temps préhistoriques » (p. 74), se lance Onfray. C'est pourquoi il faut lui pardonner d'être crasseux, sale, puant et malpropre (« Temps de la crasse mais de la vérité ontologique, temps de la chevelure sale en broussaille mais temps de l'authenticité métaphysique, temps des odeurs fortes des fripes qui sentent le feu de bois, l'humidité croupie, la saleté domestique, mais temps de la simplicité philosophique », p. 75), loquuteur (« des habits qu'on ne ravaude jamais, qu'on ne rapièce pas, mais qu'on porte jusqu'à leur disparition en loques », p. 78), inéducable (« Le Tzigane n'apprend rien à l'école », p. 79), superstitieux (« Le peuple tzigane croit au monde des esprits », p. 89), un peu limité (« le Tzigane digne de ce nom parle peu et communique de façon non verbale », p. 88 ; « Ils semblent incapables de programmer des activités à long terme », p. 90), et bien sûr fainéant (« L'après-midi, (...) le tzigane reste à ne rien faire », p. 78 ; « ils n'ont aucune obligation à travailler » et même quand on pourrait croire qu'ils travaillent, en réalité « ils s'adonnent à une occupation qui ressemble à un travail », p. 80 ; « À la façon de l'aristocrate grec ou du patricien romain, ils pratiquent un *otium* décomplexé », p. 94) et voleur (« le sentiment de propriété leur étant totalement inconnu », p. 80 ; « Dieu permet aux Tziganes de voler », p. 81 ; « Dans une civilisation qui ne reconnaît aucune propriété, à quoi peut bien ressembler la poule du voisin, le jardin potager du gadjo, le fil de cuivre du chantier d'un promoteur immobilier, l'entourloupe de la chaise qu'on promet de refaire avec de la belle paille et que l'on livre avec un mauvais cannage de plastique ? », p. 95). Mais tout ça n'est pas bien grave, et Onfray peut paternellement conclure, en singeant le sage : « Grugé d'une poule, volé d'un kilo de pommes de terre, escroqué d'un billet de quelques euros, oui, certes, entendu, et alors ? Tout n'est que vanité et poursuite du vent. » (p. 95)

C'est que le problème ne se situe pas à ce niveau basement matériel – Onfray ne voudrait pas risquer de passer pour un juif –, mais plus en profondeur, dans l'être même de ce peuple décidément pas comme les autres :

« Dans leurs récits généalogiques, les Tziganes fondent leur extraterritorialité ontologique. (...) Leur peuple procéderait du mariage d'Adam... avec une première femme qui aurait existé avant Ève. Ève n'est donc pas la première, mais la seconde. » (p. 76)

Le passage du conditionnel au présent semble dire qu'Onfray prend ce mythe pas banal au sérieux ; et qu'il en sait donc un peu plus qu'il ne veut bien avouer ici, lui qui sait faire quand ça l'arrange étalage de sa culture ésotérique. Car on connaît par la tradition l'identité de cette « première femme » : il s'agit de Lilith, l'égale d'Adam, rebelle à l'ordre cosmique, prostituée du diable, mère de toutes les légions démoniaques, sorcière dévoreuse d'enfants. Avec une telle ascendance, on ne serait pas étonné que les Tziganes soient eux-mêmes un peu sorciers ; et de fait, que traficotent-ils pendant que les bons chrétiens « célèbrent sans le savoir » « la naissance du dieu Mithra, Sol Invictus » ?

« À Noël, solstice d'hiver, les Tziganes préparent les produits magiques qui permettent de guérir. Graisse de lièvre, de porc ou d'oie, peau de serpent, sang de chauve-souris, sangsues, lait maternel, urines, herbes, salive, poils de feutre, fruits et légumes séchés, etc. » (p. 84)

Onfray a pu constater de ses propres yeux dans son enfance que leurs femmes sont des diseuses de bonne aventure (p. 79), mais il se doute bien qu'il y a parmi elles de véritables « magiciennes » dont les pouvoirs ne sauraient se limiter au don de prophétie, et qui pourraient bien

avoir héréditairement suivi le mauvais exemple de leur singulière aïeule : « Les *Holypi*, enfin, qui, possédées par le démon après un accouplement avec lui, deviennent des sorcières, se réjouissent du malheur des gens et distribuent les maladies autour d'elles. » (p. 91) Mais quand même les magiciennes tziganes n'auraient pas toutes forniqué avec le diable, semble admettre Onfray, il reste de bonnes raisons de s'inquiéter, car selon lui il ne s'agit pas de prophétie, mais de manipulation du destin :

« Le destin est donc une affaire de puissances magiques. Il n'y a pas de futur libre, mais un avenir écrit par des forces auxquelles il faut se soumettre. Le houx, le fil rouge, l'aiguille, les cheveux tissés disent la magie des femmes mystérieuses qui veulent à la place des humains qui, eux, sont voulus par elles. »

(p. 91 – Ce sont bien sûr ses propres croyances qu'Onfray attribue ici aux Tziganes, lui qui ne cesse de répéter dans *Cosmos* que la liberté est une illusion, et que la volonté est manipulée.) Onfray prétend même savoir où les Tziganes ont volé leurs pouvoirs magiques : « Cette mythologie procède probablement des lointaines époques du nord de l'Inde, quand les Tziganes vivaient sédentarisés dans des lieux à forte densité mythologique. » (p. 92) Cette origine serait pour lui « historiquement » prouvée par « la linguistique [qui] montre que le romani dérive du sanscrit » (p. 82), de la même manière que tous les arabophones doivent venir d'Arabie, ou que tous les locuteurs de langues romanes descendent sûrement des tribus du Latium.⁴ D'où qu'elle provienne, la sorcellerie des Tziganes est en tout cas la première cause de leur malheur, nous enseigne Onfray, qui dispose « d'une histoire pour signifier leur chute dans le temps » (p. 80), racontant comment un « forgeron tzigane » (p. 80), donc un magicien, fils de la Démone, aurait forgé les clous qui servirent à la Crucifixion, et comment il en fut puni par une malédiction qui le contraignit à une fuite sans fin. « Depuis lors, les Tziganes sont condamnés à l'errance, pour prix du forfait d'avoir forgé les trois clous de la croix de Jésus. » (p. 81) La morale onfrayenne de cette histoire ?

« Reste cette idée que, comme les juifs sont maudits et errants parce que Ahasvérus, l'un d'entre eux, a refusé de donner à boire au Christ sur le chemin le conduisant au Golgotha, les Tziganes, maudits et errants eux aussi, sont condamnés pour avoir forgé l'un des instruments

4 En réalité, il n'existe aucune trace des « Tziganes » avant le XIV^e siècle, dans la société cosmopolite des comptoirs coloniaux vénitiens de Crète et de Grèce, où il se dit alors qu'ils viennent d'Égypte. Le mythe de leurs origines indiennes, qui se développe tardivement, n'a jamais été « validé » que par la linguistique comparative, discipline qui ne prouve rien « historiquement » sinon que les locuteurs du romani ont beaucoup communiqué avec des peuples lointains, ce qui ne surprendra que les Manuel Valls qui, incapables d'admettre la fin du servage en Europe orientale, les croient fermement attachés aux domaines des boyards moldo-valaques.

On peut aussi rappeler, puisque ce balourd d'Onfray est loin d'être le seul à prétendre que « le romani dérive du sanscrit », et que cette assertion pourrait encore passer pour une « vérité scientifique », que : 1) le sanscrit est une langue morte depuis des siècles – si elle a jamais été parlée – quand les « Tziganes » – peuple de tradition orale – émergent dans l'histoire ; 2) le sanscrit se caractérise par ses nombreuses « racines » communes au grec et au latin, entre autres langues dites pour cela – et pour cela seulement – « indo-européennes », de sorte qu'on serait bien en peine de deviner sur cette seule base d'où proviennent les mots formés à partir de ces « racines » communes. C'est l'histoire, et non la linguistique, qui peut nous éclairer sur les « origines » d'une langue, et *a fortiori* du peuple qui la parle. Puisque les premiers « Tziganes » apparaissent – dans les textes – en Crète et en Grèce, où l'on a toujours parlé grec – langue de communication internationale, contrairement au sanscrit –, et qu'on sait qu'ils ont voyagé dans d'autres aires linguistiques « indo-européennes », pays slavophones et iranophones notamment, pourquoi faudrait-il voir autre chose que des « racines » grecques, slaves ou persanes dans les mots romani qui peuvent dériver aussi bien du grec, du slave ou du persan que du mystérieux sanscrit ? Et si même il subsistait dans le lexique romani, sait-on jamais, des mots formés à partir de « racines » qu'on ne retrouverait indiscutablement nulle part ailleurs que dans le sanscrit, ce fait devrait inciter les chercheurs à se demander à quelle langue possiblement « apparentée » au sanscrit, peut-être disparue aujourd'hui mais encore vivante il y a quelques siècles, le romani a pu emprunter ces mots ; et non leur paraître un pass d'embarquement « scientifique » pour la fusée intergalactique qui assure la liaison directe avec les Védas, les Oupanishads et le Kama-Soutra.

Quant aux origines « ethniques » des « Tziganes », il est bien évident qu'elles sont encore plus diverses que celles de n'importe quel peuple sédentaire, c'est dire, et qu'ils sont donc chez eux dans tous les pays qu'ils ont déjà traversés.

Finissons-en à propos de ce mythe romantique des origines indiennes des « Tziganes » en disant qu'il n'est pas seulement « historiquement » infondé, mais aussi dangereux : car il est aux « Tziganes » ce que le mythe des origines palestiniennes est aux juifs, et on n'ose imaginer ce qui pourrait en résulter, si l'Europe s'obstinait à voir un « problème » dans la libre circulation de tous ses citoyens, et décidait de le « résoudre » en finançant la création d'un Tziganistan – avec un néo-sanscrit pour langue officielle – merveilleusement situé quelque part entre l'Inde et le Pakistan.

de la Passion. Deux peuples errants, deux peuples maudits, deux peuples dits déicides, deux peuples envoyés dans les chambres à gaz par le national-socialisme. Les nazis disaient des Tziganes qu'ils étaient des demi-juifs. » (p. 81-82)

Pour Onfray, les Tziganes sont tellement friands de hérisson qu'ils en mangeraient volontiers à tous les repas : en grillade sur le pouce à midi (p. 77), sinon cuisiné à l'étouffée, en gelée ou en croûte selon la saison (p. 88), à tel point qu'Onfray les soupçonne finalement de « ne convoiter que le hérisson pour le repas du soir » (p. 94). Et il faut croire que l'on devient ce que l'on mange, comme le veut l'adage, car :

« Le hérisson est le double du Tzigane. Comme lui, il vit dans la campagne et dans les prés, il dort dans les broussailles, les haies vives, les gros buissons ; comme lui, le Tzigane s'active aux lisières de la nature sauvage, jamais dans le cœur des forêts ; comme lui, il évolue dans les frontières qui marquent les propriétés des gadjos ; comme lui, ils sont malicieux, gourmands, s'introduisent dans les potagers. Les Tziganes racontent ses exploits amoureux, dans lesquels ils se reconnaissent volontiers. » (p. 87-88)

Onfray s'autorise à tirer de cette métaphore filée une subtile leçon de choses, d'une portée « philosophique » qu'on aurait tort de négliger :

« Le Tzigane est silencieux comme le hérisson ; le hérisson parle comme un Tzigane – d'ailleurs, chez les Tziganes de France, il parle en français. Autrement dit, les animaux et les hommes ne sont pas séparés, mais unis. Il n'y a pas une différence de nature entre le hérisson et son chasseur, mais une différence de degré. » (p. 88-89)

Observons simplement ici qu'Onfray ne manque pas d'un certain « humour » dans le procès en déshumanisation qu'il instruit contre les Tziganes. Et gageons aussi qu'il ne doit pas se bourreler de remords quand il lui arrive, rentrant de nuit dans sa campagne, d'écraser un ou deux hérissons sur sa route, surtout s'ils ont eu l'outrecuidance de ne pas lui demander en bon français l'autorisation d'y circuler.

Onfray a bien conscience que cette argumentation basée sur les pires niaiseries du folklore ne convaincra guère ses lecteurs, aussi prend-il soin de les avertir qu'il n'ignore pas qu'aujourd'hui les Tziganes ne se nourrissent plus tous de hérisson :

« L'assimilation, sous prétexte d'humanisme, a généré la sédentarisation de la plupart des Tziganes, ce qui a débouché sur la prolétarianisation dans laquelle bon nombre se trouvent aujourd'hui, parqués dans ce que la litote du politiquement correct appelle les aires des Gens du voyage – autrement dit, les terrains vagues insalubres et boueux dans lesquels est concentré comme dans un zoo ce peuple dont on voudrait qu'il vive selon notre raison qui est déraison pure. » (p. 82)

Ce charabia fascisant nous est déjà plus familier, à l'exception de la pirouette « philosophique » finale, encore plus radicale (pour peu qu'on la replace dans son contexte, et qu'on rétablisse à sa juste place la virgule qui manque en fin de phrase : là où le lecteur sans préjugés rétablira naïvement : « ce peuple dont on voudrait qu'il vive selon notre raison, qui est déraison pure », un autre pourra lire : « ce peuple dont on voudrait qu'il vive, selon notre raison qui est déraison pure »), sous-entendant qu'il est folie de laisser vivre cette autre race maudite condamnée à l'errance éternelle, cette méprisable « civilisation du hérisson » qui ose penser en « peuple libertaire » qu'il n'y a « pas de châtement, d'expiation, de damnation, de pénitence » (p. 92), et dont les descendants dégénérés s'imaginent pouvoir échapper à « l'être tzigane consubstantiel au nomadisme, à l'errance, à la route, aux voyages, aux déplacements » (p. 85) – et aux expulsions, aux déportations ? Sédentarisés et prolétariés dans leur zoo humain, donc, les néo-Tziganes se pavanent désormais au volant de « puissantes berlines » (p. 82), s'éclairent à l'électricité, regardent la télévision, communiquent par téléphone portable.

« Tout cela coûte, il faut trouver de l'argent en plus grande quantité qu'à l'époque de la pure et simple vie frugale – le vol des câbles pour récupérer le cuivre sur les chantiers ou sur les voies ferrées est devenu monnaie courante. » (p. 82)

Et le gendarme Onfray de suggérer que non contents d'être les principaux suspects du pillage – voire du sabotage – de nos infrastructures, les néo-Tziganes n'ont pas non plus de scrupule à profiter en parasites de nos caisses d'allocations : « les revenus de solidarité se substituent aux activités artisanales », déplore-t-il aussi (p. 82). Cafardeur dans l'âme, il peut enfin témoigner personnellement du comportement infernal de leurs enfants quand on a la faiblesse de les inscrire à l'école :

« J'ai aussi souvenir d'un Tzigane scolarisé dans ma classe de cours élémentaire qui ne se pliait en rien à ce qui faisait l'emploi du temps des fils et filles d'Ève : pas envie de s'asseoir, pas envie de rester en place, pas envie de plier son corps pour entrer dans le dispositif disciplinaire de la table d'école qui contraignait les jambes, le dos, le buste, les membres à une posture d'encagé, pas envie de rédiger une rédaction ou de souscrire à une dictée, car il ne savait ni lire ni écrire. » (p. 79)

Ce petit démon aurait mieux fait « d'apprendre à découvrir le hérisson dans une haie, (...) ou à rétamé un vieux faitout », ou autre chose « de ce qui fait l'essentiel de sa vie quotidienne » (p. 79). Et puis, soyons philosophe : « Pourquoi apprendre à lire et à écrire puisque la lecture et l'écriture nous éloignent du monde véritable ? » (p. 79 – Suit une liste d'inepties dignes du temps de Jules Ferry qui, à en croire Onfray, constituerait l'immuable programme de l'Éducation nationale.)

Mais les principaux bourreaux du peuple tzigane ne sont pas pour Onfray ces pseudo-humanistes qui traquent les enfants pour les emprisonner à l'école, et encore moins peut-être l'inefficace régime nazi :

« Ruse de la raison, ce que le national-socialisme n'obtient pas par la violence barbare, l'effacement du peuple tzigane, le christianisme l'obtient par la persuasion missionnaire. Ce peuple (...) a été détruit par les conversions massives au pentecôtisme dans la deuxième moitié du xx^e siècle. » (p. 82)

On voit qu'Onfray maîtrise mieux que personne le concept hégélien de « ruse de la raison », l'Esprit de Progrès (la raison) étant ici identifié au nazisme, et l'instrument paradoxal de son action dans l'histoire (la ruse) au christianisme. Le véritable drame historique des Tziganes au xx^e siècle n'aurait donc pas été le *Samudaripen*, leur génocide par les nazis et leurs complices, mais « l'ethnocide réalisé par la civilisation chrétienne » (p. 74) et supervisé par cette secte redoutable qui aurait fait des Saintes-Maries-de-la-Mer un Auschwitz culturel : « le Pentecôtisme deviendra l'agent le plus ethnocidaire de ce vieux peuple longtemps fossile » (p. 86). Le vocabulaire employé par Onfray est sans ambiguïté : « Nul besoin de préciser que ces Nornes tziganes ont été exterminés par le pentecôtisme » (p. 92), écrit-il à propos des « Ourmes, déesses du destin » (p. 91), assimilées à des « Nornes tziganes » en une cruelle référence à la mythologie nordique, dont on connaît le rôle qu'elle a tenu dans l'idéologie nazie, alors que les classiques Parques reposent en paix dans le dictionnaire. Ces « conversions massives au pentecôtisme » sont pour Onfray le principal repère dans l'histoire des Tziganes ; et l'on comprend que quand sa plume se fait nostalgique, et évoque « Jadis, avant l'ethnocide chrétien » (p. 78) ou « les temps d'avant l'ethnocide chrétien » (p. 92), c'est pour regretter ce passé tout récent où les Tziganes savaient bien quel destin les dieux leur réservaient.

Michel Onfray, en effet, n'est pas négationniste, au contraire, il serait sincèrement désespéré à l'idée que « la magique chambre à gaz », pour reprendre l'expression de Céline, n'ait été qu'un nouveau mensonge juif, comme l'ancienne école du néonazisme international tente encore de le faire croire. Car Onfray, qui se prétend nietzschéen, a foi en la roue de l'éternel retour ; une affirmation telle que « plus jamais ça » ne peut que lui sembler une dangereuse hérésie, et c'est bien parce que les profs honnêtes, il en existe, l'enseignent à leurs élèves, qu'Onfray préconise entre les lignes d'exclure de l'école les enfants tziganes. S'il est une chose en effet qui plaît à Michel Onfray dans la tradition tzigane telle qu'il la conçoit, c'est son rapport au temps (ce pourquoi, on

s'en doute, il a placé ce chapitre, le troisième de sa première partie sur « Le temps », au centre de son « pentagramme », forcément lié à son rapport à la mort :

« La mort, qui est présence douloureuse et lancinante de l'absence, exige le silence. “Nous, les pauvres morts, on n'en parle pas”, disent-ils. (...) »

Le temps d'un deuil, et il est plus ou moins long en fonction de la proximité, on s'abstient de prononcer le nom du mort ; (...) on ne revient pas sur les lieux qui ont été les siens, on les évite (...). La relation que le Tzigane entretient avec le défunt n'est pas celle d'un vivant avec le mort, d'un présent avec le passé, d'un vif avec un trépassé, mais d'un individu avec l'immuable. Pas de mémoire du temps passé mais une présence apaisée avec l'être-là du mort dans une communion avec le temps de l'éternel retour. » (p. 89-90)

Pourquoi tirer la moindre leçon de l'histoire des Tziganes morts au xx^e siècle, par exemple, puisque leurs traditions l'interdiraient, et qu'ils devraient de toute façon se résigner à ce que ce qui s'est passé se reproduise encore et encore, dans la roue de l'éternel retour des persécutions et des génocides ?

« Les Tziganes, du moins avant l'acculturation chrétienne, croyaient aux leçons du cosmos : l'ordre, ce que dit encore l'étymologie, de l'univers enseigne une répétition du même contre laquelle on ne peut aller. D'où une soumission fataliste à ce qui est. Il existe un destin, il faut s'y conformer. Ce qui va advenir est écrit, il n'est pas possible de se soustraire à cet ordre du monde. (...) »

Le futur a la même consistance que le passé : ce qui a été fut et on ne peut rien contre ; ce qui sera est déjà et on ne peut pas plus contre. Le proverbe manouche *Après demain, demain sera hier* [repris par Onfray, on s'en souvient, comme titre de son chapitre] exprime ce temps unique, diversement modifié, mais toujours semblable à lui-même. (...) Qui voudrait modifier son passé ? (...) Un fou, un sot. Tout aussi fou, tout aussi sot, celui qui voudrait agir sur son futur et le vouloir plutôt comme ceci que comme cela. Sage, le Tzigane veut le temps qui le veut. Il veut le passé qui fut et le futur qui sera comme il fut et comme il sera, car il sait qu'il ne peut rien sur le temps puisque c'est le temps qui peut tout sur lui. » (p. 83-84)

Cette monstrueuse perspective devrait cependant rencontrer quelque résistance de la part des néo-Tziganes assimilés, qui ne sont plus si sages, comme ils l'ont déjà montré en se révoltant contre l'éternel retour du gendarme à la gâchette facile. Mais qu'ils se tiennent sur leurs gardes ! Car Onfray sait bien qu'ils n'ont pas perdu la mémoire, et leur offre à méditer le mot d'un grand auteur :

« Le mort n'est plus, mais il est encore : il a disparu dans sa présence physique, mais il demeure dans sa présence affective et mentale. Une autre façon de comprendre cette étrange phrase de Spinoza qui écrivait dans l'*Éthique* : “Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels” – à quoi j'ajoute : tant que la vie du vivant porte le souvenir de cette vie morte. Cette immortalité immanente dure donc le temps que durent ceux qui l'assurent. » (p. 90)

1.3. L'ART DÉGÉNÉRÉ

La cinquième et dernière partie de *Cosmos* (p. 415-508) est consacrée au « sublime », c'est-à-dire à l'art qu'apprécie Michel Onfray – à l'exception de passages épars et confus où il paraît vouloir polémiquer contre « cet art officiel inféodé à l'épistémè judéo-chrétienne » (p. 422), saturé « de verbe, de gloses, de commentaires, de dialectique, de sophistique, de scolastique » (p. 456) depuis que

« le lieu du Beau coïncide avec celui de Dieu, à savoir : le ciel des idées, le monde intelligible, l'universel nouménal, la topique conceptuelle. Léonard de Vinci fait de la peinture une "chose mentale", Marcel Duchamp pousse cette idée dans ses derniers retranchements.

À la mort de Dieu, il ne reste plus qu'un terrain vague ontologique. Canular ou théorie, provocation ou doctrine, plaisanterie ou système, avec le Ready-Made Duchamp propose une révolution qui réussit. » (p. 457)

On peine à comprendre si Onfray cherche à féliciter Duchamp d'avoir assassiné le cadavre du Beau judéo-chrétien, ou plutôt à lui reprocher de l'avoir ressuscité au troisième jour en tant que Verbe pur ; car lui-même hésite, qui se dit amateur d'un Art à la fois « populaire et exigeant » : « ni intellectuel, ni avant-gardiste, ni universitaire, ni clerc, ni mandarin » (p. 428), mais tout de même assez contemporain pour se savoir pleinement émancipé de « l'épistémè judéo-chrétienne » depuis que « le coup d'État duchampien » (p. 474) a interdit d'interdire d'exposition aucune « œuvre d'art », parût-elle au premier regard aussi insignifiante qu'un porte-bouteilles ou aussi indigne de curiosité qu'une pissotière. Onfray présente ainsi divers exemples d'œuvres qu'il trouve « sublimes », parmi lesquelles la chose qui ressemble à deux sections de pipe-line ou de canalisation d'égout et dont la photographie trône en couverture de *Cosmos* ; mais ce qui maintenant nous intéresse, c'est quel art *n'aime pas* Michel Onfray, plus précisément que ce vague « art officiel inféodé à l'épistémè judéo-chrétienne » qui doit probablement désigner, au-delà du seul Léonard de Vinci, un profond sac poubelle contenant pêle-mêle la chapelle Sixtine et Notre-Dame de Paris, Jean-Sébastien Bach et la *Chanson de Roland*, Rubens et Racine, puisque Onfray ne précise nulle part qu'il pourrait s'agir d'autre chose. Tout au plus peut-on subodorer qu'il tient tout cet « art officiel » pour essentiellement criminel et oppresseur, si l'on pose que l'histoire de l'art en général peut se déduire de l'histoire de la musique en particulier, dont *Cosmos* offre un saisissant abrégé : « Le soin mis par l'Église catholique à égorger Dionysos dans la musique pour lui infliger l'ordre et la mesure d'Apollon constitue le fil rouge de l'histoire de la musique occidentale. » (p. 504) Mais hormis trois pages (p. 426-428) dirigées contre la poésie de « Mallarmé, Tzara, Isou » (p. 427), parce qu'elle serait un « culte du pur signifié », ou plutôt un « culte du signifiant » (on lit les deux p. 426), et une courte page rejetant explicitement les natures mortes, parce qu'il serait trop judéo-chrétien d'exprimer par l'image « que tout est vanité et poursuite du vent » (p. 473 – ce qui en dit long sur la sincérité d'Onfray quand il reprenait la formule à son compte pour absoudre les Tziganes de leurs présumés petits larcins), ce n'est pas dans cette « sublime » dernière partie qu'Onfray va vomir sa bile et cracher son venin sur l'art qui vraiment le dégoûte et le révolte – et qui, au rebours de ce qu'un aperçu trop général de sa « philosophie » pourrait laisser penser, ne passe pas pour s'être particulièrement « inféodé à l'épistémè judéo-chrétienne », en l'absence de tout élément de preuve suffisant à établir que son inspiration n'était qu'obéissance servile à quelque sanguinaire décret de la Papauté. Cet art-là, Onfray le dénonce au contraire d'emblée comme « agent corrupteur des valeurs occidentales » (p. 134), et lui consacre tout un haineux chapitre (« Fixer les vertiges vitalistes », p. 206-225), le dernier de la partie sur « La vie » qui, on s'en souvient, traite de biologie – et spécialement de tous ces dangereux parasites menaçant de prendre le contrôle du cerveau de ses lecteurs pour les mener à leur perte –, et qui s'achève ainsi par un appel implicite à chasser « l'art nègre » de Paris, en commençant par fermer le Musée des arts premiers situé quai Branly.

Drapé dans sa toge de « philosophe nietzschéen », Michel Onfray est forcé de s'afficher farouche partisan de ce malheureux Dionysos égorgé par l'Église catholique, et de reconnaître que le bel Apollon n'avait, à l'aube du siècle dernier, plus les moyens de maintenir « l'ordre et la mesure » dans les rangs des artistes, au point que « l'avant-garde esthétique et littéraire européenne, les peintres et les poètes, les écrivains et les artistes, les musiciens et les chorégraphes » ont pu s'imaginer libres d'« abolir le vieux monde de l'art occidental qu'ils estimaient épuisé, fatigué, effondré, exsangue » (p. 134). Mais si Onfray semble admettre du bout des lèvres la triste vérité de leur constat et la nécessité de leur réaction, il reste horrifié à la perspective de leur but final, et dénonce à hauts cris le scandale du moyen qu'ils ont trouvé pour y parvenir, à savoir la participation à la renaissance du « génie nègre », ici défini comme « génie africain animiste, totémique, polythéiste » (p. 208) ou, en termes plus « philosophiques », comme « génie africain dionysiaque » (p. 211), « dionysisme nègre » (p. 224) ou « dionysisme africain » (p. 134), à ne surtout pas confondre avec le « dionysisme » blanc et européen qui doit avoir la préférence de Michel Onfray, à en juger par l'ampleur de son désaccord avec « les peintres et les poètes » :

« Vlaminck, puis Derain, Matisse, Picasso, Apollinaire, Léger, [ont] utilisé cette force primitive [le génie nègre] comme un moyen dionysiaque pour détruire les valeurs occidentales apolliniennes, le projet métaphysique du début du xx^e siècle » (p. 208),

mais c'était un choix inutile et néfaste, proteste Onfray quelques pages plus loin :

« Pas besoin d'instrumentaliser l'art nègre pour détruire l'art occidental ou pour régénérer d'un sang neuf et dionysiaque la vieille forme apollinienne fatiguée, pas besoin de musées, pas besoin d'enrégimenter l'art nègre dans les histoires de l'art pour en faire la généalogie, via les Égyptiens, de l'art occidental » (p. 217).

Car Michel Onfray est absolument certain que l'Afrique est le pays des Noirs, et que « ce peuple » (p. 134, p. 223) est incapable de produire le moindre artefact digne de figurer dans un musée ou une histoire de l'art, lieux réservés aux Blancs en tant qu'héritiers directs de la Raison et de la Beauté de la Grèce antique. Onfray parsème donc ce chapitre de points d'exclamation indignés à l'idée même de toute comparaison entre « l'art nègre », primitif et éphémère, qui ne mériterait pas d'autre destin que d'être rapidement rongé par « La pluie, l'humidité, les termites » (p. 224), et les chefs-d'œuvre immortels des Grecs qu'Onfray revendique comme Harpagon sa cassette. Qu'en particulier l'art grec ait pu se former le goût au contact de la première, la plus durable et la plus fascinante des grandes civilisations du Bassin méditerranéen, et que cette civilisation, pour comble, soit fille du Nil et non du Rhône, semble à Onfray une idée si obscène qu'elle doit nécessairement être le fruit des rêveries d'un pornographe :

« Certes, on imagine au premier abord qu'Apollinaire crédite cet art d'une dignité inconnue avant lui. Mais il ne trouve lui aussi de grandeur au génie africain qu'après l'avoir inscrit dans le schéma classique de l'art occidental. Pour lui, les Grecs ont beaucoup plus appris des sculpteurs africains qu'on ne veut bien le dire. Comment ? Avec l'art égyptien promu art africain à l'origine des créations des artistes de l'Hellade. Praxitèle ? Un produit de la sculpture africaine !

Ce jeu de l'esprit peut séduire, comme souvent avec Apollinaire, mais il explique mal quelles relations intellectuelles et plastiques relient les œuvres collectionnées par lui (un reliquaire vili, une statuette teke, une marionnette kuyu du Congo, une sculpture nkonde, un arc punu du Gabon, un appuie-nuque kuba) et le *Diadumène* de Polyclès ou l'*Athéna* de Phidias pour l'Acropole ! Penser le génie africain en regard du génie grec, même paradoxalement, en faisant du premier l'inspirateur du second, relève du sophisme qui, en inversant la sottise idée répandue à cette époque qu'il ne s'agissait pas d'un art pour en faire un art à l'origine de l'art classique, nie la spécificité de la pensée africaine. » (p. 212)

Il s'ensuit que celui qui développa jusqu'à ses ultimes conséquences cette géniale intuition d'Apollinaire, Cheikh Anta Diop, aurait dédié sa vie à nier la spécificité de sa propre pensée, comme on s'en convaincra en lisant son œuvre ; ou plutôt que le grand savant wolof manque à l'impressionnante collection de crânes célèbres de Michel Onfray – à moins qu'on ne l'y trouve classé au fond d'un tiroir de la galerie des préhistoriques, du côté de Lucy l'australopithèque ou

du Tzigane Alexandre Romanès. On aura noté en passant ce qui apparaît « paradoxal » à Michel Onfray, qui en revanche ne voit aucun paradoxe à faire sienne sans état d'âme, douze pages plus loin, l'idée même qu'il qualifiait ici de « sottise » :

« Parler d'art africain, ou d'art nègre, ou d'art premier, ou d'art primitif, c'est s'accorder sur le fait qu'il s'agirait d'art. Or, la querelle ne doit pas porter sur l'épithète, mais sur le substantif. Car y a-t-il de l'art quand l'homme n'est pas séparé de la nature ? » (p. 224)

Voilà comment le statut médiatique de « philosophe » offre à celui qui en bénéficie toute licence pour réhabiliter solennellement, dans un ouvrage destiné au grand public, et avec les félicitations des journalistes, des sottises d'un autre âge dont il faudrait cependant s'offusquer quand une gamine de douze ans les répète à sa manière au passage d'une ministre, telles que l'équivalence des termes « africain », « nègre » et « primitif », et l'identification tranquille de l'homme noir au sauvage, ou plutôt au singe, puisque Onfray s'affirme darwinien. Quant à la question de savoir si un certain art peut ou non émerger de la plus primitive humanité, elle est nettement tranchée par l'existence même de la prose de Michel Onfray.

« Le projet métaphysique du début du xx^e siècle » qui consistait donc selon Onfray à « détruire les valeurs occidentales apolliniennes » aura donc été tout de suite dévoyé par

« Vlaminck découvrant l'art nègre dans un bistrot d'Argenteuil en 1905 (...) Picasso qui fait entrer l'art nègre dans la peinture occidentale en 1907 (...) Apollinaire qui veut créer un musée pour enfermer cet art dans des vitrines en 1909 » (p. 223).

Mais quelques barbouilleurs débauchés et un rimailleur pervers n'auraient su à eux seuls faire triompher leur mauvais goût dans le nouveau siècle, si « le coup d'État duchampien » n'avait pas créé dans la foulée le chaos propice à l'irruption du terrorisme dadaïste :

« Dada utilise en effet l'art nègre comme une machine de guerre, non pas en soi, pour ses valeurs philosophiques et spirituelles propres, mais parce qu'il trouve là un excellent projectile à lancer contre les œuvres classiques héritées de l'art gréco-romain, puis européen, autrement dit judéo-chrétien et idéaliste. Au Cabaret Voltaire, à Zurich, autour de Tristan Tzara, pendant la Première Guerre mondiale, on a moins le souci de l'être en soi de la pensée nègre que de sa potentialité subversive dans le jeu bien peigné de l'art européen. Les onomatopées, les hurlements, les cris, les gesticulations, sans l'arrière-fond spirituel africain, deviennent des formes pures utilisées pour plastiquer l'art occidental. D'une certaine manière, on lâche les nègres dans le musée pour y mettre la pagaille. » (p. 208)

Michel Onfray n'imagine évidemment pas un instant que les Noirs eux-mêmes, à Paris comme à La Nouvelle-Orléans, aient pu être à l'initiative, ou seulement des acteurs conscients de ce bouleversement visant non à « plastiquer l'art occidental », mais plus noblement à en finir avec le sens du Beau de cette Europe si rationnelle et raffinée qui n'avait retrouvé l'inspiration que pour encourager la jeunesse à partir mourir pour rien dans les tranchées, qui s'apprêtait à singer hideusement « les œuvres classiques héritées de l'art gréco-romain » en produisant en série des bustes et des statues de tyrans, et qui bien sûr affirmait tout haut ce qu'Onfray n'ose plus qu'insinuer – que « l'art nègre » pouvant se résumer en « onomatopées, hurlements, cris, gesticulations », a sa place au zoo mais pas au musée. La grosse pilule que Michel Onfray tente de faire avaler à ses lecteurs, en guise d'antivomitif indispensable à ses provocations, c'est sinon qu'il aurait eu, lui philosophe, « pendant la Première Guerre mondiale », et contrairement à ces apatrides qui ne songeaient qu'à tout saccager, « le souci de l'être en soi de la pensée nègre », du moins que cet être-en-soi-là est aujourd'hui au cœur de ses préoccupations :

« Dada voulait subvertir, puis détruire l'art occidental ; à la même époque, dans la foulée, les artistes veulent investir, puis revivifier l'art occidental en puisant dans le vivier vitaliste africain une matière purement esthétique : les peintres, subjugués par les formes de la statuaire africaine, y trouvent matière à inspiration. Le fond ? La pensée ? La vision du monde ? La philosophie ? L'ontologie ? La métaphysique africaine ? Peu importe. La forme, la pure forme : voilà la révolution. » (p. 208-209)

Il est vrai que le projet de révolution surréaliste n'était pas de disséquer ainsi la cervelle encore palpitante d'*Homo afer* (pour une traduction exacte, s'adresser à Nicolas Sarkozy) pour comprendre la nature de son âme et le fonctionnement de son esprit, mais de réenchanter l'art et la vie en faisant exploser dans tous les autres domaines de la culture – de la peinture au cinéma en passant par la littérature et la photographie – la bombe libératrice grâce à laquelle les Noirs d'Amérique avaient déjà commencé à faire sauter tous les préjugés de classe et de race dans le seul domaine de la musique – le seul auquel ils avaient eu véritablement accès, parce que chanter en travaillant ne nuit pas à la production. Ce pourquoi les rares artistes noirs de culture européenne manifestèrent tous un grand intérêt pour le mouvement surréaliste, à commencer par ce célèbre ami d'André Breton qu'Onfray ignore ostensiblement, Aimé Césaire, bien que son œuvre tout entière puisse se lire comme la juste réponse à toutes ces fausses questions pour lesquelles Onfray feint de se passionner. Effacer Césaire de l'histoire permet opportunément à Onfray de présenter Breton comme un grand enfant « qui collectionne l'art africain dès ses jeunes années » (p. 223) et « fait de tout ce qui échappe à sa culture ou de tout ce qu'il ne comprend pas (ne sait pas comprendre ou ne veut pas comprendre) de l'art magique » (p. 209), et qui n'aurait lui non plus pas eu d'autre but finalement que de « lâcher les nègres dans le musée pour y mettre la pagaille » et rendre fous ses aînés :

« Ce surréalisme-là, plus marqué par le dadaïsme que Breton ne veut bien le dire, instrumentalise le génie africain dionysiaque pour mettre à bas l'apollinisme de plus de vingt siècles d'art occidental. L'art nègre, chez l'auteur du *Manifeste du surréalisme*, c'est la déraison magique contre la raison occidentale et non une autre raison. » (p. 211)

Onfray n'ayant ainsi rien compris (rien su comprendre, ou rien voulu comprendre) à la théorie de Breton, qui invoquait plus raisonnablement la raison magique contre la déraison occidentale, parvient si peu à expliquer son succès qu'il ne trouve à incriminer que la folie de ses compatriotes, « le goût français pour la déraison pure » :

« dans la France qui se prétend pays de Descartes et de la raison, du cartésianisme et des Lumières, de la rationalité et de la logique, la prime est toujours donnée, chez les intellectuels dominants, aux pensées magiques » (p. 210).

Breton aurait en tout cas bien ri de se voir catalogué parmi les « intellectuels dominants » distribuant injustement « la prime », comprendre peut-être les places et les subventions, sinon la notoriété et le prestige, à tout ce qu'Onfray voue ici aux gémonies (apparemment dans l'ordre croissant de sa fureur « rationaliste ») :

« André Breton fournit sa contribution en faisant l'éloge de l'occultisme, de l'alchimie, de l'hermétisme, du surnaturel, de la numérologie, de l'astrologie, du satanisme, du spiritisme, du mysticisme, de la gnose, de la psychanalyse, de la magie, de la kabbale. Quand on connaît le rôle majeur tenu par l'auteur de *La Clé des champs* dans le dispositif culturel parisien, donc français, on mesure l'étendue des dégâts pour la raison. » (p. 210)

À en croire Onfray, un seul homme en France aurait osé tenir tête à ce tout-puissant ministre de la Culture, et héroïquement défendu la grande tradition nationale des Lumières contre les ténèbres surréalistes qui s'épaississaient : le charlatan Roger Caillois, qui aurait représenté selon Onfray le camp de la Science et de la Raison dans la fameuse bataille des haricots sauteurs de 1934, qu'il aurait dû remporter si seulement l'armée de Satan incarnée par l'antipape Breton n'avait pas reçu le prompt renfort du général Lacan, le plus dénué de scrupules scientifiques d'entre les gras marchands d'indulgences qui formaient alors l'état-major de la richissime secte des Psychanalystes ; et où Caillois sut malgré tout conserver l'initiative jusque dans sa glorieuse retraite, sauvant ainsi l'honneur sacré de la Patrie reconnaissante (puisque ses reptations d'arriviste lui valurent au final d'être élu momie à l'Académie) :

« Caillois écrit une lettre de rupture à Breton : il revendique l'usage de la raison contre la magie, le recours à l'intelligence pour déconstruire l'irrationnel. Il prend congé du surréalisme. » (p. 210-211)

Onfray lui-même juge Caillois si important qu'il lui rend hommage en conclusion de *Cosmos*, parmi les auteurs « chez lesquels j'apprends beaucoup, sinon l'essentiel » : « Roger Caillois pour toute son œuvre » (p. 511-512), sans préciser évidemment qu'on trouvera dans ce fatras pseudo-scientifique un immonde pamphlet plein de haine et de ressentiment dirigé contre *Race et Histoire* de Claude Lévi-Strauss, deux laborieuses années après que celui-ci eut enfin osé – sous l'égide de l'Unesco – assainir un peu l'anthropologie en remettant en cause le dogme fondateur de la discipline, la « supériorité absolue de la civilisation européenne » – défendu au contraire par Caillois au nom de la Science et de la Raison avec la virulence du bureaucrate craignant pour sa carrière et jaloux à s'en rendre malade de l'autorité acquise sur le terrain par le dernier grand explorateur. Onfray, autoproclamé disciple de Caillois, se félicite par ailleurs d'être lui-même parvenu à venger son grand homme (Lévi-Strauss s'étant fendu d'une réplique qui humilia publiquement l'imbécile⁵) en piégeant Lévi-Strauss en 2009, quelques mois avant sa mort, par l'envoi d'une lettre qui le questionnait sur le ton de la plus basse flatterie (« j'ose me tourner vers vous en sollicitant votre culture encyclopédique ») et captait en héritage une triste réponse de quelques lignes, qu'Onfray publie triomphalement *in extenso* dans *Cosmos*, où le naïf vieillard, décidément très diminué, adoube Onfray d'un tragi-comique « Cher collègue » (p. 142-143) – pour en être remercié plus loin par une allusion détestable (p. 296, Onfray traite l'auteur de *Tristes Tropiques* d'« Occidental habitué aux langoustes et au homard ») et un infâme ragot (« la peuplade primitive amérindienne dont Lévi-Strauss ne parlait pas la langue (me confia un jour Jean Malaurie...) », p. 431). Mais revenons en 1934, quand l'avenir de la culture française dépendait de ce que Breton, Caillois et Lacan décideraient de faire de ces quelques « graines bariolées rapportées du Mexique, peut-être par Benjamin Péret » (p. 210), qu'ils regardaient bondir, motorisées par la puce qui y est enfermée pour amuser petits et grands, ces historiques haricots sauteurs. Ce rabat-joie de

« Caillois propose de couper le haricot en deux pour en connaître le mystère ; Lacan refuse et prétexte que seul importe l'étonnement du regardeur ; Breton souscrit et invite à se rassasier du prodige jusqu'à plus soif. Rationaliste, Caillois ne supporte pas le refus de savoir de Breton et Lacan » (p. 210)

et, relevant l'étendard de la Science et de la Raison, sort en claquant la porte du mouvement surréaliste, auquel il ne pardonna jamais de n'avoir pas cédé ce jour-là à son caprice égoïste, quand il était tellement plus sage de continuer à profiter de tous ces jolis et rigolos haricots, comme le rappela Breton, en attendant de demander tout simplement à Péret, ou qui que ce soit connaissant le Mexique, par quels sanglants sacrifices et ténébreuses incantations les sorciers mexicains parviennent à reproduire un tel « prodige », capable d'ébranler les fondations rationalistes de la civilisation occidentale. C'est sûrement par une intervention directe du seul vrai Dieu que Caillois fut saisi de cette sainte colère qui l'amena en ce grand jour à brandir ferme d'une main le couteau de la Science, gardant en réserve dans l'autre le casse-noisettes de la Raison. Onfray n'en balaye pas moins discrètement le principal enseignement qu'il tire de cette pédante anecdote sous le tapis de sa « Bibliographie des livres qui ramènent au monde », en annexe de *Cosmos* :

« L'opposition entre Roger Caillois et André Breton structure deux écoles (...). Le premier coupe la graine et découvre un insecte parasite ; le second s'y refuse pour entretenir la magie – l'un incarne l'esprit vivace des Lumières, l'autre, l'esprit des pensées magiques » (p. 523).

On ne s'étonne plus de voir Onfray identifier ses propres risibles obsessions antiparasitaires à « l'esprit vivace des Lumières », mais plutôt qu'il parvienne encore à parler d'« opposition entre Roger Caillois et André Breton », vu la place qu'il accorde à Lacan dans son récit. Pour notre part, nous n'y lisons que l'histoire d'une vaine querelle entre deux fameux charlatans, tranchée avec bon sens par Breton qui avait eu tort, c'est clair, de leur montrer ses haricots sauteurs.

5 Il ne fut pas le seul : le nom de Caillois n'est assuré d'une immortelle célébrité que pour la place qu'Aimé Césaire lui a réservée dans son *Discours sur le colonialisme* (éd. Présence Africaine, p. 59-68). On rira longtemps de ce résumé des ultimes preuves « scientifiques » de la supériorité des civilisés sur les sauvages : « Après avoir annexé la science, le voilà qui revendique la morale. Pensez donc ! M. Caillois n'a jamais mangé personne ! » (p. 63)

À cette époque, l'ancien surréaliste Michel Leiris, qui n'avait pas attendu que Caillois pique sa crise pour désapprouver le radicalisme de Breton et contribuer à la recherche « scientifique » financée par l'État colonial, en tant que secrétaire archiviste de la « mission Dakar-Djibouti » dirigée par Marcel Griaule – qui moissonna tant de merveilles qu'elle éveilla pour la première fois l'intérêt du grand public pour « l'art nègre », quand elle exhiba son butin à son retour –, Leiris donc s'était déjà révélé l'homme qu'il fut jusqu'à son dernier jour, grand ami des peuples en lutte pour leur dignité, écrivain d'une exemplaire sincérité, et père fondateur de l'ethnographie la plus moderne – celle qui s'assume « en déroute » – en étant allé porter tout de suite à l'impression ce chef-d'œuvre scientifique et littéraire qu'est *L'Afrique fantôme*, simple carnet de route tenu au jour le jour qui scandalisa tous ceux qui refusaient de voir la banalité du mal régnant dans les colonies, et qui naturellement, scandalise encore aujourd'hui Michel Onfray. Plus de quatre-vingts ans après les faits, Onfray instruit donc sommairement le procès de cette mission Dakar-Djibouti, dans le plus pur style de l'Inquisition, torturant soigneusement *L'Afrique fantôme* pour retourner le sens des aveux spontanés de Leiris, de toute façon condamné d'avance par la rumeur qui le désigne comme sorcier malfaisant :

« Il n'est pas étonnant qu'après Vlaminck et Tzara, Picasso et Matisse, Breton et Apollinaire Michel Leiris, présenté lui aussi comme un passeur de l'art nègre en Occident, se soit illustré dans une autre forme d'instrumentalisation du génie africain. On le sait, Leiris a beaucoup fait pour la cause avec *L'Afrique fantôme*, qui raconte son expédition scientifique Dakar-Djibouti entre 1931 et 1933, ou bien avec *Afrique noire. La création plastique*, publié en 1967 chez Gallimard dans la prestigieuse collection "L'Univers des Formes" dirigée par André Malraux, mais aussi avec ses travaux universitaires sur le Zar, génie de la possession. » (p. 212-213)

Ayant ainsi, après seulement quelques coups d'épingle, confirmé la présence du Démon dans l'œuvre de Leiris, Onfray peut passer à l'examen de son lourd dossier (en commençant, comme il se doit, par le rappel de sa participation à toutes sortes de sabbats), certes mêlé d'un peu de vrai, mais qui en gros renseigne davantage sur l'imaginaire profond de l'accusateur que sur la pratique réelle des accusés :

« Leiris assiste à des cérémonies de circoncision, à des transes et des possessions. En compagnie de Marcel Griaule, le spécialiste des Dogons qui dirige l'expédition, il établit des fiches sur leurs masques, il s'initie à leur langue secrète, il les soumet à des enquêtes, les interroge, remplit des cahiers de notes, s'ennuie à ce travail méticuleux, rébarbatif » (p. 213).

« Voleur au cœur léger, piller sans états d'âme, détrousseur ignorant le remords » (p. 216), « Jouissant du scandale de la transgression, jubilant de profaner le sacré d'autrui, exultant de se sentir un Blanc fort et puissant avec une arme, indemne de tout remords » (p. 217), Leiris doit bien sûr aussi répondre de sa vie sexuelle, qu'Onfray dénonce comme perverse tout au long d'un chapitre anti-corrida (« Miroir brisé de la taumachie », p. 306-325, critique de ces travels de toréadors qui profanent le mâle culte de Mithra, Soleil Invaincu, en transgressant toutes les règles du rituel sacré du taurobole), choqué en particulier par « les partouzes avec les mannequins nègres » (p. 311) confessées par l'impénitent Leiris, entre autres sulfureuses fornications et lubriques désirs. Onfray ne lâche pas Leiris avant de l'avoir aussi dénoncé, dans le style de l'OAS, comme « sympathisant du FLN » (p. 313) pour avoir protesté contre la guerre d'Algérie, et spécialement pour avoir trouvé injuste que l'État français, plus hypocrite que jamais, ait pu rendre un verdict puritain contre un politicien impliqué dans une banale affaire de mœurs, en même temps qu'il récompensait les violeurs et tortionnaires en uniforme de Djamilia Boupacha, « une jeune Algérienne qui préparait un attentat à la bombe dans un café d'Alger et qui a été torturée et violée pendant un mois par le lieutenant Charbonnier et quelques-uns de ses hommes », ce qui avait rapporté « une promotion à Charbonnier » (p. 313). Onfray, toujours aussi prompt à valider le résultat d'une enquête antiterroriste, quelles qu'en soient les méthodes, ne perçoit là aucune injustice, se contentant de qualifier de « peu ragoûtant » le jugement antipatriotique de Leiris. Mais quand le Grand Inquisiteur Onfray annonce son verdict, c'est cette fois dans le style des anathèmes qu'on pouvait lire dans la presse du Parti communiste :

« Michel Leiris contribue plus au colonialisme, que par ailleurs il critique (...), qu'à l'amitié entre les peuples ou à la connaissance des civilisations africaines ! La subjectivité de l'ethnologue, son engagement politique du côté des forces coloniales malgré sa critique théorique et virtuelle du système font que l'Afrique fut vraiment fantôme pour lui – et l'on comprend pourquoi et comment. » (p. 217)

Malheureusement pour la Science, le « cher collègue » de Lévi-Strauss ne dévoile pas ce qu'est pour lui l'objectivité de l'ethnologue ; sans doute se propose-t-il de présenter cette révolution méthodologique dans un prochain compte rendu de sa longue immersion auprès des plus curieuses ethnies de Basse-Normandie. En attendant, on ne voit rien de plus clément que le bûcher pour purifier le monde de l'œuvre blasphématoire de Leiris, cette créature assez double pour sympathiser avec le FLN tout en militant en secret pour l'Algérie française, ce scribouillard pervers « jubilant de profaner le sacré d'autrui » dans toutes les contrées où le mena son balai, et d'abord dans sa propre Patrie.

Comparaisant en qualité de principal complice de Leiris, Griaule doit bien sûr répondre des faits indéniables d'extorsion et de pillage commis sous sa responsabilité au cours de la mission Dakar-Djibouti ; mais surtout d'avoir, alors qu'il avait été formé et expressément « mandaté par l'État français » (p. 213) pour ne rien faire d'autre, dévoyé le noble but de l'expédition par ses méthodes de basse police : « Cet ancien militaire fait de son métier un travail de juge d'instruction, de détective ; il justifie la ruse ou l'intimidation pour parvenir à ses fins – la vérité. » (p. 213) Onfray ne s'explique cette trahison qu'en « faisant de l'histoire » (« Griaule a suivi les cours du linguiste Marcel Cohen », glisse-t-il entre parenthèses, p. 221, pour éclairer cette fascination morbide pour l'expression de la vérité), et en supposant Griaule franc-maçon. Seul un Frère en effet aurait pu écrire *Dieu d'eau*, croit savoir Onfray, puisque :

« Le récit qui donne un visage aux Dogons en Occident est présenté sur un canevas apparenté à celui de la franc-maçonnerie (...). Dans le livre, un vieil aveugle, Ogotemméli, propose à Griaule, dont il regarde le comportement d'enquêteur sur le terrain dogon depuis quinze ans, de lui livrer les secrets de son peuple en trente-trois journées. » (p. 220)

Ce résumé on ne peut plus sommaire suffit à Onfray pour réaffirmer que « tout cela relève du schéma occidental maçonnique » (p. 221), et pour se convaincre que *Dieu d'eau* serait donc « un livre prétendument scientifique, mais qui s'inscrit dans la vieille tradition du récit de voyage romancé » (p. 221). Toujours mesuré dans ses verdicts, Onfray ne le condamne pas à l'autodafé, mais on irait presque le regretter pour ce pauvre livre, puisqu'il se propose de lui faire expier ses erreurs en lui infligeant un supplice atroce, qu'il revendique fièrement comme son invention, et dont le seul nom fait froid dans le dos :

« *Dieu d'eau* mériterait d'être lu avec la méthode que j'utilise pour ma *Contre-histoire de la philosophie* et qui met en perspective l'œuvre complète, les correspondances et les biographies – ce que je nomme la *déconstruction existentielle*. » (p. 220)

C'est qu'Onfray a dû se laisser fléchir par la présence dans le dossier de Griaule d'éléments à décharge, qu'il serait vain de chercher dans celui de Leiris, et qu'il ne faudrait pas sous-estimer :

« Peu importe qui fut Griaule, chez qui se manifestent parfois des faiblesses pétainistes pendant la guerre ; peu importe que Denise Palmer, André Schaeffner et Michel Leiris pensent que, si *L'Afrique fantôme* a été placé sur la liste des livres interdits à la vente par les nazis en France fin 1941, ce qui implique une destruction des exemplaires existants, il faut peut-être y voir l'intervention directe de Marcel Griaule auprès du gouvernement de Vichy ; peu importe que Griaule prenne la place de Marcel Cohen, son ancien professeur révoqué parce que juif (...) ; peu importe qu'en 1942 il refuse de publier un article de Deborah Lifchitz sur des manuscrits éthiopiens dans le *Journal de la Société des africanistes* parce qu'elle est juive et vient d'être arrêtée » (p. 219-220),

Onfray prétend-il faire penser aux élèves de Griaule Jean Sauvy et Jean Rouch (en omettant de préciser que si Deborah Lifchitz n'a pas été arrêtée et déportée plus tôt par la police française qui la traquait depuis 1940, en tant que juive étrangère et probable résistante, c'est qu'elle avait trouvé

à se réfugier au domicile des Leiris). Le procès en sorcellerie de l'ethnographie d'avant-garde laisserait en effet un goût d'inachevé si n'y comparaisait pas aussi le cinéaste :

« Car ce que Griaule imagine, Rouch lui donne consistance par des images, des sons, des plans, un commentaire, un montage, des films qui accréditent la thèse du professeur. Comment, dès lors, douter de ce qu'écrit Griaule, puisque Rouch le *montre* ? Ce que le premier imagine, le second le prouve. » (p. 221-222)

Précurseur des reportages falsifiés de la télé-poubelle, mais tenu par un inviolable serment à « faire œuvre pie pour la cause africaine » (p. 219), le réalisateur des *Fêtes du Sigui* aurait ainsi donné à voir des films de pure fiction pour des documentaires ethnographiques. Onfray, qui s'est improvisé dans ces pages grand expert et spécialiste des Dogons, en veut pour preuve que « Rouch ne saurait filmer le rite animiste dans un village islamisé » (p. 222) – ce qui confirme seulement l'incapacité totale d'Onfray à concevoir la diversité confessionnelle et la tolérance religieuse qui sont la règle au Pays dogon. Les festivités du Sigui n'existant plus quand Rouch les a filmées, puisque « violemment éradiquées au nom du Coran » (p. 222), il faut qu'il les ait aussi violemment reconstituées au nom de la Cause, par un artifice qui déshonore le Septième Art : « Pour ce film, Rouch a embauché des acteurs. Noirs, certes, africains, bien sûr, mais des acteurs tout de même. » (p. 222) C'est ainsi que « des fictions blanches, des écrits occidentaux, des récits mystifiants » (p. 218), produits du delirium de quelques colons enfiévrés, peuvent encore de nos jours passer pour des travaux ethnographiques : « Les films de Rouch sur les Dogons avalisent la version fantasmagorique de l'auteur de *Dieu d'eau*. » (p. 220) Cette imposture serait assurément plus facile à « déconstruire existentiellement » si Rouch avait respecté les lois du genre, en grimant en Nègres de véritables acteurs blancs et européens.

C'est donc ainsi que Michel Onfray, dans ces quelques pages qui, on s'en souvient, lui ont paru suffire à faire admettre à ses lecteurs que la « sottise idée » raciste selon laquelle « l'art nègre » ne serait pas de l'art peut s'élever à la dignité de questionnement « philosophique », s'acharne à briser la résistance dogon, dont chacun sait à quel point elle a contribué, par les armes de l'art et de l'esprit, à modifier la perception du grand public français. Onfray ne supplie pas l'état-major de l'opération Barkhane de terminer le travail de la colonne Archinard, mais semble se satisfaire de cette brève chasse aux sorcières : car pour lui, si le monde moderne a pu halluciner l'existence d'un « art nègre » – au contraire du lucide constat « matérialiste » de Michel Onfray qui, malgré ses innombrables tentatives et ses périlleuses acrobaties « philosophiques », n'a jamais pu trouver son maître ni seulement son égal vivant dans les branches d'un bananier –, ce ne peut qu'être le résultat d'une vaste imposture conçue par un petit groupe de faussaires blancs, étant bien entendu qu'il est impensable que le faux talent d'un faux artiste africain ait jamais pu suffire à convaincre un seul Européen honnête et sain d'esprit :

« Ce qui se dit sur les Dogons a été fabriqué par des Occidentaux, voleurs, dépouilleurs, détrousseurs d'Africains pour Griaule, affabulateurs, bidouilleurs, trompeurs pour Rouch, esthètes pour l'un et l'autre » (p. 223),

fulmine Onfray. Un point particulier le met hors de lui : « Que la mythologie des Dogons égale celle d'Hésiode » (p. 221), cette évidence que le rusé Ogotemméli sut si bien faire entendre au moins barbare des chefs blancs, Marcel Griaule – le colon au crayon, qui laissa finalement aux Dogons un souvenir plus amusé que terrifié – est présentée par Onfray comme un de ces dangereux excès de relativisme capables d'engendrer les plus révoltantes conséquences :

« L'aune à laquelle se mesure le génie africain n'est pas qu'ils égaleraient Praxitèle dans la beauté de leur statuaire, Hésiode dans la complexité de leur mythologie, Ptolémée dans la précision de leur cosmologie, Homère dans la qualité de leur poésie, voire Gesualdo dans la complexité de leur musique et que, de ce fait, ils mériteraient le Louvre dont nous pourrions leur ouvrir les portes parce qu'ils le vaudraient bien ! » (p. 223-224)

On songe évidemment à désespérer Onfray en lui montrant, sur n'importe quelle carte du monde, que le Louvre a déjà grand ouvert ses portes au « génie africain » il y a près de deux siècles,

quand fut créé le mythique Département des Antiquités égyptiennes ; ou peut-être vaut-il mieux qu'il l'ignore, car il serait capable d'aller dénoncer Belphégor aux services de la préfecture, qui le renverraient chez lui fissa par le premier avion pour Bandiagara. Mais le plus probable est qu'en réalité Onfray ne saurait être aucunement touché par cette leçon de géographie primaire, convaincu que c'est la carte du monde qui se trompe, et qu'il devient urgent de la redessiner selon ses directives. On peut enfin observer qu'Onfray redoute tant qu'on aille lui contester le caractère *incomparable* de l'Art blanc et du non-art nègre, simplement en écoutant « leur musique », qu'il se détourne soudain des vieux ossements de l'Antiquité grecque pour se jeter avidement sur la carcasse plus fraîche de l'Italie baroque, sans plus se boucher le bec aux relents nauséabonds de « judéo-christianisme » qui devraient l'indisposer particulièrement dans le cas pas banal de Gesualdo – sûr qu'aucun de ses lecteurs n'ira s'imaginer qu'à la Cour des grands seigneurs européens de cette époque de progrès accéléré de leur décadence, dont le sombre dément Gesualdo est un éminent représentant, on se réservait depuis longtemps déjà le privilège d'écouter ce que des Noirs, esclaves ou descendants d'esclaves, savent tirer d'un instrument de musique (ainsi par exemple le trompettiste John Blanke, qui jouait – contre salaire – à Londres en pleine Renaissance, ou ce trompettiste anonyme dont la présence est attestée encore plus tôt à Naples, un siècle avant qu'y naisse Gesualdo) ; et encore moins que Michel Onfray puisse avoir l'oreille moins sûre qu'Henri VII Tudor, l'employeur de John Blanke, qui n'unifia jamais la quintessence du savoir philosophique et artistique de l'Occident mais seulement l'insignifiant royaume d'Angleterre, moins fine que le dernier carré de l'aristocratie française, tombée si bas qu'elle parvenait à supporter la musique de sauvages du Chevalier de Saint-George, ce négrillon trop bien dressé qui n'inspira qu'un certain Mozart avant de se faire le mercenaire de la mauvaise cause de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, autant de crimes que la Maison Onfray ne pardonne jamais.

Mais l'image de Nègres semant la pagaille au Louvre n'est pas tant la hantise d'Onfray qu'un moyen d'exciter les préjugés conservateurs de ses lecteurs contre la bamboula permanente du Quai-Branly, sa véritable cible, scandaleuse vitrine de « l'art nègre » fantasmée par le plus fameux pornographe du pays et inaugurée, un siècle plus tard, par son plus notoire escroc :

« Apollinaire contribue lui aussi à muséifier l'art nègre, donc à le cérébraliser, à l'occidentaliser, à l'arraisonner aux travers occidentaux. D'aucuns se pâment aujourd'hui qu'en 1909 le poète de *Calligrammes* ait souhaité un *Musée d'art exotique* pour exposer dans ce lieu nouveau des œuvres conservées jusqu'alors dans des musées ethnographiques comme des curiosités ou des documents. Vouloir abolir la dimension ethnologique, donc historique, de ces œuvres, pour les déplacer dans un musée où elles brilleraient pour leurs qualités esthétiques, voilà le projet – réalisé dans le musée des Arts Premiers du quai Branly avec le couple Kerchache et Chirac. » (p. 211-212)

Cette effarante expression, « ethnologique, donc historique », n'est que l'exacte définition de l'adjectif « raciale », tout frais nettoyé de ses taches de sang par la machine à laver « philosophique » du « cher collègue » de Lévi-Strauss. Abolir la dimension raciale de l'art – cette dimension qui par exemple permet ici à Onfray de donner pour synonymes « cérébraliser » et « occidentaliser », et de nier toutes « qualités esthétiques » à « l'art nègre » – « voilà le projet » dénoncé par Onfray comme une obscène escroquerie défigurant l'autoroute qui coule sous le pont Mirabeau. Ce musée n'a pas de sens dans un pays judéo-chrétien, insiste Onfray :

« La vitalité africaine est invisible aux nihilistes occidentaux ; le dionysisme nègre est impossible à percevoir pour un esprit apollinien chrétien ; la grande santé animiste est illisible aux gens du livre ; la vigueur, la ferveur, l'enthousiasme, la robustesse, la force du rire nègre terrorisent le corps épuisé des humains vivant depuis plus de mille ans sous le régime monothéiste. » (p. 224)

Et de conclure, après ce boniment de négrier intellectuel exhibant les gros muscles et les dents saines de sa marchandise « philosophique », qu'il est temps que le monde de l'art prenne enfin acte « des massacres, des tortures, des ethnocides, des génocides, des populicides » (p. 224) par

lesquels le colonialisme monothéiste a établi la suprématie blanche, et abandonne cette morbide utopie universaliste qui l'a poussé à vampiriser l'âme des vaincus de la guerre des races :

« Vouloir et offrir le Louvre à un masque africain, c'est offrir un mausolée aux trophées d'après la bataille gagnée contre les peuples noirs. Peindre l'art nègre à Saint-Germain-des-Prés, danser l'art nègre à Montparnasse, piller l'art nègre pour le musée de l'Homme, romancer l'art nègre, fictionner en film l'art nègre, vouloir un grand musée, le Louvre ou un autre, le Quai-Branly aujourd'hui, pour l'art nègre, c'est faire entrer le fleuve Niger en crue dans le chas d'une aiguille. » (p. 225)

On évitera de trop se moquer du programme « artistique » de Michel Onfray : car il a connu un début de réalisation pas si loin du Pays dogon, à Tombouctou sous le bref interrègne philosophique d'Al-Qaïda, et il est en cours aux portes de l'Europe, où les défenseurs de l'art occidental en voyage touristique et culturel dans les rangs de la République « populaire et exigeante » de Donetsk ont dynamité, en juin 2015, une œuvre de l'artiste camerounais Pascale Marthine Tayou qui leur gâchait le paysage.

**

Il y a, bien sûr, quantité d'autres choses qu'Onfray n'aime pas, qu'il n'évoque dans *Cosmos* que par quelques allusions (ainsi l'homosexuel, ou le musulman ; mais son public sait déjà à quoi s'en tenir à leur sujet, et l'anticonformiste Onfray peut laisser ça à la meute de roquets qui aboie au passage de la caravane de l'égalité des droits) ou un bref paragraphe (ainsi la musique de Schönberg, dénoncé comme « meurtrier d'Orphée », et « l'emblématique concert de silence » de John Cage, qu'Onfray souhaite ne plus entendre, p. 507 ; ou le lettrisme d'Isou, assassin du mot, p. 428, lui permettent de compléter et tenir à jour la liste de proscription des tendances de « l'art dégénéré », *entartete Kunst*, qui avait cours dans l'Allemagne nazie) ; on a suffisamment résumé le chapitre anti-corrida, sur la fin duquel nous reviendrons cependant ; un chapitre est enfin consacré à déguster le lecteur du vin biodynamique (« Théorie du fumier spirituel », p. 189-205, le « fumier spirituel » étant évidemment le sorcier « anthroposophe » Rudolf Steiner), mais il ne s'agit que de dérisoire contre-publicité, puisque Onfray s'est vendu contre quelques bouteilles à la mafia des grandes marques de champagne, comme nous allons le voir.

2. LE POSITIF SELON MICHEL ONFRAY

2.1. LE MYTHE

Cela ne surprendra personne : ce que Michel Onfray *aime* par-dessus tout, c'est, bien sûr, lui-même. Jamais ce qui se présente comme une « philosophie de la nature » n'aura autant tourné autour de la personne de son auteur, imbu de lui-même au point qu'il n'est question d'à peu près rien d'autre dans les cinquante-neuf premières pages de *Cosmos*, et qu'il revient ensuite sans cesse chercher ses exemples dans sa propre biographie : son enfance populaire, ses universités populaires, ses voyages populaires, sans oublier ses rencontres avec les génies de notre époque. Parler de soi serait même la principale voie d'accès à la sagesse, puisque *Cosmos* s'achève (avant une citation de Virgile) par l'affirmation que la pratique de la philosophie n'a d'autre but que « de permettre à chacun de se mettre au centre de lui-même » (p. 515), ce qu'aucun de tous ces autres grands philosophes qui se bousculent au portillon des émissions de télévision ne démentira. Mais aucun d'entre eux, à notre connaissance, ne s'était encore affirmé comme Onfray, plus important dans l'histoire de la pensée que le Recteur-Führer en personne, le grand-prêtre de l'Être Martin Heidegger : « "L'oubli nihiliste du cosmos" (chapitre 4) me semble peser davantage que l'oubli de l'être dans la généalogie d'une bibliothèque contemporaine » (p. 331), écrit-il en introduction de sa quatrième partie, dans ce style inimitable d'épicier malhonnête fourguant son stock de livres à ses clients analphabètes. C'est en effet à la fin de ce chapitre qu'Onfray dénonce le piège juif dans lequel serait tombé Pétain en exaltant la terre comme vérité – dogme traditionaliste auquel adhérerait aussi Heidegger, bien que son imbitable jargon l'empêchât de l'énoncer aussi brillamment –, alors qu'Onfray prétend avoir trouvé « la solution » de ce grave problème « philosophique ».

Ce quatrième chapitre de la quatrième partie, consacré à « L'oubli nihiliste du cosmos » (p. 382-398), se présente d'abord comme une apologie particulièrement extrémiste de la vieille civilisation paysanne, dont le savoir serait carrément la source de toute culture, parce que le dictionnaire étymologique en attesterait, selon Onfray qui veut tant ignorer les origines proche-orientales de la révolution agricole qu'il fait remonter l'agriculture au temps des cavernes : « Des cavernes jusqu'à l'invention du livre, la culture, c'est le savoir nécessaire à l'agriculture. » (p. 386) C'est seulement la culture livresque donc, celle qui laisse des traces écrites, la « culture, devenue urbaine, sécrétion des villes, sudation citadine » (p. 385), qui l'oblige à sortir son revolver « philosophique » :

« Une immense bibliothèque s'est installée entre les hommes et le cosmos, et la nature, et le réel. Le livre et l'archive qui disaient le monde sont devenus plus vrais que le monde lui-même. Le nez dans les livres, les hommes ont cessé de le lever vers les étoiles. L'invention du livre éloigne le monde. La bibliothèque détourne du cosmos. » (p. 332)

Circulez, il n'y a rien à voir dans les bibliothèques, écrit celui qui prétend pourtant lire « l'œuvre complète, les correspondances et les biographies » de tous les auteurs qu'il « déconstruit existentiellement » dans le cadre de sa « contre-histoire » de la culture, l'œuvre de sa vie : faites ce que je dis, pas ce que je fais, enseigne donc Onfray à ses lecteurs, qui se voient généreusement déchargés du fardeau de la lecture – assurément l'une des causes du succès commercial de l'œuvre d'Onfray, qui fait ainsi office de *Readers' Digest*, tout en offrant le modèle d'une « philosophie » sans autre objet que l'éloge de soi-même et la défense des préjugés ; une confortable contre-philosophie à l'usage des ignorants fiers de l'être et désireux de le rester. La véritable culture, la sagesse primordiale sont celles du paysan illettré, martèle Onfray :

« L'homme de la terre ne cherche pas dans les livres ce qu'il faut faire avec la terre, l'écrit ne sert à rien.

Le paysan tient son savoir d'un apprentissage, d'une transmission orale, d'une initiation par un ancien qui, lui-même, tenait son savoir, sa culture, d'un plus ancien que lui, et ce, en remontant très loin en amont. » (p. 385)

Michel Onfray lui-même, malgré son immense culture livresque, s'offre dans la préface de *Cosmos* en exemple de dépositaire de cette sagesse ancestrale, fruit de l'observation directe de la terre et des étoiles, initié oralement par son propre père, figure de paysan inculte (cf. p. 417) qui aurait su cependant l'essentiel :

« L'étoile polaire jouait un rôle important dans cette leçon de sagesse. Mon père (...) m'apprit que cette étoile est la première levée, la dernière couchée, qu'elle indique infailliblement le nord, quelles que soient les circonstances et que, quand on est perdu, il suffit de la regarder, car elle nous sauve en nous montrant le cap à tenir. » (p. 15-16)

Rien n'est plus faux, car il ne suffit évidemment pas de savoir où est le nord pour trouver la voie du salut, « quand on est perdu » : il faut d'abord savoir où l'on trouvera le secours de nos frères humains. Mais l'étoile polaire est aux Onfray ce que l'autre comète fut aux Rois mages, puisque le père, selon le fils, n'aurait jamais souhaité quitter son village natal que pour aller voir « le pôle Nord », vœu enfin exaucé quand Michel Onfray lui offrit en 2001 « un voyage au pôle Nord pour ses quatre-vingts ans » (p. 17) : « J'ai raconté cette histoire dans un petit livre, *Esthétique du pôle Nord* » (p. 17), paru en 2002 et sous-titré *Stèles hyperboréennes*, mais dont nous ignorons s'il évoque déjà l'hérédité purement mythologique qu'Onfray revendique fièrement ici :

« J'imagine en effet, pour mon père dont le nom scandinave témoigne de dix siècles de présence en terre normande avec des Vikings dans l'arbre généalogique, l'exotisme que c'était cette terre hyperboréenne, source des sources, généalogie des généalogies. » (p. 18)

Ainsi Michel Onfray prétend sérieusement descendre des redoutables guerriers vikings qui colonisèrent la Normandie il y a mille ans ! Nul ne devrait ignorer que ce genre de fantasme grotesque est une constante de la pensée nazie, depuis le premier théoricien systématique du racisme, le soi-disant « comte de » Gobineau, auteur du célèbre *Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui se croyait lui aussi descendant des Vikings⁶, jusqu'à la revue néonazie *Viking* qui paraissait en Normandie dans les années 1950, par exemple. L'idée que le Grand Nord serait la « source des sources » a été ramassée par Onfray dans *Le Mythe du xx^e siècle* d'Alfred Rosenberg, l'idéologue officiel du III^e Reich, qui s'appuyait ici sur l'autorité pseudo-scientifique d'un professeur de néerlandais, Hermann Wirth, promu peu après premier président de l'organisme « culturel » des SS, l'*Ahnenerbe*, littéralement « l'Héritage des Ancêtres » – créé en 1935 par Himmler pour concurrencer l'*Amt Rosenberg*, le Service Rosenberg, qui imposait trop brutalement son délire aux savants allemands –, organisme qui ne se contenta pas de prendre sa part dans le pillage des pays occupés mais fouillait aussi les sites archéologiques vikings, et chercha la « source des sources » jusqu'au Tibet⁷ – en vain, bien sûr, puisque selon Onfray il suffit de lever les yeux au ciel à l'aube ou au crépuscule pour savoir qu'elle se trouve au pôle Nord. Quoi qu'il en soit, les fiers descendants du Viking Onfray furent d'abord déçus de leur voyage chez les Hyperboréens, en constatant qu'« aux Inuits mythologiques se sont substitués des Inuits gavés de sucre, obèses, édentés, buveurs de Coca, fumeurs, quêtant le haschisch apporté dans les bagages par les visiteurs » (p. 18), avant de songer à discuter avec « l'Inuit qui nous servait de guide, Atata » (p. 18), « Atata l'ancien, le vieux du village, Atata qui était mi-chamane mi-pasteur, Atata qui était le

6 « L'*Essai* n'était d'ailleurs qu'une introduction à l'histoire de l'ancêtre mythique de Gobineau, le pirate viking Ottar Jarl, féroce, grand et blond », écrit l'archéologue Jean-Paul Demoule dans son ouvrage *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident* (Paris, Seuil, 2014, citation p. 104), indispensable histoire des prétentions « scientifiques » du racisme – et nouvelle humiliation pour les historiens universitaires français soi-disant spécialistes de la période « contemporaine ». Demoule y démontre que le terme « indo-européen » n'a jamais été que l'exact synonyme du mot « aryen », désignant la race des seigneurs blancs civilisateurs dont ni l'histoire, ni l'archéologie préhistorique n'ont aperçu la moindre trace nulle part, excepté bien sûr dans l'imaginaire contemporain.

7 Voir J.-P. Demoule, *op. cit.*, chapitre 6, spéc. p. 185-186 et p. 196-197.

patron de ses deux marins » (p. 19) – bref Atata mi-chamane, mi-pasteur, mi-patron pêcheur, mi-guide touristique, qui tel le Dogon Ogotemmêli, « s’était mis à nous raconter la mythologie de son peuple » (p. 18), et dont Onfray laisse entendre qu’il initia son vieux père aux secrets d’Hyperborée :

« Dès lors, et jusqu’à la fin du voyage, l’Inuit et le Normand se souriaient, se regardaient, se parlaient sans se comprendre verbalement mais en sachant que la véritable compréhension se moque bien des mots, du verbe et des discours. Le monde de l’hyperboréen et celui du Viking étaient un seul et même monde. (...) Quelques jours plus tard, mon père est parti dans un frêle bateau avec lui pour rejoindre une petite île à côté. (...) J’eus l’impression, en les voyant rentrer dans le brouillard qui les a estompés, que ce voyage me montrait ce que serait celui du Styx pour mon père. » (p. 20)

Huit ans plus tard, Onfray père franchissait le Styx pour de bon – sans doute à bord du drakkar familial –, en une scène parfaitement conforme aux standards du cinéma qui sert d’ouverture à *Cosmos* : « Mon père est mort dans mes bras, vingt minutes après le début de la nuit de l’Avent, debout », son héros de fils l’ayant « porté comme Énée porta son père en quittant Troie » (p. 11). Onfray peut ainsi se prévaloir de son « vécu » pour affirmer la réalité de l’Héritage des Ancêtres :

« Je ne crois pas à l’âme immortelle (...). Mais je crois pour l’avoir vécu, expérimenté, que ce soir-là, à ce moment-là, dans cette occasion-là, mon père m’a transmis un héritage. (...) Il me donnait une force sans nom, une force qui oblige et qui n’autorise pas. » (p. 21)

Cette métaphysique de la soumission à une autorité anonyme, légitimée par le double arbitraire de l’hérédité mythologique et du mystère initiatique, est la seule et unique justification qu’Onfray donne à son grand œuvre : « Or ce qui s’hérite se mérite. Certes, *Cosmos* est un livre écrit par moi, pour moi, afin de mériter cet héritage. » (p. 22) Tout « l’art » de Michel Onfray se déploie déjà dans cette préface, où l’exhibitionnisme bouffon du « moi-je » boursoufflé n’a pas d’autre fonction que de camoufler une authentique profession de foi nazie.

L’éloge de la Tradition paysanne, la mystique du Terroir, l’apologie du *plouc* comme homme de culture par excellence, sont donc partie intégrante de la « philosophie » de Michel Onfray, mais aussi l’aspect qu’il serait le plus enclin à abandonner, car le rejet des préoccupations écologiques, qui font encore trop souvent bon ménage avec cette rhétorique faisandée, l’emporte chez lui sur tout conservatisme. La « philosophie de la nature » n’aurait en tout cas rien à voir avec l’écologie, dont Onfray *se moque* ouvertement, en la caricaturant de la manière la plus grossière qui soit : « La nature n’est pas idyllique, comme l’imaginent si souvent les naturalistes, les écologistes, les néopanthéistes, les promeneurs du dimanche, les randonneurs et autres amis de la nature » (p. 178). Aux antipodes de cet infantilisme auquel il réduit les « amis de la nature », Onfray radicalise la vision darwinienne – ou héraclitienne – de la nature comme lutte ; suivant l’exemple d’Heidegger qui falsifiait le sens d’un célèbre fragment d’Héraclite pour exalter la virilité et le militarisme⁸, Onfray s’autorise de Darwin pour affirmer qu’il est dans la nature humaine de mener une éternelle guerre d’extermination contre les prétendus nuisibles :

« l’homme (...) obéit à sa nature quand il se fait le prédateur des prédateurs et qu’il détruit, ravage et porte préjudice à son milieu.

Quand l’homme répand des pesticides, comme l’animal avec son venin, il se contente de dérouler un plan qui est celui de sa nature. (...) Il est dans le programme de l’homme de produire la culture qui le dénature, car c’est dans sa nature. » (p. 175)

« Obéir le plus possible à son programme par-delà le bien et le mal » (p. 514) étant le maître mot de la « sagesse » selon Onfray, l’épandage de pesticides devient une nécessité impérative, quelles qu’en soient les conséquences ; et de fait, Onfray préfère s’empoisonner au pinard industriel que désobéir à son programme en buvant du vin digne de ce nom. Le mot d’ordre nietzschéen « Poussons ce qui s’effondre », qu’Onfray n’appliquera jamais à l’État-Nation, au mythe de la « civilisation occidentale » ni à l’économie capitaliste, prend ainsi pour lui toute sa valeur dans

8 Voir J.-P. Faye, *op. cit.*, p. 379-383.

le domaine de la santé publique – et probablement aussi des acquis sociaux, des droits humains, des libertés individuelles, bien qu’il n’en touche pas un mot dans *Cosmos*. C’est pourquoi Onfray conclut son chapitre sur la Tradition paysanne en se distanciant nettement du dogme pétaïniste :

« Pour ma part, je ne dirai pas que la terre ne ment pas. Mais je souhaiterais qu’on écoute la voix calme et posée de quelques paysans d’aujourd’hui qui refusent aussi bien l’austérité brutale [de la vieille civilisation paysanne] que le nihilisme [de notre époque], la servitude des paysans aux banquiers, leur soumission aux marchands de matériel agricole, leur subordination aux vendeurs de pesticides, leur obéissance aux courtiers en grains » (p. 398),

bref qu’on écoute ces « quelques paysans » qu’on ne saurait identifier qu’aux dangereux excités de la FNSEA, qui se sont fait une spécialité de protester contre les conditions d’échange sans jamais critiquer les conditions de production (ce qu’on pourrait définir comme « l’anticapitalisme des débiles mentaux », successeur du socialisme des imbéciles), les seuls capables de se plaindre des prix trop élevés des pesticides (et dont « la voix calme et posée » permet toujours le dialogue constructif avec l’État, contrairement aux hurlements des zadistes et autres écologistes conséquents). Le vieux traditionalisme, largement discrédité en France par le souvenir de la rhétorique du régime de Vichy, participant désormais surtout du mysticisme écolo (notamment par le biais de Pierre Rabhi, victime d’un honteux détournement de vieillard), est devenu indéfendable dans « le nouveau monde sans cosmos », estime au final Onfray, qui se propose de résoudre le problème – ce qui ferait de lui un « philosophe » plus important que Heidegger – en repensant la Tradition de manière désabusée :

« La solution ? Un Virgile qui aurait lu Debord. Autrement dit : une pensée de la nature qui saurait ce que le xx^e siècle a fait pour dénaturer la nature, l’industrialiser, la détruire, la soumettre selon les principes du vieux fantasme judéo-chrétien et cartésien. Le rapport au cosmos a été rompu ; le cosmos ancien n’est plus ; il en faut une autre saisie, moins magique, moins mythique, moins légendaire, plus scientifique. » (p. 398)

Cette référence, unique dans *Cosmos*, à ce Debord qu’il faudrait lire, mais dont l’œuvre n’a rien à voir avec ce qu’écrit Onfray – qui le confond visiblement avec Heidegger, conformément au point de vue « technophobe » officiel du ministère de la Culture (exprimé par exemple dans la plaquette publicitaire de la pitoyable grand-messe pro-situ organisée en 2013 à la BNF) –, a pourtant une fonction précise. Debord a théorisé « la société du spectacle » comme monde unifié pour son malheur dans un complexe d’illusions qui précisément *n’est pas* « moins magique, moins mythique, moins légendaire, plus scientifique » que le « cosmos ancien », ainsi que l’espoir d’une libération par l’éveil du prolétariat mondial à la conscience historique. Onfray qui aurait beaucoup de mal à passer pour l’un de ces fameux ennemis semi-clandestins du « spectacle », signale simplement ici qu’il a compris le sens profond de son métier de charlatan, consistant à enfumer le grand public de tout un bric-à-brac de mythes, de légendes et de tours de magie, dans le but fondamental de maintenir la société divisée en classes, les travailleurs travaillant et les exploités s’engraissant, selon le schéma classique.

Contrairement à Debord, mentionné là comme en passant, bien qu’en son œuvre résiderait la clé de « la solution » au problème de « l’oubli nihiliste du cosmos », Virgile est – avec Darwin et Nietzsche – l’un des auteurs les plus sollicités dans *Cosmos*, où il est censé exprimer la quintessence de la Tradition paysanne païenne (pléonasme, dirait Onfray en brandissant sa bible à lui, le dictionnaire étymologique). Dans le deuxième chapitre de la première partie, où Onfray s’applique à tirer une surprenante leçon d’éthologie de la lecture des *Géorgiques* (« Les *Géorgiques* de l’âme », p. 60-73), on peut même lire, en conclusion d’un paragraphe obscur où la « vaste culture » prétendue des « hauts dignitaires nazis » (p. 71) offrirait la preuve que « La culture ne dispense donc pas, *en soi*, d’être barbare » (p. 72), ce jugement digne d’un disciple particulièrement fanatique : « Mépriser Virgile, c’est prendre le chemin vers l’Enfer. » (p. 72) La barbarie des nazis s’expliquerait-elle par leur mépris de Virgile, le chantre de la restauration de la paix civile et de l’ordre public ? On sait en effet qu’Heidegger (le seul exemple choisi par

Onfray pour illustrer la « vaste culture » des nazis) poussait la haine raciale jusqu'à rejeter toute la culture latine, passant ainsi à côté de la profonde pensée virgilienne : « Virgile le dit de manière définitive, tout homme peut tirer des leçons sur la marche philosophique du monde en examinant le fonctionnement d'une ruche. » (p. 64) Une ruche fondamentalement, se distingue de l'essaim d'abeilles sauvages, en ce qu'elle travaille pour le profit de son maître, dont l'intérêt est d'effectuer toutes les améliorations nécessaires à l'augmentation de la production de miel, enseignait joliment Virgile à ses auditeurs, ce petit cercle de jeunes aristocrates qui s'apprêtait à gouverner sans partage l'Empire romain ; il est donc conforme à l'ordonnement divin du monde – revu et corrigé par les bons soins de Virgile – que les maîtres du monde connu améliorent leur domaine, quitte à bousculer un peu les anciennes traditions, qui étaient censées garantir cet ordre du monde mais n'avaient pas empêché le grand chaos des guerres civiles, en instaurant un ordre nouveau (ce n'est pas par hasard si ce concept fut repris chez Virgile par les Pères fondateurs des États-Unis d'Amérique, qui pareillement refondèrent le pouvoir de l'aristocratie esclavagiste en se présentant cyniquement comme les champions du petit peuple). L'art de Virgile voulait flatter et inspirer une jeunesse tellement haut perchée socialement qu'elle se délecta de cette image de gentleman-farmer béni des dieux ayant reçu le monde entier en héritage, et destiné à le régir comme l'une des *villae* qu'il possède à la campagne (ces grandes exploitations agricoles que l'on définirait aujourd'hui comme des bagnes ruraux, sinon des camps de la mort, tant était grande la consommation de ce bétail humain qui abondait alors sur le marché) ; ou mieux comme sa ruche (le monde) qui contient sa ruche (la *villa*) qui contient sa ruche qui lui fournit les douceurs superflues qui font tout le charme de son existence, pâtisseries fines et liqueurs sucrées servies en fin de banquet par de jeunes esclaves, que le bon ton exige de savourer délicatement en laissant la parole au poète. Ne vous vautrez pas dans les plaisirs jusqu'à en oublier que vous êtes les maîtres d'un vaste domaine dont les dieux exigent la bonne gestion, voilà l'essentiel de l'enseignement « philosophique » de Virgile, qu'on décrit ordinairement comme un culte du travail, et que Michel Onfray trouve si stimulant qu'il ne se tient plus d'enthousiasme :

« Comment, en effet, ne pas trouver de quoi faire son miel philosophique dans un texte du poète romain comme celui-ci : “Au travail, donc, ô cultivateurs ! apprenez les procédés des cultures propres à chaque espèce ; adoucissez, en les cultivant, les fruits sauvages ; que vos terres ne restent pas en friche.” S'agissant des arbres comme des êtres humains, Virgile invite à adoucir la nature en cultivant le sauvage pour l'atténuer. Ne dirait-on pas l'impératif catégorique théorique de toute pédagogie – donc de toute culture ? » (p. 65)

Dans les pages qui suivent, Onfray s'arme de Darwin pour reformuler cet « impératif catégorique » pour le monde moderne :

« Sortir du monde des puissances aveugles de la bête et entrer dans l'univers policé des humains sans oublier notre fond commun avec le primate.
 (...) Mâles dominants, mâles dominés, femelles dominantes par l'alliance sexuelle, femelles dominées à cause de leurs mésalliances, hiérarchie dans la horde et changements de statuts en elle : malgré la carte bancaire, les parfums de luxe, les voitures voyantes ou les costumes sur mesure – ou : *bien que*, sinon : *à cause de* – l'*Homo sapiens sapiens* reste un primate, même s'il s'agit d'un primate grimé. La culture nomme l'art de ce maquillage. » (p. 66)

On voit dans quel environnement social se projette spontanément Onfray : un milieu de parvenus bling-bling, violents et misogynes, d'arrogants mafieux préoccupés de grimper au sommet de la hiérarchie sociale en se donnant un vernis de culture. À la réflexion, la comparaison avec l'ambitieuse jeunesse dorée de Rome pour laquelle Virgile écrivait n'apparaît pas si déplacée ; à ceci près que Mécène s'offrait les services de Virgile, là où le milieu pour lequel travaille Onfray ne peut se payer qu'Onfray. Ce simple fait pourrait servir d'étalon de mesure de la décadence constatable après deux mille ans de judéo-christianisme, annoncée comme le sujet du prochain best-seller de Michel Onfray, un volume de « philosophie de l'histoire » intitulé *Décadence* qu'il situe d'ores et déjà dans la grande lignée du *Déclin de l'Occident* du « philosophe » nazi Oswald

Spengler (p. 112). Mais, s'interroge Onfray, hormis sauver les apparences, à quoi pourrait finalement servir ce vernis de culture ?

« Le premier travail de la culture ? Une connaissance des lois de l'éthologie – l'équivalent de l'agronomie pour le paysan ou le jardinier.

Le cortex pèse peu face au cerveau reptilien. Nous sommes serpents avant que d'être hommes. Et l'animal qui rampe en nous gouverne en profondeur. Regarder comment la vipère ondule, copule et pond, de quelle manière elle se reproduit, obéit à son instinct de mordre et d'inoculer son venin (...), puis tirer des leçons de sagesse et extraire une philosophie *naturaliste* de la vie. À partir du champ ou de la prairie, au vu des enseignements de l'éthologie, on doit envisager une stratégie de domination et de maîtrise de ces tropismes. Les connaître, donc, mais pour mieux les plier à notre vouloir. Ainsi Henry David Thoreau, ce Virgile moderne, écrivait-il que, en connaissant mieux le fonctionnement d'une ruche, et mieux au fait de l'intelligence des abeilles, on peut augmenter considérablement sa production de miel en changeant juste d'un degré l'orientation de son rucher. » (p. 67)

Il faut parfois reconnaître à Michel Onfray une certaine lucidité, comme ici où il avoue spontanément que « l'animal qui rampe en [lui] gouverne en profondeur » et qu'il est programmé pour « mordre et inoculer son venin », à la limite de s'accuser publiquement de n'être qu'une vipère lubrique ; mais de là à dire que l'homme descend du serpent, c'est faire de son cas particulier une généralité heureusement sans fondement. À moins que Michel Onfray tente ici de ripoliner d'un coup de pinceau « philosophique » le vieux mythe du Serpent corrompeur, justification du dogme de la damnation innée de l'homme – et spécialement de la femme –, condamné à travailler à perpétuité à sa propre rédemption ? Dans le cadre de cette « stratégie de domination » des bas instincts serviles et perfides qu'Onfray attribue à tous ses semblables, la noble tâche consistant à « cultiver » les jeunes serpents appelés à diriger la production de miel devrait bénéficier du plein soutien de la science la plus moderne, poursuit Onfray en des termes qui mériteraient de rester dans les annales de la pédagogie contemporaine :

« J'avais écrit plus haut : recours à l'éthologie d'abord. Quel est *l'ensuite* de ce *d'abord* ? La neurobiologie. L'éthologie renseigne sur le terrain sauvage, la friche, la jachère, le maquis des bêtes. La neurobiologie propose un art parent de celui des jardins de l'horticulteur ou du champ des agriculteurs. L'éthologie permet de lever des plans, d'effectuer un état des lieux, de raconter les guerres et les batailles de la termitière, la stratégie des essaims, les logiques de la fourmilière ; la neurobiologie offre un arsenal de machines de guerre : l'araire et la houe, la pelle et la pioche, la herse et le soc pour fouiller la terre, l'organiser et creuser des sillons permettant les semailles un jour.

Dans l'ordre de la nature, ce qui nous distingue du serpent (...), c'est le cortex. Car nous sommes notre cerveau. (...) Cire vierge à informer. Le cerveau ressemble dans ses premières heures à une terre à ensemer. (...)

La neurobiologie nous apprend que la matière nerveuse ne portera que ce qu'on y aura mis positivement ou ce qui, négativement, par négligence, y proliférera comme des mauvaises herbes, des ronces, des chardons et autres plantes vivaces envahissantes et nuisibles à cause d'un défaut de culture. Consciemment ou inconsciemment, le contenu s'obtiendra par le jeu du faire ou la négligence du laisser-faire. (...)

L'imprégnation placentaire est le moment généalogique de l'être. Il correspond dans le jardin à celui de l'ensemencement : seul pousse dans la terre ce qui y a été semé, déposé par une main humaine – ou ce qui n'a pas été empêché par les opérations nécessaires à la conjuration de la négativité. Planter les belles pousses, arracher les mauvaises herbes, obtenir un jardin propre, voilà qui correspond métaphoriquement à éduquer *par la culture* à la positivité – transmettre un goût du bien – et à l'évitement du négatif – instruire au dégoût du mauvais.

L'identité se construit dès le ventre de la mère. (...) La vie intra-utérine offre donc déjà une possibilité de dressage neuronal. » (p. 68-69)

La méthode la plus aisée à mettre en œuvre, suggère Onfray, consiste en une série de chocs émotionnels qu'on pourrait faire subir à la femme enceinte, pour que l'embryon reçoive au plus tôt la première éducation qui devra conserver son âme à l'abri de toute mauvaise pensée reptilienne

impure : « Les parents, la mère aussi et surtout, l'entourage y contribuent avec un savant et expert usage des deux rênes pour conduire un même attelage : plaisir, déplaisir. » (p. 69) On reconnaît ici la bonne vieille pédagogie toujours en usage dans les salles d'interrogatoire et les chambres de torture, connue sous le nom de méthode du gentil flic et du méchant flic (recommandée pour extorquer les faux aveux d'un suspect un peu fragile), que le prof de philo-gynéco Onfray prescrit à toute la famille dès la rentrée en prénatale.

« Ainsi, l'individu affirmera un jugement de goût – j'aime, je n'aime pas – en ignorant que son avis procède d'une série d'anciennes opérations en relation avec un dressage neuronal, un marquage affectif, autrement dit une imprégnation culturelle.

On jardine l'âme comme on nettoie son jardin et ce qui se remarque dans l'un comme dans l'autre s'y trouvera volontairement ou par défaut. Si l'on n'y prend garde et qu'on ne travaille pas, les mauvaises herbes poussent, puis envahissent la parcelle – de terre ou d'âme. Laisser faire, ici comme partout ailleurs, voilà le pire, car ce qui triomphe est toujours le plus bas, le plus vil en nous. (...) D'où la nécessité d'une éducation sensorielle, la première des éducations et la plus déterminante. Les zones du cerveau épargnées par le dressage neuronal des premiers mois restent blanches et le demeureront : rien n'y poussera jamais, et si d'aventure le comblement s'effectue, ce sera avec un tel retard qu'on ne pourra attendre grand-chose de correct. Dès les premières minutes de vie intra-utérine, on doit viser l'éducation sensorielle. » (p. 70)

On devine que le B-A BA, dans ces « premières minutes », serait qu'à la toute première leçon de plaisir succède sans tarder la première leçon de déplaisir, sans quoi la mère ne saurait pondre qu'un attardé ? On en vient à se demander si Michel Onfray avait ce genre d'idées avant de s'atteler à la « déconstruction existentielle » de l'œuvre de Sade : car on dirait ici que c'est l'œuvre de Sade qui a achevé la « déconstruction existentielle » de Michel Onfray. Retiré dans son château de Silling, sur les terres de ses ancêtres, il se rêve grand seigneur viking livrant aux tourments les malheureuses qu'il vient d'engrosser, tout en justifiant très philosophiquement ses tortures par l'éducation moderne que mérite sa progéniture, citant Virgile aussi bien que les plus récents théoriciens de la pédagogie : « Une géorgique de l'âme suppose donc un dressage neuronal érotique et esthétique par l'éducation sensuelle. » (p. 71) Par « dressage neuronal érotique », il faut sans doute entendre que le premier objectif de l'école prénatale serait d'inculquer l'hétérosexualité (Onfray a maintes fois prouvé son homophobie en glapissant contre l'abrogation du principe discriminatoire qui régissait le droit matrimonial) ; le « dressage neuronal esthétique » visant probablement à dégoûter l'embryon de tout ce qui est nègre, conformément à la sous-théorie « esthétique » qu'Onfray développe plus loin dans *Cosmos*. Par ailleurs, la nécessité d'intervenir « dès les premières minutes de vie intra-utérine », sous peine d'irratrapable « retard » éducatif, impose de considérer la méthode Onfray comme un privilège réservé aux embryons conçus par insémination artificielle ou procréation médicalement assistée, et qui en fera des individus supérieurs distincts de la masse des attardés. Bref, ce qu'Onfray appelle poétiquement « géorgique de l'âme » apparaît comme la reprise de l'idéal eugéniste popularisé par Aldous Huxley dans son roman *Le Meilleur des mondes* (où la reproduction sexuée est interdite au profit de l'industrie du clonage humain, qui satisfait précisément la demande en main-d'œuvre en produisant toute la gamme qui va de l'ouvrier spécialisé débile au cadre supérieur brillant), camouflé en idéal de petit jardin propre menacé d'être envahi par les mauvaises herbes du négatif, si l'on n'y pulvérisait pas régulièrement du désherbant ; et comme un projet concret d'apparence « moins magique, moins mythique, moins légendaire, plus scientifique » que les centres de reproduction de la « race supérieure » organisés par les SS, dans le cadre de leur programme dit *Lebensborn* – directement inspiré d'un ouvrage au titre à la réflexion assez onfrayen, *Théozoologie, ou la science des singes de Sodome et de l'électron des dieux*, écrit par le fou furieux autrichien Adolf Joseph Lanz, le grand maître connu des « ariosophes »⁹ organisés dans la secte terroriste Ordre Nouveau du

9 Cf. J.-P. Demoule, *op. cit.*, spéc. p. 91-95 et 186-189. Ces « théosophes » schismatiques choisirent d'insister sur la supériorité raciale des « Aryens » – au rebours des « anthroposophes » – lorsqu'à la veille de la première guerre mondiale les adeptes allemands se séparèrent formellement de la néo-religion occultiste forgée de toutes pièces, dans les années qui suivirent la Commune de Paris, par l'agent de l'Okhrana Helena Petrovna Blavatsky, gourou de la « théosophie ».

Temple, ou Ordre des Germains – dont la célèbre Société Thulé, autour de laquelle se structura le Parti nazi, n'était que la Loge munichoise, auréolée du prestige de son baptême par immersion dans le sang humain du fait de sa participation directe à la répression de la République des Conseils de Bavière. Le mot Thulé (qu'on trouve dans l'œuvre de Virgile) est synonyme d'Hyperborée, le Grand Nord « source des sources » de la race des seigneurs aryens destinés à régner sur le monde ; la Loge avait pour emblème un poignard surmonté de la croix gammée, préfigurant le culte SS du poignard sacré, instrument du sacrifice humain nécessaire à l'éternel retour à l'ordre cosmique : le sens profond de ce culte est évidemment la sanctification du meurtre des insoumis à l'ordre social, ce qu'a bien compris Michel Onfray qui publiait en 2009 un ouvrage au titre explicite, *La Religion du poignard, Éloge de Charlotte Corday* – l'héroïne des bigots fanatiques, la sainte kamikaze du terrorisme catholique, la bienheureuse choisie par Dieu l'Ennemi du peuple pour faire taire définitivement l'Ami du peuple, le vigilant Marat.

Dans le deuxième chapitre de la cinquième partie de *Cosmos* (« La Cène de l'art contemporain », p. 446-458), Onfray s'emploie à banaliser cette mystique sanguinaire en la présentant comme une simple tendance de l'art contemporain sublimant le dolorisme chrétien, se complaisant dans la description détaillée des « performances » scato-sado-maso de « l'Actionnisme viennois à l'art corporel français » (p. 456), tout en escamotant la dimension « critique », explicitement antinazie, que mettaient en avant les fondateurs de ce courant délibérément choquant et répugnant – mais qui contrairement à « l'art nègre » et négrifié, est désormais convié par Onfray à participer de la nouvelle définition « philosophique » du « sublime », le top du top de la Beauté : « les tenants de l'art corporel cherchent à atteindre la sainteté concrète dans l'épreuve infligée au corps peccamineux » (p. 458) ; autrement dit,

« le sacré relié au sacrifice, la rédemption dans, par et pour la douleur, l'usage du corps dans la perspective de l'idéal ascétique, le sang comme vérité – Gina Pane réalise dans des galeries parisiennes le grand triomphe de saint Paul ! » (p. 454)

Ce point d'exclamation exprime la jubilation ressentie par Onfray à la pensée que des galeries d'art parisiennes, bastions par excellence du bobo ennemi, aient pu servir à proclamer la Bonne Nouvelle dans son authenticité primitive – une Bonne Nouvelle qui n'est assurément pas celle du « christianisme officiel » qui s'en remet au Néant dans des églises vides, mais celle qui se serait murmurée dans les catacombes au temps des persécutions, entre apôtres candidats au martyre, celle qui en tout cas fut ouvertement prêchée au Moyen Âge par ceux qui luttèrent valeureusement contre les forces ténébreuses de l'Ennemi Intérieur, la Sainte Inquisition et les Flagellants –, et ce au cœur de Paris, capitale incontestée des athées et des mécréants : c'est le signe que la mission évangélisatrice de l'Apôtre des nations¹⁰ est toujours en cours aujourd'hui dans cette France rebelle qui, conformément à la parabole de l'enfant prodigue et sous peine de châtement divin, doit revenir geindre dans les saintes jupes de sa Mère l'Église universelle, gloire à Dieu et alléluia ! On n'en rira pas trop non plus, car c'est bien le programme des intégristes qui pilotaient la grande kermesse homophobe qui a pourri pendant des mois l'ambiance du pays, quand des dizaines de milliers de curés répétaient en chœur un interminable sermon, typiquement paulinien,

¹⁰ Dont Onfray ne songe pas à contester l'existence en chair et en os dans l'histoire – contrairement à la figure de Jésus, qu'il vide de tout son sens en la réduisant au seul Dieu-Soleil du culte de Mithra –, alors que saint Paul ne peut être pleinement compris que comme le héros mythologique figurant la police politique de l'Empire romain qui se retrouva du jour au lendemain en charge de l'organisation et de la propagande du christianisme qu'elle traquait et persécutait jusque-là sans pitié, touchée en corps par la grâce à l'instant divin de la conversion de Constantin – Saul-Shéol, l'Enfer des Juifs premiers chrétiens, devenant le zélé Paulus, le « petit », comme on hélait un serviteur en latin –, et spécialement préoccupée de faire coïncider la doctrine chrétienne avec le respect de la loi et de la hiérarchie sociale. (L'importance des services secrets impériaux a été mise au jour par l'historienne militaire américaine Rose Mary Sheldon dans *Renseignement et Espionnage dans la Rome antique*, 2005, trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 2009.) L'essentiel du corpus paulinien relève de toute évidence d'une vaste entreprise de *réécriture policière* de l'histoire des premiers siècles du christianisme, dont l'étude devrait renouveler l'historiographie de la période, désespérément engluée dans l'acceptation béate des fables des curés. La critique même de la religion ne saurait progresser qu'en se faisant *critique historique*, et non récitation dogmatique du vieux catéchisme matérialiste.

sur le caractère sacré et inviolable du mariage (à l'image de l'Alliance entre l'humanité et son Créateur : « la Nature »), parsemé de menaces d'Apocalypse et d'anathèmes délirants brodés sur le thème du complot des guenons de Sodome.

Bref, si pour Onfray la terre peut mentir (surtout maintenant qu'elle proteste contre son épuisement dû à la surexploitation, son intoxication aux pesticides, sa disparition sous les eaux ou son enfouissement sous le béton, ou pour tout dire en une image, contre son sort d'immigré clandestin), c'est d'abord parce qu'il préfère « le sang comme vérité ». Michel Onfray cependant n'est pas pour rien le plus grand philosophe normand depuis le confesseur de Charlotte Corday, l'as des as de la synthèse, car il consacre le tout premier chapitre de son « premier livre » à révéler en fanfare et en détail à son public la vérité ultime qui l'illumina dans un moment de grâce privilégié, la réconciliation dionysiaque de la terre de Virgile et du sang de saint Paul, l'alliance fraternelle tant espérée entre Pétain et Himmler, et qu'il condensera plus loin en une phrase signifiant que ce n'est pas la terre qui ne ment pas, que ce n'est pas non plus le sang, mais que c'est en-vérité-je-vous-le-dis *le sang de la terre* qui ne ment pas, du moins quand il s'agit d'« un très grand vin patrimonial français » (p. 384) : « Ceux qui avaient fait ce vin entretenaient un véritable rapport au cosmos, rapport direct et non médiatisé, rapport vrai et franc, car on ne saurait mentir en la matière » (p. 385). L'« ontologie matérialiste » vient donc confirmer le précieux héritage des ancêtres, transmis de génération en génération depuis que les premiers chamanes intégrèrent la consommation de château-lascaux au rituel de leurs mystérieuses orgies cannibales, trésor de sagesse que les initiés résument en trois mots de leur langue secrète : *In vino veritas*. Michel Onfray n'aurait su mieux exprimer à quel point il méprise la grande masse de ses lecteurs – venue humblement échanger un peu du fruit de son travail contre un prétendu revigorant cocktail d'athéisme et de libre pensée –, pour oser ainsi lui rire au nez d'entrée, une coupe de champagne à la main, en lui jetant sa dose de « philosophie » frelatée et toxique : avec mon livre tu trouveras la lumière au fond de ta bouteille, crois-en mon expérience, c'est le flash garanti après quelques verres de grands crus classés, dit en substance Onfray à sa clientèle, renvoyée en majorité arroser ses préjugés au gros rouge qui tache (la minorité potentiellement plus exigeante étant assimilée à un ramassis de bobos naïfs buveurs de superstition biodynamique, et les musulmans carrément exclus de tout accès à la vérité). Le premier chapitre de la première partie de *Cosmos* (« Les formes liquides du temps », p. 35-59) est intégralement consacré à ce boniment, le lecteur ayant à subir le récit du dernier flash alcoolo-philosophique de Michel Onfray, qui aurait eu lieu à Épernay le matin du 13 décembre 2014, au prétexte de commémorer, à quelques jours près, le cinquième anniversaire du décès de son père. Paradant fièrement dans son nouveau costume de fondateur d'une « Université populaire du goût », Onfray se présente comme un grand œnologue capable de « goûter l'âme d'un vin » (p. 38) et d'identifier quantité d'improbables « arômes » au premier contact du liquide sur les papilles (Onfray reconnaîtrait ainsi les arômes de « feuilles mortes, pierre à fusil, silex, (...) cuir, fourrure », p. 50, de « silex » à nouveau, de « tabac blond », de « quinine », p. 53, de « fraise épicée » ou de « rose fanée », p. 59, ce qui ne laisse pas d'inquiéter quant au régime alimentaire préconisé aux étudiants-populaires-du-goût). Monsieur appartient de plein droit à un petit club de ce genre de buveurs d'élite, composé de « Denis Mollat, mon ami libraire à Bordeaux qui connaît tous les vins (...) Franz-Olivier Giesbert, grand dandy dissimulé sous les traits d'un Diogène impeccablement vêtu » (p. 42), et « mon ami Michel Guillard » (p. 38), cofondateur et ancien directeur de la revue *L'Amateur de bordeaux* ; travaillant donc pour l'industrie pinardière en échange de dégustations de millésimes de prestige servis par le gratin des larbins, en l'occurrence « Richard Geoffroy (...) chef de cave de Dom Pérignon » (p. 42), dont Onfray aimerait visiblement se faire un ami, puisqu'il le compare longuement à Baltasar Gracian (p. 39), « et Benoît Gouez, son pendant à Moët & Chandon » (p. 42). Tout commence « Début 2012 » (p. 38), quand « Michel Guillard, Richard Geoffroy et moi-même étions convenus qu'un jour nous partirions à la recherche du temps perdu avec un Dom Pérignon 1921 » (p. 41), année de naissance de feu Onfray père. Ce grand jour étant arrivé, les compères se retrouvèrent « Dans le bâtiment Moët & Chandon » (p. 42), en espérant comiquement y boire autre chose que du Moët & Chandon :

« Nous venions goûter un Dom Pérignon 1921, [Benoît Gouez] confia que les rares flacons de Dom Pérignon qui restaient de cette époque étaient entrés dans l'histoire et que leur rareté patrimoniale obligeait à les conserver. Richard Geoffroy avait apporté tout de même pour l'œil un flacon mythique (...). Les flacons dégustés furent donc Moët & Chandon. Pour éviter d'aller directement au "1921", Richard Geoffroy et Benoît Gouez eurent la délicate idée de proposer un cheminement initiatique construit sur quelques dates emblématiques de mon existence. Touchante initiative. » (p. 44)

Si l'on ne peut s'empêcher de rire de ces quatre grotesques qui s'imaginaient déjà pouvoir goûter au vin des maîtres – évidemment réservé, non au « patrimoine historique », mais à ceux qui ont les moyens de claquer des millions en pur prestige social, sans même avoir besoin de faire semblant de savoir distinguer entre un bon et un mauvais vin, tels les émirs du Golfe, les oligarques russes, les milliardaires texans ou les dirigeants du PC chinois –, on est aussi consterné de voir un fils trouver « touchant » que l'on se propose de célébrer sa propre carrière à l'occasion d'un hommage à son père défunt :

« Première dégustation : "2006", création de l'Université populaire du goût d'Argentan. Deuxième : "2002", création de l'Université populaire de Caen. Troisième : "1983", date de mon entrée dans l'Éducation nationale comme professeur de philosophie. Quatrième : "1959", l'année de ma naissance. Cinquième : "1921", le millésime que l'on sait. Une biographie au champagne. » (p. 44)

Certes le champagne, même médiocre comme le Moët & Chandon, est un vin qui grise vite et efficacement ; mais les connexions neuronales d'Onfray sont tellement délabrées qu'il part au premier verre comme un adolescent sous LSD :

« Décidément, j'avais vraiment rendez-vous avec mon père et cette biographie des vins qui me conduisait à lui, via quelques dates de ma vie, a fonctionné à ravir. (...) Cette expérience œnologique de deux bonnes heures donnait l'impression d'un voyage dans le temps. » (p. 58)

Mais en fait les hallucinations d'Onfray avaient commencé ce jour-là avant même que la première bouteille fût débouchée, à moins qu'il ait picolé en cachette au saut du lit :

« Ce jour vint. Mon père était mort dans la nuit de l'Avent. Son enterrement avait été noyé dans une bourrasque de vent et de pluie. Quelques jours plus tard, la neige était tombée. J'avais découvert dans le petit cimetière du village natal de mon père, le mien, mon village et mon cimetière, donc, que la neige avait tout recouvert. (...) Je me souvenais du blanc de cette époque, du cimetière blanc, de la tombe blanche, du ciel blanc, de mon âme blanche, de mon cœur saigné à blanc quand j'arrivais en Champagne ce début décembre, le 13 pour être précis, et que... tout était blanc !
(...) Sur la route qui conduisait à Épernay, tout était blanc : blanc le vert de l'herbe des bernes, blanc le marron des troncs et des branches d'arbres, blanc le ciel gris d'hiver, blanches la brique et la rouille des tuiles des maisons, blanches les couleurs des voitures, des objets, des choses, blanc ce matin blême où je prenais le risque d'aller à la rencontre de l'âme éteinte de mon père (...). Sous la glace qui recouvrait le bassin d'un parc, je crus voir un visage qui était bien vrai puisqu'il hantait mon esprit. » (p. 41-42)

En route vers sa séance d'alcool-spiritisme, Onfray n'aurait eu besoin que de se plonger dans ses souvenirs et d'y retrouver le moment où, l'« âme blanche », il contemplait la neige qui recouvrait *son* cimetière de *son* village, plusieurs jours après l'enterrement, pour que le morne paysage de la Marne un gris matin de fin d'automne lui semble d'une blancheur immaculée, et pour que le spectre de son père lui apparaisse brièvement dans un parc d'Épernay – sous l'aspect plutôt effrayant d'un noyé ; après l'évocation de sa disparition de son vivant dans les brumes du Styx, le fleuve de l'oubli, le bon docteur Freud rajouterait au moins le complexe d'Œdipe à la longue liste des symptômes de Michel Onfray. Mais malgré ce que les premières pages de *Cosmos* laissent à penser, son auteur est très réticent à s'allonger sur le divan pour parler de son père à cœur ouvert : celui-ci aurait été un rude travailleur de la terre, peu instruit et respectueux des traditions, fils d'un héros de la Grande Guerre (« Revenu gazé des batailles de l'Est, médaillé militaire », p. 37) et d'une pauvre aveugle (« ma grand-mère aveugle », p. 57), et l'on n'en saura guère plus (Onfray

père n'a même pas de prénom dans *Cosmos*) ; le summum du refoulement est atteint quand Michel Onfray, au lieu de prononcer le toast attendu en hommage à son paternel, en faisant péter solennellement ces fameuses bouteilles de Moët & Chandon 1921, bredouille ces quelques mots :

« Vint alors “1921”. Une première bouteille. Le vin est mort, “vaseux”, est-il dit. Deuxième bouteille. (...)

Les parfums subtils, les odeurs douces et sucrées, les fragrances fanées mais bien présentes emportaient alors mon âme. (...)

Ouverture d'une deuxième bouteille. (...) subtil, fondu, intégré (...) Très complexe, il échappe à la définition. (...) l'exact portrait de mon père qui était doux, chaleureux, confortable, sécurisant... Dix minutes après avoir été servi, ce “1921” a disparu. Ce souvenir était devenu souvenir. » (p. 57-58)

On ne saurait mieux disperser d'un souffle les cendres d'un père de fiction à vrai dire très peu crédible, qu'Onfray efface ici aussi facilement qu'il exhibait théâtralement son cadavre encore chaud dans le tout premier paragraphe de *Cosmos* (« Mon père est mort dans mes bras », etc.). La blancheur du décor renforce cette impression d'effacement, comme si Onfray avait lui-même censuré la vraie figure de son père sous un gros pâté de cette peinture blanche qu'utilisent les écoliers et les bureaucrates – bien que son intention consciente était probablement d'exalter la magie de son ascendance hyperboréenne et la pureté de la race blanche, et de refourguer cette lessive idéologique qui lave le cerveau plus blanc que blanc pour de la pure came « philosophique », de la vraie blanche qui stimule l'esprit.

On voit que le contenu de ces prestigieuses bouteilles de Moët & Chandon 1921, de ces « trésors patrimoniaux, de [ces] flacons entrés dans l'Histoire » (p. 58), n'a pas franchement soulevé l'enthousiasme des convives. Onfray s'excitait pourtant à l'idée de goûter un si grand millésime, qui devait lui permettre de remonter le temps jusqu'à cette année qu'il présente comme ayant été, entre autres événements intellectuels et artistiques,

« celle de la tuerie par Lénine de neuf cents marins à Kronstadt (...) et celle de la prise de pouvoir de Hitler à la tête du Parti nazi ; celle du bolchevisme triomphant (...) et de l'aide des États-Unis à la Russie léniniste exsangue ; celle de la condamnation de Sacco et Vanzetti, mais aussi de la défense de ces deux anarchistes par un autre anarchiste encore inconnu : Benito Mussolini »

(p. 37 – il semble qu'ici Onfray s'amuse à provoquer encore plus ses ex-« compagnons » anarchistes que ses ex-« camarades » trotskistes, en mentionnant Kronstadt mais du point de vue trotskiste-négationniste qui minimise le bilan du massacre – qui fit entre dix et vingt fois plus de victimes, majoritairement civiles –, en évoquant l'aide américaine à la Russie bolchevik mais en sortant d'une wikipoubelle que Mussolini, déjà bien connu en Italie comme tribun *ex-socialiste* vendu aux marchands de canons et aux milices patronales, aurait pu être l'un des artisans de la campagne de soutien en faveur de deux miséreux émigrés anarchistes, voire leur avocat – qui serait resté inconnu si les anarchistes ne lui avaient pas offert cette funeste occasion de se faire remarquer, insinue celui qui semble ici surtout spécialiste de l'histoire du NSDAP) ; un vin qui devait lui permettre aussi de déguster le fruit magique de l'une des glorieuses récoltes issues de « cette terre gorgée du sang des soldats, nourrie à la chair humaine, imbibée du râle à bas bruit de l'agonie des combattants » (p. 38), le vignoble champenois transformé en cimetière après quatre années d'enfer, rappelle Onfray : « Enterrée vivante, la population vivait non loin de ceux qui mouraient à l'air libre, le temps du combat, au-dessus d'eux, avant d'aller retrouver la terre de leur dernier séjour. » (p. 38) Le lecteur patriote se mettait déjà au garde-à-vous dans l'attente du bouquet final annoncé de ce chapitre, de la description du feu d'artifice de saveurs que doit ressentir un cannibale fin gourmet et amateur de grands crus, des arômes subtils de la boue des tranchées à l'effet de la Flamme éternelle coulant dans le gosier quand on ingère un atome du Soldat inconnu ; mais toute cette matière à épopée œnologique devait retomber comme un mauvais soufflé en lice pour la palme de la platitude (pour « l'exact portrait de mon père qui

était doux, chaleureux, confortable, sécurisant »). Le pitoyable Michel Onfray n'était déjà plus en état de « goûter l'âme » de ce mythique millésime 1921, trop enivré de sa propre gloire après avoir accepté de tomber dans le guet-apens narcissique qu'on lui avait tendu (sans doute pour le consoler de n'avoir pas droit à la dégustation promise de Dom Pérignon, alors qu'il a consacré tout un livre à faire la publicité de la marque). De fait, le héros du jour fut le millésime

« “1959”. Mon année de naissance. (...) J'appréciai cette délicate attention des deux chefs de cave. “1959”, donc. Que serait un vin qui me ressemble (...) ? (...) »

Je laisse parler mes hôtes : ce “1959” manifeste une véritable puissance à l'ouverture, une grande complexité pour son âge – “pas une ride”, me dit-on. “Aucun élément oxydatif... À aucun moment on ne le sent vieux.” Au nez, on retrouve (...) un registre de terre avec effluves de racines. (...) En bouche, il manifeste une “mémoire énorme” et dispose d'une très grande longueur. Cinquante-cinq ans plus tard, il évolue “aux frontières de la puissance”. » (p. 55)

Conscient que : « Dire ce vin serait prendre le risque d'un autoportrait » (p. 55), Onfray évoque pudiquement sa petite enfance par quelques autres platitudes sur son pseudo-père avant de conclure, en toute modestie :

« Retour au vin, donc. Toutes ses qualités me stupéfient : la terre et la puissance, le parfum de truffe et de sous-bois, la présence des racines et la vigueur malgré l'âge, la mémoire énorme et la nature plus physique qu'émotionnelle, la force sans la brutalité – c'était mon père... “1921” s'annonçait dans ce “1959” qui pouvait peut-être me dire un peu, mais, surtout, qui affirmait franchement que j'étais bien le fils de ce père-là. Richard Geoffroy se départit de sa réserve et dit : “Millésime totalement excessif.” » (p. 57)

La terre et les racines dont se targue ici Michel Onfray, « philosophe » d'un millésime totalement excessif d'après la réincarnation de Baltasar Gracian, sont évidemment son domaine de son village natal, son héritage des ancêtres à lui, son petit Reich de mille ans personnel, conquis l'épée à la main et le casque à cornes sur la tête par un féroce Viking nommé Onfray, signifiant sûrement « le libre penseur » en indo-germain originel ; christianisés en surface, ses descendants surent conserver pieusement l'essentiel de son enseignement oral, de cette sagesse hyperboréenne qui sait que le salut se trouve au nord, toujours au nord (selon le professeur Tournesol Invictus), jusqu'à ce qu'un millénaire plus tard, les temps parussent assez mûrs pour commencer à déballer par écrit les secrets païens de la famille. Ceux-ci auraient d'ailleurs si bien influencé le christianisme local qu'on doit supposer que ce fut un Onfray, peut-être même le fondateur de la lignée, qui fit bâtir le temple solaire qui imposa si longtemps sa loi aux paysans :

« À l'entrée de l'église de mon village, la porte apparaît entre des colonnes et une archivolte aux motifs géométriques. Les colonnes ont des chapiteaux à motifs végétaux. Ce mélange de végétaux et d'entrelacs géométriques fait penser aux formes celtes, mais aussi, et surtout, à celles de l'art scandinave païen. » (p. 354)

On ne saurait voir en effet dans des motifs végétaux et géométriques que de l'art d'inspiration viking, et dans le symbole qui les surplombe un ouvrage typique du primitivisme onfrayen :

« À l'aplomb de cette porte, sur le sommet du toit de la nef, est posée une croix antéfixe qui inscrit une croix grecque avec les branches qui correspondent aux quatre éléments (...) dans le cercle de la roue cosmique. (...) Les druides utilisaient ce genre de croix lors de cérémonies cosmiques ou phalliques. Cette croix dite d'Odin, la roue de Taranis, réunit les polarités opposées : on en trouve trace dès le néolithique. » (p. 354-355)

Le lecteur attentif se souvient ici d'avoir vu passer le même symbole dans le chapitre précédent, « Permanence du soleil vaincu » (au milieu de ce fatras d'inepties pseudo-préhistoriques qu'il serait vain de critiquer en détail), Onfray en ayant commencé l'explication, caché lâchement sous une coiffure à plumes pour pouvoir en attribuer la responsabilité aux Précolombiens, qui ne sont plus là pour le contredire :

« Les habitants d'Amérique construisirent des Roues de médecine qui avaient la forme d'un cercle de pierre séparé en quatre parties égales auxquelles étaient associés des couleurs, des

points cardinaux, des saisons, des qualités, des vertus : le nord était couplé au blanc, à l'esprit, à l'hiver ; l'est, au jaune (...) ; le sud, au rouge (...) ; l'ouest, au noir (...). Les quatre couleurs signifiaient les quatre races humaines. » (p. 343-344)

Le village natal de Michel Onfray aurait ainsi été dominé pendant des siècles, du sommet de la vieille église, par la *croix celtique*, ainsi qu'on nomme vulgairement ce qu'il a décrit dans son charabia de pseudo-spécialiste de l'architecture ecclésiastique : symbole surtout connu pour avoir été politiquement récupéré par l'ultra-droite européenne, signifiant pour ce courant, plus concrètement qu'un ralliement béat à la mythologie de bazar qu'Onfray inflige à ses malheureux lecteurs (ici les Celtes, les païens scandinaves, les druides, Odin, Taranis et les néolithiques, ailleurs les Grecs et les Romains, Lascaux, Stonehenge et les Amérindiens, fourgués en vrac à bas prix), « la réunion des polarités opposées », comme l'écrit Onfray, à savoir l'union fondamentale de la croix et de la « roue cosmique », représentant les deux principales tendances idéologiques du néofascisme – le christianisme fondamentaliste et le néo-paganisme soi-disant plurimillénaire spécialement bricolé pour relayer le précédent aux postes de direction des consciences durant les siècles sans Dieu. (Il est significatif que la croix et la roue furent aussi célèbres comme instruments des atroces supplices que les autorités ont toujours réservés aux rebelles à l'ordre social, esclaves révoltés et bandits indépendants.) C'est en tout cas l'un des principaux enseignements de *Cosmos*, qui ne prétend dissoudre le christianisme (jusqu'à se rallier à la thèse de l'inexistence historique de Jésus) que pour en élire un autre – où la belle figure du prophétisme juif résistant à l'Empire du Mal et acceptant son propre sacrifice dans l'espoir du salut commun est elle-même sacrifiée sur l'autel de son contraire, la repoussante figure de l'autorité impériale toute-puissante, Soleil invincible toujours renaissant dans la nuit des cultes souterrains, insatiable pontife pataugeant dans le flot de sang d'incessants sacrifices (dont les monstrueuses hécatombes des « jeux du cirque » avaient de quoi horrifier la conscience de l'immense majorité exclue, et victime, des valeurs guerrières dominantes dans le monde romain, « viriles et solaires » prêcherait Onfray, les femmes et les esclaves). Réduire Jésus, premier des trois dieux uniques des chrétiens, à une figure de l'Autorité souveraine, ce n'est pas seulement calomnier des centaines de millions de chrétiens réels d'hier, d'aujourd'hui et de demain ; c'est d'abord se condamner à ne plus rien comprendre à l'histoire de cette religion entièrement tissée de paradoxes. La « philosophie » onfrayenne est ainsi autant *néo-chrétienne* que *néo-païenne* : en « ontologie matérialiste », la Terre, le Sang et la Race (voire le Vin, dans la version exotérique dégradée et franchouillarde d'Onfray) deviennent le néo-Père, le néo-Fils et le néo-Saint-Esprit d'une néo-Sainte Trinité clochardisée, réduite à fouiller dans les poubelles de la Tradition et de la Science pour tenter de survivre au jour le jour en tant que justification supérieure du maintien de l'ordre social, s'étant délibérément laissée choir au-dessous de toute dignité humaine en vomissant l'universalisme, l'égalitarisme et les promesses de libération que le christianisme sur son lit de mort a légués aux pauvres sous l'aspect des utopies « socialistes » nées de la Révolution (les riches ayant normalement hérité de tout le reste, selon cet ultime Testament).

En conclusion de son chapitre anti-corrída, Onfray insère sans crier gare un long poème de son cru intitulé « La femme et la bête », qu'il introduit ainsi : « Je préfère pour ma part le taureau païen que l'on peut chevaucher pour profiter de sa force, de sa puissance et de sa vitalité – à la façon d'Europe : » (p. 321) Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas jugé bon d'afficher ici la consigne de se munir d'un sac en papier, car la lecture des vingt strophes en vers libres qui suivent (p. 321-325) a de quoi secouer l'estomac. Il s'agit pour Onfray de broder sur le thème de ce que l'art classique nommait pudiquement « l'enlèvement d'Europe », le rapt de la jeune et belle princesse de Phénicie par le violeur en série Zeus, métamorphosé en taureau pour l'emporter par la mer jusqu'à la Crète, où de leur union naquirent Minos, Rhadamanthe et Sarpédon (destinés à composer après leur mort le Tribunal des Enfers ; mais Sarpédon s'étant déshonoré en tentant d'usurper le trône de Minos, ce fut à l'un de leurs nombreux demi-frères, le sage Éaque, qu'échut la lourde responsabilité d'occuper pour l'éternité le troisième siège de Juge infernal). Sous la plume d'Onfray, ce

mythe se voit métamorphosé en dégoûtante romance zoophile : Europe est dans son lit (strophe 1) à rêver (que « Deux continents (...) cherchent à la séduire », strophe 2), se réveille pour aller à la plage (strophes 3 et 4) pendant que Zeus se transforme (strophe 5, avec ce vers d'anthologie : « Il veut Europe ») en taureau lunaire (strophe 6) qui rejoint la princesse (« Le taureau s'avance / Sûr, dominateur, puissant », strophe 7) sur la plage où ils se livrent à un jeu de séduction (strophes 8 à 12, avec des vers tels que : « Luit des liquides de vie », « Montre son sexe », « La main de la princesse / (...) / Sur son sexe », « L'haleine de Zeus ») avant de s'élancer dans la mer en une divine éjaculation (strophes 13 à 15 : « Le taureau blanc / Se relève soudain », « La bête se jette à la mer / Gerbes d'écume entre les jambes / Flocons crémeux entre les cuisses / Bouillonnement de semence », « Zeus en feu / Europe liquide ») pour rejoindre la Crète (« Tous deux abordent une île », strophe 16) où ils poursuivent leurs ébats jusqu'à leur terme (« Sous un platane / Le taureau entre dans la femme », strophe 17) ; le prévenant taureau « offre trois cadeaux » à sa princesse (« Une robe et un collier / Un chien qui ne lâche jamais sa proie / Un homme de bronze avec une seule veine », ce qui fait quatre, strophe 18) en attendant qu'elle mette bas pour l'abandonner (« Trois enfants naissent / Alors Zeus s'en va / Laisse Europe / Et la donne à un autre », strophe 19). C'est la fin de l'histoire : « Le roi de Crète épouse la princesse / Reconnaît ses trois enfants / Europe s'éteint / Zeus rit aux éclats » (strophe 20). Le tout est accompagné d'une ritournelle dont le sujet est soit « La princesse phénicienne », qui « dort » et « rêve » (refrains 1 et 2), « frissonne » et « tremble » (refrains 3 à 5), « se pâme » et « défaille » (refrains 10 à 12), enfin « obéit » (refrain 19), soit « Le roi du temps » qui, lui, « désire » et « ordonne » (refrains 6 à 9), « décide » et « veut » (refrain 13), « impose » et « dispose » (refrains 14 à 18), « impose » encore (refrain 19), enfin « rit » (finale). Bien malin qui saura déchiffrer la raison profonde de la publication d'un poème de ce goût sur quatre pleines pages d'un ouvrage de « philosophie de la nature », aussi mauvais soit-il, au catalogue d'une vénérable maison d'édition « scientifique » : peut-être s'agissait-il simplement pour Onfray de vérifier que le monde de l'édition est tellement à sa botte que même un éditeur du renom de Flammarion publie désormais sans le lire n'importe quoi signé Michel Onfray, se permettrait-il d'intercaler dans son manuscrit ses éjaculations littéraires précoces d'adolescent détraqué ? Ou bien a-t-il composé ces vers spécialement pour *Cosmos*, convaincu d'offrir à ses lecteurs un chef-d'œuvre de poésie érotique pour un pur moment de détente, après les avoir excités contre la scandaleuse corrida ? La dernière strophe pourrait être lue comme l'aveu que l'auteur ne cherchait qu'à rire et à faire rire, mais comme rien de ce qui précède n'a pu passer un instant pour volontairement comique, il faut bien qu'Onfray ait trouvé un intérêt « philosophique » à publier ce poème précis, « Europe » n'étant assurément pas n'importe quelle princesse. L'allégorie signifierait en gros que l'Europe étant femme, elle ne peut que succomber à la danse du ventre de la bête immonde venue la violer ; mais dans le détail, le sens de cet hymne à la théozoophilie sous un platane en Crète nous échappe à vrai dire complètement. Ceux qui au contraire réussiraient à trouver matière à réflexion philosophique, ou plus grave encore, quelque qualité poétique ou littéraire, dans cette obscène provocation d'Onfray, nous sembleraient plutôt bons pour le rejoindre au cabanon.

Mais assez de tous ces fantasmes malsains : débarrassée de son vernis de culture, la « philosophie » de Michel Onfray pourrait être résumée crûment comme le delirium d'un bouseux m'as-tu-vu frustré et vindicatif, s'étant fait un dogme de ses préjugés les plus archaïques, fier de ses exploits d'alcoolique et désireux d'assouvir ses pulsions de meurtre et de viol, voire ses obsessions zoophiles. Si ce genre d'individu ne quittait jamais sa ferme, cela ne concernerait que la SPA et les services vétérinaires ; mais chacun (et chacune !) peut savoir que ça n'est malheureusement pas le cas, et qu'au contraire, ce milieu de tarés nazillons (qui incarne l'effondrement moral de la paysannerie conservatrice convertie pour sa perte à l'idéologie de la nouvelle classe dominante, la bourgeoisie négrière et coloniale) a toujours servi de vivier à l'État moderne pour y recruter ses hommes de main. La supériorité mythique de la mythique « race blanche » (dite aussi, c'est la même chose, « civilisation européenne ») est le dogme fondamental – né plus ou moins

spontanément en tant que justification « philosophique » de la traite et de l'esclavage par de graves théologiens s'autorisant d'Aristote (l'argument de la « mission civilisatrice » étant directement issu de sa *Politique*) – de ce délire idéologique qui s'est affranchi de la tutelle visible de l'Église catholique au même titre que tout le reste de la vie sociale, pour contribuer au plus haut niveau au rétablissement puis au maintien de l'oppression après la Révolution, comme *ce qui relie* la base et le sommet de l'État-Nation déchristianisé (le fonctionnaire et l'État-patron, le soldat et le général, l'électeur et le politicien) : bref, le racisme comme religion d'État. Dès l'origine, c'est Napoléon qui rétablit l'esclavage, et ses généraux qui perfectionnèrent les méthodes employées en Vendée pour tenter – en vain – d'écraser la Révolution à Saint-Domingue, dans le seul but de s'accaparer les profits qui avaient fait la fortune de la bourgeoisie de Nantes et de Bordeaux. Ce sont les Cavaignac et les Mac-Mahon, ces chiens sanguinaires propulsés au sommet de l'État en récompense de leur fidèle aptitude à massacrer aussi bien les ouvriers insurgés de Paris que les indigènes révoltés d'Algérie, et leurs officiers éclairés qui sélectionnaient au faciès quelques têtes coupées à envoyer aux craniologues des sociétés savantes. C'est le nabot malfaisant Thiers, ce catholique dit « libéral » qui, en plein XIX^e siècle, accusait encore les juifs de meurtre rituel (à l'occasion de « l'affaire de Damas » de 1840, quand le clergé d'Orient relança cette antique calomnie) avant d'être chargé, en 1871, de la sainte mission de sauver la Nation des griffes partageuses des Communards sans Dieu, et l'armée de flics et de mouchards qui se réfugia sous sa bannière, dont les prétentions modernistes avaient déjà fait de la raciologie l'inextirpable « science » des commissariats, la manie policière d'étudier minutieusement l'hérédité biologique des subversifs et des délinquants en se demandant comment les empêcher de naître. « Non seulement ils nous fusillent, mais ils nous font les poches », put constater alors le peintre Degas : et dans ces poches, il y avait la dangereuse nouvelle théorie de l'État de Maurice Joly, *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, paru en 1865, qui dénonçait la dictature opportuniste de Napoléon III comme si celui-ci avait suivi point par point un plan stratégique mûrement réfléchi dès son entrée en politique, prolongeant la réflexion sombre et inquiète de Tocqueville sur la possible renaissance du despotisme dans les modernes sociétés « démocratiques », sous la forme d'une sorte de nouveau traité du *Prince* entrecoupé des protestations horrifiées d'un impuissant défenseur des droits et des libertés (forme qui déjà résume tout l'esprit d'une longue époque). En censurant sans tarder ce pamphlet dévastateur, avant de massacrer et déporter ceux pour qui il avait été écrit, l'État s'en réservait l'usage. Le maintien de l'ordre se fera par un retour à Machiavel, l'idéal de Montesquieu n'ayant plus cours dans une société sans Dieu ni Roi, fut ainsi le secret de l'après-Commune, la conclusion qui se murmurait dans les salons d'une certaine bourgeoisie, quand ceux qui avaient cru tout perdre prêtaient complaisamment l'oreille aux grognements « philosophiques » de leurs chiens policiers. Bâtir le Sacré-Cœur à la gloire de Dieu fusilleur n'allait pas ramener les pauvres à la religion catholique, pilier millénaire du contrôle de leurs esprits ; il n'y avait donc pas grand-chose à perdre à tenter d'en inventer une autre¹¹. En 1877, année où le Grand Orient de France renonça au culte du Grand Architecte de l'univers pour mieux servir la République dite laïque, paraissaient à New York et à Paris les deux livres fondateurs de cette nouvelle religion artificielle qui, bien évidemment, n'avait aucune chance de rivaliser avec le socialisme dans la masse du peuple : *Isis dévoilée* de la Blavatsky, qui travaillait pour l'Okhrana, c'est-à-dire pour le Tsar, chef suprême de l'Église orthodoxe, et *Les Clefs de l'Orient* de Saint-Yves, bientôt marquis d'Alveydre, fonctionnaire du ministère de l'Intérieur français ennobli par le Vatican, autrement dit agent spécial de la fille aînée de l'Église catholique. Ces deux monuments de sous-littérature orientaliste devaient permettre à leurs auteurs de fonder des sectes dont ils seraient les gourous¹², dans une optique probablement moins concurrentielle que

11 « Pourquoi le chef de l'autorité politique ne serait-il pas en même temps le chef de l'autorité religieuse ? Pourquoi le souverain ne serait-il pas pontife ? » (M. Joly, *Dialogue aux enfers*...)

12 « J'ai interdit les sociétés secrètes, dont le caractère et les agissements échapperaient à la surveillance de mon gouvernement, mais je n'ai pas entendu me priver d'un moyen d'information, d'une influence occulte qui peut être considérable si l'on sait s'en servir. (...) Ce sera là comme une annexe de ma police (...). » (M. Joly, *Dialogue aux enfers*...)

complémentaire : la Blavatsky se faisant connaître comme grande-prêtresse de la « théosophie » et de divers autres cercles faribolosophiques, et Saint-Yves s'improvisant discret grand-prêtre de la « synarchie » censée chapeauter cette floraison sectaire sous la croix et la bannière d'une Chrétienté vraiment universelle¹³. Pure expérimentation de contrôle des esprits déchristianisés par une néo-religion révélée, et peut-être premier exploit de la « coopération policière internationale », cette modeste opération de police idéologique connut un succès retentissant, non bien sûr dans le grand public qu'elle espérait manipuler, mais dans le milieu qui l'avait produite. La mythologie artificielle et fantaisiste qui s'esquissait là, mêlant orientalisme à la mode, dogmatisme irrationnaliste, néo-traditionalisme, pseudo-« science » raciologique, fascination pour les sociétés de castes telles que l'Inde, élitisme méritocratique, goût du mystère initiatique, et avant tout, respect et obéissance vis-à-vis des autorités établies, avait en effet tout pour plaire à ses auteurs et à leurs commanditaires : la haute police, les hauts fonctionnaires, la haute bourgeoisie, les têtes couronnées, convertis d'autant plus facilement qu'ils perdaient toute foi sincère en leur rôle social officiel de serviteurs et protecteurs du petit peuple, toute illusion d'une Justice divine ou d'un Progrès social qui justifierait supérieurement la monstrueuse et inhumaine routine à laquelle ils doivent leur puissance et leurs privilèges. Espérant tromper le peuple par l'exploitation tous azimuts de mythes pseudo-scientifiques et de légendes pseudo-millénaires revus et corrigés à la hâte par la police politique, tout ce beau monde commença à prendre cette manipulation au sérieux, y distinguant confusément le reflet de ses propres conceptions sociales et politiques, l'expression cryptée mais fondamentalement juste de son inavouable tendance à refonder le despotisme sur l'irrationnel¹⁴. « Le pouvoir est maudit », avait prévenu Louise Michel : ce phénomène psychologique d'auto-intoxication des « élites », qui trouvent leur intérêt à croire, ou seulement à faire semblant de croire, à d'extravagants délires qu'elles sont les seules à partager, est à la racine de la folie de l'État moderne. De la famille impériale russe qui choisit de croire à ses propres falsifications antisémites pour justifier son absurde politique pogromiste, et qui prenait conseil auprès de mages et de devins, à Vladimir Poutine qui semble sincèrement convaincu d'être le rempart de la civilisation terroriste contre la barbarie démocratique, en passant par Poincaré qui poussa au déclenchement de la première guerre mondiale parce que Marianne, la Patrie en personne, le visitait pour lui intimer d'aller reconquérir l'Alsace et la Lorraine, par Himmler et sa secte de « surhommes » prêts à mourir pour leur néo-mythologie nordique de mauvais roman, par Mitterrand qui consultait son astrologue (Elizabeth Teissier, disciple affichée d'Abellio-Soulès) avant de prendre ses grandes décisions, y compris peut-être la plus importante de sa vie, celle d'entrer dans l'histoire comme le Colonialisme incarné, l'implacable Baal de la contre-guérilla qui engloutit plus d'un million de Nègres en seulement cent jours au pays des Pères blancs¹⁵, on ne compte

13 Voir M. Sitbon, *op. cit.*, spéc. p. 258-259, p. 365-378, p. 383-385 et p. 395-415. La génération suivante des adeptes de l'occultisme, dont l'unité ne résista pas aux rivalités impérialistes qui menaient à la première guerre mondiale, eut pour pape, comme son pseudonyme l'indique, le fameux mage Papus (Gérard Encausse, 1865-1916), qui paracheva l'œuvre de la Blavatsky en organisant de nombreuses sectes néo-traditionalistes, parmi lesquelles l'influent Ordre martiniste auquel appartient notamment le plus brillant représentant de l'ultranationalisme mystique, Maurice Barrès (en qui l'historien Zeev Sternhell a vu le premier « théoricien » du national-socialisme).

14 « Vous qui méprisez les hommes, vous qui rêvez pour eux les dominations terribles de l'Orient, vous dont les doctrines politiques sont empruntées aux théories effrayantes de la mythologie indienne », s'indignait le clairvoyant Montesquieu de M. Joly.

15 Il n'y a pas de sens en effet à chercher *le grand alibi économique* qui pourrait justifier « rationnellement » l'apocalyptique intervention de l'État français dans les affaires internes du Rwanda, que les Belges abandonnaient parce que la fin de la guerre froide les dispensait de leur sainte mission de protéger la dictature raciste-catholique dans ce pays rural à peine plus petit et moins peuplé que l'industrielle Belgique, près de huit millions d'âmes à sauver du communisme devenues soudain autant de bouches à nourrir. La seule « raison économique » que l'État français pourrait éventuellement alléguer, serait d'avoir voulu inscrire le génocide béni parmi les armes de destruction massive au catalogue du « savoir-faire français » ; mais cela serait encore plus monstrueusement irrationnel que la probable crise de folie occultiste d'un ancien collabo installé malgré tout au plus haut sommet qu'il pouvait rêver d'atteindre, sachant sa mort prochaine et se livrant tout entier à ses vieux démons, avec la complicité de son entourage – donc de tout l'appareil gouvernemental – qui préféra tout faire pour étouffer le scandale plutôt que de prendre l'initiative risquée de le dénoncer, par simple humanité coïncidant pour une fois avec l'évident intérêt supérieur de l'État. Les futurs

plus les innocentes victimes de ce qui est communément décrit comme une épidémie de délire idéologique qui aurait touché spécialement l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, et dont le monde serait plus ou moins guéri, mais qui mérite d'être historiquement compris comme l'idéologie sectaire que recréent en permanence les partisans les plus fanatiques de la contre-révolution moderne, et en particulier ce groupe social identifiable aux membres, aux dirigeants et aux commanditaires des *escadrons de la mort* : ceux qui, parce qu'ils sont humains malgré tout, ont besoin d'un récit collectif capable d'englober positivement le récit de leur action, qui consiste à violenter, humilier, exterminer comme de la vermine les hommes, les femmes et les enfants revendiquant leur droit à une vie meilleure, peuples insoumis des colonies, insurgés de la Commune ou de la République des Conseils de Bavière, Juifs et Tziganes de l'Empire mystique décomposé des tsars brièvement réincarné en Empire nazi, Arméniens du nouvel État-Nation turc, Noirs d'Alabama ou du Mississippi, Coréens de l'Empire nippon, Tutsis du Rwanda hier, révolutionnaires égyptiens, syriens, yéménites, ukrainiens, mexicains, brésiliens aujourd'hui. Puisqu'il est évidemment impossible d'expliquer « rationnellement » la férocité paranoïaque qui préside à ces bains de sang, ceux qui les espèrent, ceux qui les ordonnent et ceux qui les commettent, aussi cyniques soient-ils, sont naturellement portés à anesthésier leur conscience en se droguant à l'irrationnel, racisme, chauvinisme mystique, intégrisme religieux, divinisation du chef¹⁶, astrologie, spiritisme, etc. ; et puisque leur rôle social fondamental consiste à pourchasser et anéantir les acteurs du progrès historique, ils trouvent dans la régression néo-mythologique la forme la plus adéquate à l'expression de leur passion haineuse et destructrice pour les idées et les pratiques nouvelles. Le néo-Jésus de Thiers ou du Ku-Klux-Klan, la néo-Isis de la Blavatsky, la Patrie de Poincaré, le néo-Odin de Rosenberg ou le néo-Wotan de Himmler, le néo-Soleil Invaincu d'Abellio-Soulès, les astres de Mitterrand, le néo-Allah d'Al-Qaïda ou de Daech, comme l'indigeste macédoine qu'Onfray prépare en découpant et mélangeant tout cela, sont autant d'avatars du même néo-dieu sans pitié pour lequel se prend l'État moderne, partout où il perd la Raison qui devait pourtant rester à jamais sa fidèle Épouse, avait juré le plus grand philosophe napoléonien, *Herr Doktor Hegel*, l'enthousiaste secrétaire de la mission terrestre du Saint-Esprit. Le volcan de la Révolution réveillé en 2011 devait nécessairement déchaîner une fois de plus, à l'échelle mondiale, cette mystique contre-révolutionnaire qui ne sommeille jamais au cœur des ministères de la Défense et de l'Intérieur. Dans le monde « arabe », les régimes tortionnaires issus des pseudo-indépendances reproduisent dans leur déroute les méthodes de la conquête coloniale, rasant les villes et villages rebelles pour en massacrer et disperser les habitants, et tentant de rallumer le flambeau de la mission civilisatrice par la mise en scène collective et la diffusion planétaire, sur tous les petits écrans, d'un *snuff movie* néo-médiéval où la Secte des Assassins règne partout sur le désert interdit sous peine de mort aux Infidèles, rétablit ouvertement l'esclavage et, prétendu comble de la barbarie, s'acharne à détruire même les ruines qu'on lui abandonne. Dans le monde « russe », les gangs de la *Krasnaïa Mafiya* communient dans l'impérialisme pogromiste symbolisé par l'aigle bicéphale (qui, dans le délire post-soixante-huitard de la « Nouvelle Droite » repris par le gourou Alexandre Douguine, doit réconcilier l'étoile rouge et la croix gammée pour construire l'« Eurasie » totalitaire cauchemardée par Orwell), comme sur les drapeaux des bataillons terroristes envoyés en Ukraine combattre la révolution, dénoncée comme un coup d'État judéo-nazi

présidents Sarkozy et Hollande étaient alors respectivement porte-parole du gouvernement et conseiller en communication du président, c'est-à-dire les premiers véhicules de la campagne officielle de désinformation négationniste dont la suspension fait partie des innombrables promesses non tenues de l'actuel gouvernement : c'est dire quelle brillante carrière publique s'ouvrait à toutes les zélées marionnettes de ce complot génocidaire (qui comprirent aussi, bien sûr, le sens qu'avait pour eux le « suicide » dans son bureau à l'Élysée de l'ami intime du président, François de Grossouvre, le jour où l'on apprit le déclenchement de ce génocide tant attendu par tous ceux qui suivaient le dossier rwandais qu'il avait même été annoncé en direct au journal télévisé, l'année précédente, par un malheureux humanitaire suppliant en larmes que quelqu'un fasse quelque chose pour enrayer la machine de mort déployée sur le terrain).

16 Ainsi l'abracadabrant dogme de l'infailibilité pontificale, proclamé par le premier concile du Vatican à une époque où, paraît-il, se développaient les Lumières et l'esprit de progrès, le 18 juillet 1870 (le lendemain, le Second Empire se suicidait en déclarant à la Prusse de Bismarck une guerre absurde – est-ce pour cela qu'il fallait y croire ? – et perdue d'avance).

piloté par Eurosodome. En « Europe » même, il n'y a pas d'autre plan B, testé en pays-laboratoire sous le joli nom d'Aube Dorée (repris d'une célèbre société secrète anglaise) – ce que l'autre guignol gauchiste a fini par comprendre après de longues et laborieuses discussions, se résignant à se faire mettre bien profond le plan A plutôt que d'armer le peuple grec révolté en publiant les preuves de la dictature de l'État profond.

De la même manière que Rosenberg, l'idéologue officiel du Parti nazi, tenta d'imposer son inénarrable *Mythe du xx^e siècle* pour combattre le véritable mythe du xx^e siècle, celui de la « révolution communiste », Michel Onfray, l'idéologue officieux de l'ultra-droite française, honteuse et semi-clandestine, tente avec son projet de grande trilogie « philosophique » de forger un *Mythe du XXI^e siècle* contre ce qu'il perçoit comme « nihiliste », destructeur de l'ordre établi, castrateur de la virile Autorité : le judaïsme, le nomadisme, le métissage racial et culturel, mais aussi l'homosexualité, le féminisme, la vie urbaine, le libéralisme, le marxisme, l'anarchisme, la psychanalyse, l'écologie, etc. Mais toute la lourde promotion médiatique dont il bénéficie ne suffira pas à Onfray pour embrigader son lectorat dans la néo-Milice dont les cadres juridiques ont été posés ces dernières années, mais qui semble manquer singulièrement de volontaires – et pour cause, on les attend de pied ferme en ricanant dans ces quartiers où les flics eux-mêmes n'osent plus quitter leur véhicule que par troupeaux entiers.

2.2. L'ORDRE

La nature, c'est l'ordre : il n'y aurait pas grand-chose à rajouter à cette formule pour résumer vite fait bien fait toute la prétendue « philosophie de la nature » de Michel Onfray – évidemment démentie par deux siècles de découvertes scientifiques, depuis au moins qu'un certain Brown observa que c'est au contraire le hasard, le chaos, le désordre, qui détermine les mouvements de la matière. Le titre même de *Cosmos* n'est que la pédante *traduction en grec*, pour faire « savant » – ce qu'Onfray appelle pompeusement faire de « l'étymologie » –, du mot « ordre » : « L'ordre (qui est l'étymologie de cosmos) » (p. 357) est pour lui l'essence même de l'univers, puisque la vérité des choses résiderait dans l'origine des mots qui les désignent (le mot français « cosmos » est en réalité un emprunt assez récent à la philosophie allemande, indique le Robert historique d'Alain Rey : ce qui éclaire en effet, en un certain sens, la nature du livre d'Onfray, mais au mieux comme une demi-vérité, car son ouvrage n'est à proprement parler pas plus philosophique qu'il n'est allemand ; c'est dire quelles sont les limites de l'étymologie même la plus rigoureuse). La « sagesse » selon Onfray consisterait donc à se convaincre que l'ordre règne du microcosme au macrocosme, pour s'en faire l'esclave zélé :

« Ce qu'enseigne le cosmos est un ordre du ciel qui est aussi un ordre existentiel. Il faut vouloir ce qui nous veut, là est la seule liberté que nous puissions construire. Être libre, c'est obéir à la nécessité que nous enseigne la roue de l'éternel retour des choses. » (p. 370)

Un hamster qui n'aurait jamais quitté sa cage, galopant sur place dans sa petite roue, pourrait ainsi figurer le grand philosophe par excellence, car même un poisson rouge dans son bocal tente d'échapper – l'insensé ! – à la triste « nécessité » d'y tourner bêtement en rond. Onfray cependant n'a choisi ni le hamster, ni le poisson rouge pour illustrer sa « philosophie de la nature », mais une sorte de poisson-hamster, un animal mystérieux et fabuleux à propos duquel les « scientifiques contemporains » ne seraient « guère plus avancés qu'Aristote ou que Pline » (p. 168), un être vraiment libre selon la définition d'Onfray : l'anguille qu'enfant il attrapait dans la rivière de son village, dont son père lui aurait raconté qu'elle venait du bout du monde et qu'elle y retournerait « pour contribuer à l'éternel retour des choses », et que sa mère dépeçait en cuisine (p. 161). Onfray consacre tout un chapitre (« Philosophie de l'anguille lucifuge », p. 159-173) à ce qu'il appelle « le mystère des anguilles » (p. 161), le fait qu'elles naissent dans les profondeurs de la mer des Sargasses, « non loin du mythique triangle des Bermudes » (p. 162), traversent l'Atlantique à l'état larvaire avant de développer les organes qui leur permettent de vivre jusqu'à la maturité sexuelle dans les eaux douces d'Europe, d'où elles repartent jouir et mourir dans le vaste océan. Si Onfray n'évoque nulle part « le mystère des saumons » qui, encore plus forts, remontent des rapides et des cascades pour retourner pondre au lieu exact de leur naissance, c'est qu'il est absolument convaincu que chaque anguille, comme Michel Onfray lui-même, revient vivre sur les terres de ses ancêtres, au lieu exact où son ascendance biologique aurait elle-même vécu – Onfray ne précise pas s'il s'agit du territoire du papa-anguille, de la maman-anguille, voire des deux qui se seraient fiancés dans le même lavoir bas-normand avant de partir en voyage de noces aux Antilles. Qu'Onfray père, en vrai paysan, ait « enseigné » cette légende à ses enfants, pourrait bien être une des rares anecdotes autobiographiques véridiques de *Cosmos* ; ce qui n'autorise évidemment pas son auteur à la répéter sans aucun recul critique en la parant de tout le prestige de la science et de la philosophie, comme un vulgaire charlatan. Ce qui n'est au mieux qu'une supposition gratuite et invérifiable (à moins qu'Onfray, toujours modeste, passe sous silence les patientes recherches généalogiques auxquelles il s'est livré dans les abysses insondables du triangle des Bermudes, là où les anguilles enregistrent leur état civil et tiennent à jour le grand fichier ADN établi pour régler leurs querelles d'héritage) se voit présenté dans *Cosmos* comme un fait certain et indiscutable, cautionné par la double autorité paternelle et scientifique : le comportement social primordial (les anguilles « apparaissent avant l'extinction des dinosaures, il y a cent millions d'années », p. 163,

ce qui en ferait « un concentré de cette histoire-là. De la préhistoire à l'état pur », p. 164) consisterait en une quête obstinée des origines, une impérative volonté-de-retour-aux-sources définissable comme volonté-de-vivre-chastement-là-où-vivaient-ses-ancêtres dans un premier temps, puis comme volonté-de-forniquer-et-mourir-dans-les-ténèbres-de-l'océan-primitif à partir du jour où

« l'anguille est parvenue à maturité sexuelle : alors, loin des regards des hommes, exactement comme elle le faisait il y a des millions d'années quand les hommes n'étaient pas là, elle souscrit au diktat de la nature et remplit les lieux mystérieux et obscurs de milliards d'œufs qui grouillent sous les algues de la mer mythique. Pendant dix années, elle n'aura accumulé la graisse que pour effectuer ce voyage qu'elle paie de sa mort. Elle vit pour se reproduire et pour mourir – nous aussi. » (p. 170)

On comprend pourquoi Michel Onfray tient tant à discréditer le bon docteur Freud, qui se serait beaucoup amusé à analyser cette lamentation révélatrice, que ne saurait signer qu'un adolescent encore puceau ; ou plutôt un homme d'Église ayant fait vœu de chasteté :

« Naître, vivre, *se reproduire*, mourir après avoir nourri ce cycle éternel : combien y échappent en n'ayant pas souscrit au tropisme reproducteur, montrant ainsi qu'ils possèdent un peu plus le monde que la plupart qui sont plus grandement possédés par lui ? » (p. 172)

Tous les individus homosexuels, stériles ou recourant à la contraception, qui dans leur immense majorité n'ont pas un tel sentiment de supériorité, ne croyant pas avoir fait quoi que ce soit qui mérite « qu'ils possèdent un peu plus le monde » que leurs semblables qui se reproduisent, est-on tenté de rétorquer à cette fausse question, délibérément laissée sans réponse par Michel Onfray. Mais il est bien évident qu'en se livrant comme tout le monde à l'acte sexuel, ceux-là aussi souscrivent au « diktat de la nature » qu'est le « tropisme reproducteur », et ne valent donc pas mieux que les autres, s'emporterait probablement Onfray. Soit ; mais alors de qui, de quoi entretient-il ses lecteurs, dans ce morceau de bravoure de « philosophie de la nature », sinon de nonnes et de curés ? Qu'une part plus grande d'on ne sait quel monde réel ou imaginaire soit réservée à ceux qui s'abstiennent des plaisirs de la chair, voilà en tout cas une leçon d'« athéisme » et d'« hédonisme » qu'on croyait enfermée au séminaire jusqu'au Jugement dernier.

C'est parce qu'il est évidemment incapable de produire le moindre élément matériel en appui de sa fable « matérialiste » que le curé Onfray déploie le parapluie du « mystère » qui laisserait la science contemporaine aussi impuissante qu'Aristote ; et ne s'aventure à discuter que la plus fantaisiste des « hypothèses », émise par on ne sait quels pseudo-spécialistes du comportement des anguilles, qui semblent supposer que ces pauvres bêtes, encore moins évoluées que l'automobiliste moyen, auraient tout simplement omis, pendant cent millions d'années, de mettre à jour leur GPS :

« Certains scientifiques émettent l'hypothèse que les anguilles effectuent ces longs trajets (...) [Onfray précise le kilométrage] parce qu'elles conservent en mémoire la cartographie primitive. » (p. 170)

Quiconque admettra qu'une aussi risible niaiserie puisse être présentée par des « scientifiques » comme une sérieuse « hypothèse » (rappelons si besoin que la cartographie est une invention humaine inconnue des poissons, même au temps des dinosaures) ne pourra qu'admirer dans la foulée l'esprit critique dont fait preuve Michel Onfray en récitant le B.A.-BA du darwinisme :

« On peut douter de cette idée qui fait fi des comportements les plus adaptés à la vie, la survie et la reproduction de l'espèce, car cette traversée extrêmement coûteuse en vies pour ces bêtes n'aurait aucune raison d'être si une solution moins mortifère existait pour l'espèce. Le mystère perdure » (p. 170),

conclut donc Onfray, comme si la même critique n'atomisait pas son propre absurde postulat selon lequel les anguilles se regrouperaient spontanément entre frères de sang pour reconquérir vaillamment, à chaque nouvelle génération, le domaine aquatique hérité de leurs géniteurs, « pour contribuer à l'éternel retour » des obsessions de Michel Onfray. Mais si celui-ci autorise généreusement ses lecteurs à « douter de cette idée » que les anguilles « conservent en mémoire la

cartographie primitive », ce n'est pas parce qu'il serait en désaccord avec le principe selon lequel l'anguille se comporterait comme un véhicule automatique commandé par son ordinateur de bord, ni même avec « l'hypothèse » que cet ordinateur garderait en mémoire la carte du monde préhistorique, mais seulement parce qu'il conteste la supériorité supposée de l'application GPS sur le plus ambitieux Programme qui, selon lui, piloterait la machine. Pour Onfray en effet, le « philosophe » deux-point-zéro qui visiblement ne dispose pas d'un meilleur cerveau artificiel que le plus banal ordinateur de bureau, la naissance, la vie et la mort de toute chose ne peuvent qu'être la réalisation d'un « programme » préexistant, que « la nature » aurait gravé sur quelque invisible « mémoire » interne, implanté au plus profond de chacune de ses créatures comme le mouchard électronique intégré en série à la production d'appareils de communication (notamment de marque Alcatel) ; car il ne s'agirait pas de *software* immatériel, insiste Onfray le « matérialiste », mais bien d'un « programme » *hardware* :

« Notre vérité intime et profonde n'est pas dans un inconscient freudien, métapsychique (...), mais dans la biologie, en l'occurrence l'histologie qui conserve la mémoire sombre dont on sait qu'elle porte le programme du vivant : naître pour mourir, vivre pour se reproduire et mourir, s'activer pour réaliser le plan de la nature et mourir, se croire libre, se dire libre (...) et mourir. » (p. 171-172)

Sous le style autoritaire du charlatan, s'affirme ici une vision radicalement *technocratique* de « la nature », faite ingénieur-grand patron d'un « plan » mystérieux auquel tout être vivant travaillerait de la naissance à la mort, obéissant aveuglément au « programme » inscrit quelque part dans les archives secrètes (« la mémoire sombre ») que recopieraient à l'identique, comme autant d'infail- libles services de reprographie, les tissus cellulaires – puisque c'est « l'histologie » qui permettrait d'y avoir accès, discipline qui en réalité a si peu à voir avec ces fantasmes (qui sont plus commu- nément soutenus par cette pseudo-science dite « génétique » qui prétend prophétiser l'avenir avec plus de sûreté que l'horoscope du dimanche) qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'Onfray ne la mobilise que pour faire croire aux fainéants qui le lisent sans recourir au dictionnaire que les histo-logues seraient une sorte d'histo-riens de cette mystérieuse « mémoire sombre » qui n'est ni l'inconscient freudien, ni même le gène du salarié-soumis-bon-père-de-famille, mais *quelque chose* qui serait beaucoup plus tangible sans cesser d'être un profond mystère.

Dans le quatrième chapitre de la première partie de *Cosmos* (« Le pliage des forces en formes », p. 96-110), Michel Onfray se met en scène rendant visite au spéléologue Michel Siffre, qui est pour Onfray l'un des plus grands scientifiques de tous les temps, puisqu'il aurait découvert, au terme d'une mémorable expérience d'enfermement volontaire au fond d'un gouffre, la réalité matérielle de l'âme. C'est en tout cas ce qu'assure Onfray, qui n'évoque qu'en passant la seule conclusion prétendument « scientifique » que l'on a tenté de tirer de ce défi stupide : « Une fois les données de cette expérience analysées, l'équipe de scientifiques découvre qu'un cycle dure vingt- quatre heures trente. » (p. 108) Quoique le résultat de ces savants calculs paraisse déjà douteux dans le seul cas particulier de Michel Siffre, dont on apprend qu'il perdit – évidemment – toute notion du temps dans les ténèbres de son froid et humide cachot, et que son « cycle nycthé- méral » fut si perturbé qu'il pouvait dormir « douze heures d'affilée » aussi bien qu'« une poignée de minutes » sans ressentir la différence (p. 107), Onfray n'hésite pas à décréter que tout ce qui est vivant sur cette planète veille et dort au même rythme que Michel Siffre :

« Il existe donc une régularité naturelle des cycles nycthé- méraux. Une horloge interne règle une série incroyable de paramètres du corps, donc de l'âme du vivant : les fréquences cardiaques, la pression sanguine, la température corporelle, le métabolisme le plus intime, l'élimination des substances toxiques (...), les effets des prises de médicaments, celles des ingestions de nourriture, le dispositif endocrinien, l'acuité visuelle, l'activité rénale, le système digestif, la vie libidinale, les logiques de croissance, la machinerie hormonale. » (p. 108)

Bref :

« Michel Siffre a (...) découvert l'existence d'une horloge interne indexée sur les cycles nycthé- méraux. Il a trouvé l'horloge matérielle qui habite toutes les cellules vivantes » (p. 110).

Onfray conclut son chapitre en évoquant « l'étoile effondrée dont la pulsation primitive se trouve des milliards de milliards de fois dupliquée dans la moindre parcelle de vivant » (p. 110) : et revoilà le Grand Horloger de l'univers, la Grande Pendule céleste qui aurait universellement institué la journée de vingt-quatre heures trente. Il ne faudrait pas sous-estimer l'utilité d'une aussi formidable « découverte scientifique », qui pourrait servir de base à la fameuse refonte de la réglementation du travail dont on nous rebat les oreilles, ou, autre exemple, à une réforme du Code de procédure pénale (de même que toute comptabilité d'État, sinon d'entreprise, paraît aujourd'hui fondée sur le principe que deux et deux font cinq). Pour Onfray cependant, cette pseudo-« découverte » doit avant tout servir à en nier une autre :

« J'é mets l'hypothèse qu'en descendant dans le gouffre de Scarasson il a découvert sur la psyché des profondeurs beaucoup plus que Freud qui n'est jamais descendu qu'en lui, deux ou trois semaines, et ce de façon non continue, en dilettante, assis sur son fauteuil, en fumant ses cigares. » (p. 104)

Comment quelqu'un qui n'a fait que se prélasser dans son fauteuil en fumant des cigares aurait-il pu découvrir quoi que ce soit de vrai sur « la psyché des profondeurs », alors que seuls les spéléologues et les hommes-grenouilles sont matériellement capables d'explorer les profondeurs ?, s'indigne Onfray, qui théorise :

« Michel Siffre a réellement effectué ce voyage de façon expérimentale et, au bout de son observation, il a découvert une *physique de la psyché concrète* là où Freud s'est contenté d'une *métapsychologie de l'âme immatérielle*. » (p. 105)

Onfray n'en dira pas plus sur cette intéressante psychophysique qui serait à la fumeuse psychanalyse ce que le roc de Scarasson est à la fumée d'un cigare, une authentique science dure confirmant opportunément le « matérialisme » de la « philosophie » d'Onfray :

« Cette *psyché matérielle* découverte par Michel Siffre comme un continent vierge jusqu'à lui surclasse la *psyché métapsychologique* de Freud. Le scientifique affirme dans le récit de son expérience dans le gouffre qu'il savait bien qu'il ne rencontrerait aucun animal dangereux (...). Malgré tout, il écrit : "Pourtant une peur incontrôlable était là qui m'assaillait. C'était une sorte de *présence humaine*, presque vivante." Certes, les éboulements (...) pourraient à chaque instant transformer la grotte en tombeau du chercheur. Mais il n'a pas peur de ce danger en particulier (...). Il ajoute : "Cette terreur indescriptible, probablement héritée des tréfonds de l'âme humaine, je l'ai ressentie souvent, trop souvent."

La peur est toujours *peur de quelque chose*, ici, mourir enfoui sous des tonnes de glace ou de pierre (...); mais l'angoisse définit *la peur sans objet*, autrement dit ce que le scientifique met en relation avec ce qu'il nomme *les tréfonds de l'âme humaine*, et que l'on peut associer à un inconscient matériel non freudien. (...) Siffre ne propose pas de concept mais découvre un fait, une réalité : la biologie de l'inconscient, sinon un inconscient biologique, physiologique. » (p. 108-109)

La psychophysique s'est soudain transformée en psychobiologie – ce qui est assurément plus confortable pour Onfray, qui n'a pas la moindre notion de physique moderne –, « science » que le lecteur pourra rapprocher de la neurobiologie appelée plus loin à refonder les sciences de l'éducation. De même, ce n'est que trois cents pages plus loin qu'Onfray précisera de quel genre d'« angoisse » irrationnelle, n'ayant donc rien à voir avec la « peur » rationnelle d'un danger réel, ses contemporains devraient selon lui se défaire :

« Nombre de considérations de philosophes contemporains sur la bioéthique, le réchauffement de la planète, le génie génétique, le gaz de schiste, la transgénèse, les organismes génétiquement modifiés, la brevetabilité du vivant, la biodiversité, le clonage, l'effet de serre, le nucléaire relèvent souvent du discours déontologiste qui recourt à *l'heuristique de la peur* chère à Hans Jonas plus qu'un recours à la saine raison. La pensée magique nourrit souvent la rhétorique catastrophiste que permet un discours déconnecté de la science. L'ignorance de ce que la science permet autorise un délire théorique qui pense plus en regard de la science-fiction que de la science sans fiction. » (p. 406)

Tout l'art d'Onfray se déploie dans ces quelques lignes, merveille d'amalgame malhonnête entre les très sérieux avertissements lancés par la communauté scientifique, dans tous les domaines cités, et les bavardages ineptes de quelques « philosophes » cherchant à effrayer le public avec des scénarios-catastrophe dignes du roman ou du cinéma, dans le seul but de l'accabler de leçons de morale (« discours déontologiste »). Malheureusement pour Onfray, et accessoirement pour la planète et l'ensemble de ses habitants, Fukushima n'est pas le dernier épisode de la série des Godzilla, et le « délire théorique qui pense plus en regard de la science-fiction que de la science sans fiction » n'est pas l'apanage de quelques intellectuels moralisateurs, mais d'abord le principal argument publicitaire des marchands de remèdes miracles qui aggravent la maladie, par exemple Monsanto qui combat la famine en stérilisant les semences agricoles, Tepco qui lutte contre le réchauffement en s'efforçant de porter la mer à ébullition, Danone qui soigne les vieux et les enfants en empoisonnant les produits laitiers, L'Oréal qui rend beau en propageant le cancer de la peau, et tant d'autres sociétés philanthropiques qui pourraient se rassembler sous le commun slogan : « Ce n'est pas de la magie, c'est de la science » – contrairement aux arguments de leurs détracteurs, « philosophe » donc Michel Onfray. Mais on a vu ce qu'est la « science » d'Onfray : l'exaltation du « mystère » qui obligerait les anguilles à faire ce qu'elles ne font pas¹⁷, la découverte de « l'horloge interne » universelle par un spéléologue au fond d'un gouffre et/ou au fond de lui-même, le « dressage neuronal » des embryons « dès les premières minutes de vie intra-utérine », mais aussi la photosynthèse comme preuve « matérialiste » de la divinité de Jésus-Soleil Invaincu qui est la Lumière et la Vie, le darwinisme social le plus débridé, *ad nauseam*. Dans le premier chapitre de la deuxième partie (« Botanique de la volonté de puissance », p. 137-158), Onfray évoque le comportement d'une espèce de liane tueuse, qui prouverait que

« tout ce qui est est volonté de puissance. Et ce par-delà bien et mal, en dehors de toute considération morale, sans aucun souci de vice et de vertu, dans la plus absolue des fatalités. Dieu n'existe pas, car la volonté de puissance qui est tout, qui n'est ni dieu ni un autre nom de dieu, ne laisse place à rien d'autre qu'à elle. » (p. 158)

Croyant parler de « la nature », Onfray ne parle en réalité que de lui-même : de sa propre « volonté de puissance », autrement dit de sa soif de pouvoir. Que *Cosmos* soit édité par une prestigieuse maison « scientifique », qui sert scandaleusement de caution à la prose antiscientifique d'Onfray, ne fait que mettre en lumière l'ampleur et la gravité du problème : serait-il publié en feuilleton dans *Nature* et *Science*, Onfray ne ferait qu'établir scientifiquement que ces revues sont tombées aussi bas que les éditions Flammarion. Mais cela semble unimaginable, d'autant qu'Onfray lui-même ambitionnerait plutôt de publier sa « science » dans des revues de police et de défense. Qu'on en juge.

Le chapitre sur les parasites suit immédiatement celui sur les anguilles, avec une transition toute trouvée :

« Dans la rivière de mon enfance, on ne voit plus grand-chose de vivant » (p. 174). « Mais la terrifiante disparition des anguilles, parmi tant de disparitions inquiétantes d'espèces animales sur la planète, n'a pas pour seule cause l'impéritie des hommes qui, cartésiens sans le savoir, se sont rendus maîtres faustiens et possesseurs diaboliques de la nature ! » (p. 174-175)

¹⁷ Il n'y a en réalité aucun « mystère des anguilles », dont le comportement en tant qu'espèce pourrait être très simplement comparé au principe de base de tout jeu de cartes : à chaque génération, les anguilles se redistribuent dans les écosystèmes qui leur sont favorables, puis retournent se mélanger dans l'océan. À l'état larvaire, elles aiment la chaleur du Gulf Stream qui les amène en Europe ; devenues « civelles », elles se dispersent dans les eaux douces à la recherche d'un coin tranquille abondamment pourvu en nourriture ; adultes enfin, elles partent à l'aventure en dévalant les fleuves bien au-delà des estuaires, jusque dans les noirs abysses vers où chacun chemine ; laissant leur ponte partir à la dérive, au gré des courants qui dominent dans les profondeurs, vers la mer des Sargasses favorable à l'éclosion d'une nouvelle génération. Si l'anguille est en quête de quelque chose, c'est de son bien-être et non de ses origines ; et la cause de son dernier voyage n'est pas un « diktat de la nature », mais au contraire l'universel instinct de liberté – cette force qui n'épargne pas même Michel Onfray, qu'il sait tapie aux tréfonds de son âme d'esclave, mais qui reste pour lui innommable, et qui lui fait si peur. D'autres « philosophes » avant lui, parlaient plus ouvertement de « tentation diabolique » ; mais tout de même plus réalistes que lui, n'auraient pas osé donner l'anguille pour un modèle de vertu obéissant chaste au plan divin depuis un million de siècles.

Si « les hommes » détruisent leur environnement, c'est parce qu'ils ont vendu leur âme au diable, suggère ainsi spontanément Onfray, avant de redevenir « matérialiste » pour développer le sujet :

« J'ai affirmé plus haut que la disparition des anguilles n'était pas que le fait des hommes, de leurs pêches déraisonnables (...), de leurs pollutions des milieux aquatiques, de leurs barrages (...). Il existe en effet une autre cause... *naturelle* : un ver nématode » (p. 180)

importé d'Asie qui « a contaminé la presque totalité des océans » et « affecte considérablement la survie de l'espèce » (p. 180). Il est vrai que l'éternel retour des anguilles est très compromis depuis quelques décennies, en raison principalement de leur surpêche et de leur empoisonnement aux pesticides, qui en détruisant leur système immunitaire favorise le développement de toutes sortes de maladies, notamment parasitaires : ce qu'Onfray appelle donc une « cause... *naturelle* », en insistant on ne peut plus lourdement sur le caractère *naturel* d'un phénomène en réalité induit par l'activité humaine, c'est-à-dire, si les mots ont un sens, d'un phénomène *artificiel*. Dans les cinq pages qui séparent les citations qu'on vient de lire, Onfray s'emploie donc à nier que quoi que ce soit puisse être qualifié d'artificiel, puisque l'homme est lui-même un produit de la nature. Ainsi armé de ce sophisme de caricature, qu'aucun lycéen n'oserait placer dans une copie d'examen sans perdre tout espoir de décrocher la moyenne, Onfray peut redéfinir comme étant « naturels » : l'épandage de pesticides (y compris en tant qu'arme chimique, comme on va voir tout de suite) : « Quand l'homme répand des pesticides, comme l'animal avec son venin, il se contente de dérouler un plan qui est celui de sa nature. » (p. 175) La propriété, la police qui la préserve et la justice qui la défend :

« Car la propriété n'est jamais que la forme juridique prise par la logique éthologique des territoires ; la police qui la préserve procède de l'agencement de la force en meute ; la justice qui la défend dérive des jeux de force et d'intimidation des mâles dominants et de leur cour » (p. 175-176).

La guerre, y compris de conquête, la relégation de la femme au foyer, et les frontières :

« Jamais autant que dans les choses de la guerre les hommes ne manifestent leur arraisonement au monde animal. Darwin a mis en évidence le fait que les mâles, nomades, font la guerre pour défendre le territoire de leur tribu ou l'augmenter pendant que les femelles, sédentaires, gardent le foyer, le feu, autour duquel elles élèvent les enfants, des filles pour reproduire des guerriers, des producteurs, des protecteurs. Dans la guerre, y compris dans la formule hypertechnologique de notre modernité, les hommes montrent qu'ils demeurent des bêtes et se comportent comme elles dans les logiques de défense, d'agression, de construction et de protection des frontières, dans celles qui concernent les marquages du territoire que les animaux effectuent avec urine, fèces et glandes aux effluves très puissants. » (p. 176)

Les armes, y compris non conventionnelles, et la tenue de camouflage de l'uniforme de combat :

« Les serres, griffes, crocs, etc. servent à faire couler le sang : les hommes ont inventé les pierres taillées, fichées sur des manches ou entées sur des joncs pour faire des flèches et des javalots, armes de jet avec lesquelles ils écorchent, saignent, éviscèrent leurs semblables. La carapace des tortues, la kératine du tatou, celle de crustacés servent de modèle pour imaginer les casques, les armures, les cottes de maille des guerriers pendant des millénaires, puis le blindage des chars modernes. Le venin du serpent donne le modèle des poisons qui permettent de supprimer un empereur, un tyran, celui des autres animaux fournit le paradigme de ce que la défense nomme NBC, nucléaire, biologique et chimique, de la pointe de flèche imbibée de curare à la bombe atomique, en passant par les gaz asphyxiants des guerres modernes. La tenue de camouflage de l'uniforme de combat, les peintures qui dissimulent le matériel de guerre, sable dans le désert, vert et marron dans les zones de guerres européennes, singent les changements de couleurs du caméléon, l'imitation de certains fruits par tel coléoptère, le pelage blanc d'hiver et brun d'été du renard arctique » (p. 177-178).

Les « hélicoptères, fusées, drones, il s'agit chaque fois de citations de l'aile, du vol géostationnaire de la libellule, de l'oiseau-mouche, du colibri » (p. 178). Et terminant en fanfare cette éclairante série d'exemples :

« En 1972, Jack Cover, son inventeur, a maîtrisé la feu allégorique qu'est l'électricité du poisson-torpille pour concevoir le pistolet taser de la police contemporaine.

L'homme s'avère donc un prédateur au même titre que les autres animaux. Comme tous les animaux, il obéit à son programme. En ce qui le concerne, en faisant la guerre, pour lui-même, à son propre compte, ce qui se nomme alors crime, meurtre, homicide, assassinat, donc délinquance, ou pour autrui, sur ordre, ce qui devient alors conflit armé, guerre, donc patriotisme, héroïsme, sacrifice, dévouement, abnégation, il se soumet au tropisme belliqueux. » (p. 178)

Puis Onfray présente « cet homme » qu'était Himmler (p. 179), avant d'enchaîner enfin sur ces répugnants parasites qui ne peuvent pas s'empêcher de nuire, aux anguilles, aux grillons et aux hommes. La « philosophie de la nature » de Michel Onfray s'affiche ainsi explicitement comme « philosophie » de l'appareil militaro-policiier. Ces quelques pages auraient pu être écrites par un para de Bigeard, qui aurait troqué sa vieille gégène contre un pistolet à impulsions électriques. À qui fera-t-on croire qu'une telle sous-pensée de soldat tortionnaire, diffusée à des centaines de milliers d'exemplaires, n'émane pas directement de quelque service de propagande de l'armée coloniale ?

Dans le cinquième et dernier chapitre de la première partie de *Cosmos* (« La construction d'un contre-temps », p. 111-125), Michel Onfray conclut sa réflexion sur « Le temps » par un (éternel) retour à son maître Nietzsche, qui répond précisément aux grandes questions « philosophiques » que le même para de Bigeard doit se poser. Défendant Nietzsche de l'accusation d'avoir inspiré le nazisme, Onfray le présente comme un simple penseur apolitique de la soumission aveugle à l'ordre établi :

« C'est le règne absolu de la fatalité, du déterminisme le plus radical : pas de place pour la liberté, le libre arbitre, le changement, même infime. Ce qui est fut et sera dans la même configuration. Le philosophe ne peut que savoir et vouloir ce savoir, puis l'aimer – ce qui définit le surhomme, figure exclusivement ontologique impossible à l'arraisonnement politique – sinon au conservatisme le plus étroit, sûrement pas à la révolution, qu'elle soit nationale-socialiste ou marxiste-léniniste. » (p. 121)

On voit bien ce qui distingue cette « philosophie » de caserne du nazisme proprement dit, bien qu'Onfray partage à peu près toutes les opinions d'Himmler : le nazi se prétendait révolutionnaire, alors que le « philosophe » ou le « surhomme » (c'est la même chose, écrit ici modestement Onfray) est un bon soldat au service de l'ordre établi, quelle que soit sa couleur « politique ». C'est ce qu'Onfray appelle être « radicalement antifasciste » :

« Le fascisme voulait ne pas vouloir ce qui nous veut, une entreprise aux antipodes du projet nietzschéen. Le surhomme sait qu'on ne peut rien à ce qui est ; le fasciste croyait pouvoir changer l'ordre de ce qui est. L'ontologie nietzschéenne est radicalement antifasciste. » (p. 129)

L'Ordre du monde faisant encore « mystère » pour les scientifiques – sauf peut-être la durée de la journée, universellement fixée par Onfray à vingt-quatre heures trente – ne peut qu'excéder la simple raison du profane, qui doit donc se contenter d'obéir sans rechigner aux ordres du Programme :

« La sagesse stoïcienne nous apprend qu'il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres qui n'en dépendent pas ; nul besoin, donc, de récriminer ou de lutter contre ce qui ne dépend pas de nous, il faut y consentir – Nietzsche dirait : le vouloir et l'aimer. » (p. 118)

Cette « sagesse stoïcienne » est en effet utile au para de Bigeard qui, n'ayant pas à discuter les ordres, est appelé par exemple à soumettre un suspect à la torture – et « philosophiquement » invité à y prendre plaisir ; mais aussi comme matrice du discours qu'il pourra tenir audit suspect, dans le but de le briser moralement. Avant le « surhomme » d'Onfray, le KGB et la Gestapo avaient suffi à George Orwell pour faire de son personnage de flic tortionnaire de la police politique un aussi grand « philosophe » que Michel Onfray, donnant la même leçon de « sagesse » au malheureux héros de *1984*, à qui il annonce qu'avoir tout avoué et tout renié ne mettra pas

fin aux séances de torture : « Vous devez aimer Big Brother. Lui obéir n'est pas suffisant. Vous devez l'aimer ! » On appelle, bien à tort, « syndrome de Stockholm » ce réflexe de survie qui pousse à « vouloir et aimer », pour parler comme Onfray, la même chose que ses tortionnaires : ce phénomène psychologique, étudié « scientifiquement » depuis au moins quatre ou cinq décennies avant qu'une banque de Stockholm se fasse braquer par un authentique gentleman, serait mieux nommé « syndrome de la Loubianka », du nom du plus célèbre centre de torture du KGB, où les anciens dirigeants bolcheviks furent « convaincus » de s'accuser de tous les crimes par amour du régime stalinien, par une méthode spéciale combinant torture physique et morale, qui fut ensuite employée par la Gestapo, les paras de Bigeard, la CIA et bien d'autres pour *retourner* les ennemis de l'État en agents de l'État. Aujourd'hui, c'est dans la chambre de torture d'une prison secrète qu'il faudrait se projeter pour bien saisir le sens profond de la « philosophie » d'Onfray :

« Nous sommes dans un temps qui nous fait être ce que nous sommes et contre lequel nous ne pouvons donc rien. Il faut en faire son deuil et vivre avec – il, faut, comme le dit la sagesse populaire, *être philosophe*. En revanche, ce sur quoi on a du pouvoir, il faut le vouloir. Il existe donc des possibilités de construire un contre-temps comme antidote au temps mort dans lequel beaucoup survivent. Un temps où il faut *être philosophe*, mais au second sens du terme, autrement dit, non pas en supportant avec dignité ce qui advient et contre lequel on ne peut rien, mais en voulant ce qu'on fait advenir et qui nous crée. Obéir au cosmos quand on ne peut lui désobéir ; et agir sans lui, mais pas contre, quand on peut, selon les mots de Nietzsche, *se créer liberté*. » (p. 119)

En clair, si la « sagesse populaire » d'Onfray incite à la soumission résignée, la vraie « philosophie » doit être volonté et action, « mais pas contre » l'ordre des choses, autrement dit en sa faveur. Au lieu « de récriminer ou de lutter contre ce qui ne dépend pas de nous » (quoique personne évidemment ne récrimine ni ne lutte contre ce qui ne dépend pas du comportement humain), le « philosophe » doit militer pour le faire advenir, cette attitude étant la seule voie vers la liberté, précise Onfray le maton. On pense bien que celui-ci ne demande pas d'agir en faveur de la gravitation universelle ou de la disparition des dinosaures, ces étapes-là du Programme n'ayant guère besoin du soutien militant des « surhommes » « philosophes » ; mais plutôt en faveur de la misère et de l'exploitation, de la guerre et de la pollution, toutes ces prétendues « fatalités » contre lesquelles il serait si vain de lutter qu'il paraît plus sage d'en tirer profit, selon l'opinion unanime des philosophes qui se créent liberté dans la haute fonction publique ou dans les conseils d'administration des grands groupes industriels et financiers. Bien sûr, ces surhommes-là n'ont pas coutume de livrer leur « philosophie de la nature » au grand public, qui n'aurait aucune difficulté à la comprendre si elle était par exemple cosignée Bernard Cazeneuve et Vincent Bolloré ; mais c'est aussi qu'on la trouve en tête de gondole du rayon « Anarchisme, athéisme et libre-pensée » de tous les bons hypermarchés, sous la signature de Michel Onfray. Nul besoin d'être soi-même grand philosophe pour comprendre à quelle nécessité supérieure obéissent librement tant d'excellents libraires, qui mettent courageusement en avant, contre la tyrannie des bien-pensants, les chefs-d'œuvre de cet auteur maudit ; et pour quelle grande cause philosophique militent activement les chefs de rayon des hypermarchés.

Mais Onfray préfère choisir ses exemples concrets dans la vieille société paysanne :

« Soumis au cosmos, obéissant à l'ordre des choses, incapables de se rebeller contre ce sur quoi ils savaient n'avoir aucun pouvoir, stoiciens bien avant même que le mot fût inventé par les gens du livre, les paysans étaient la mesure de l'ordre que possède en son cœur étymologique le mot cosmos.

Dans cet ordre imposé par la nature ancestrale, le monde est rangé, classé, séparé : les hommes et les femmes, les jeunes et les vieux, les parents et les enfants. Les familles elles-mêmes sont ordonnées selon le même principe, famille du village, famille d'ailleurs, famille d'en haut, famille d'en bas (...).

Dans cette boîte bien rangée, la hiérarchie fait la loi. La hiérarchie, n'oublions pas l'étymologie, dit le pouvoir du sacré : celui des hommes sur les femmes, des vieux sur les jeunes, des

parents sur les enfants. C'est ainsi. Ni bien ni mal, la tradition oblige. (...)
Pour maintenir l'ordre dans cette boîte et faire de telle sorte que personne ne rechigne à la place qui lui échoit, la religion chrétienne fait le nécessaire » (p. 393-394).

Onfray reconnaît que cette vie « n'était pas heureuse, joyeuse, ludique, enchantée » (p. 397), et va jusqu'à la qualifier de « vallée de larmes perpétuelle » (p. 398) ; mais le respect sacré de la séparation et de la hiérarchie sociales s'étant maintenu grâce aux curés, c'était une vie authentiquement « philosophique », « stoïcienne » : on y souffrait en silence, sans « récriminer » ni « lutter » contre l'ordre des choses « imposé par la nature ancestrale », prétend Onfray. Ce qui est faux, bien sûr – les révoltes paysannes sont inhérentes à la « boîte bien rangée » d'Onfray –, mais permet de bien comprendre l'ambition « philosophique » du néo-paganisme onfrayen, qui fantasme de maintenir l'ordre en *resacralisant* la hiérarchie sociale en général – et raciale en particulier. On peut d'ores et déjà tirer une première conclusion de la lecture de son « premier livre » : Michel Onfray n'est pas un « philosophe », mais *un policier*. Aucun autre mot de la langue française ne saurait mieux désigner le but de sa réflexion « philosophique ». C'est assurément une étrange police, qui n'encombre pas la voie publique mais le monde des médias et de l'édition ; qui ne pourchasse pas les délinquants mais les mauvaises pensées ; qui ne réprime pas le désordre dans les rues mais dans les têtes. C'en est même parfois comique, comme quand Onfray souligne le rôle éminent du « CRS Canova » (p. 106), « du CRS en faction » (p. 107), du « CRS de garde » (p. 108) dans son récit de la prétendue découverte de la matérialité de l'âme par le spéléologue Michel Siffre – chez qui trône au mur, nous dit Onfray, « un ordre de mission bleu-blanc-rouge de la République française » (p. 103), et dont Onfray fait ainsi l'éloge :

« On sent l'homme d'ordre, discipliné (...).

Romain, l'homme l'est donc par son souci de l'ordre et de l'organisation, par son goût des valeurs viriles de la Cité antique, les vertus et l'honneur, le sens de la parole donnée (...).

Romain, il l'est enfin par son mépris de l'argent » (p. 104)

– ce qui aurait bien fait rire les Lucullus, les Pompée et les empereurs, sans oublier le traditionaliste Caton l'Ancien, auprès duquel l'avare de Molière pourrait passer pour un modèle d'humanisme et de charité. L'insignifiante « expérience » pseudo-scientifique de Michel Siffre ayant donc bénéficié du soutien actif du ministère de l'intérieur, on pourrait même se demander si elle ne fut pas en son temps qu'un rideau de fumée médiatique servant à camoufler la véritable origine des résultats de ces « recherches » malsaines sur les effets de l'enfermement dans quelque cachot souterrain : « recherches » qui auraient très bien pu être effectuées par de plus discrets « scientifiques » français sur des résistants algériens, voire sur des opposants marocains jetés dans les oubliettes du bagne de Tazmamart, par exemple. On comprendrait ainsi mieux l'enthousiasme, sinon difficilement explicable, du flic Michel Onfray pour les pseudo-« découvertes », depuis longtemps tombées dans un oubli mérité, d'un vague spéléologue patriote.

Il est temps de signaler au lecteur que ce n'est que par commodité que nous avons jusqu'ici parlé de « Michel Onfray » ; car nous ne sommes pas naïf au point de croire qu'un seul homme, fût-il un bourreau de travail, pourrait être à la fois : l'auteur de plus de quatre-vingts ouvrages publiés depuis 1989, paraissant à un rythme effréné depuis les années 2000 (une dizaine de titres pour la seule année 2008, à en croire les trois pleines pages de *Cosmos* consacrées à lister les œuvres « Du même auteur ») ; le polémiste suivant de près l'actualité littéraire et politique pour y intervenir par d'innombrables billets d'humeur ; le principal enseignant et animateur de deux « universités populaires » ; le lecteur boulimique des « œuvres complètes, correspondances et biographies » de tous les grands auteurs ; enfin le vendeur-représentant-placier de tout cela, en permanente tournée de promotion dans les médias. Seul ce dernier est véritablement connu du grand public : et pour avoir visionné quelques-unes de ses prestations télévisées, nous pouvons tenir pour certain que sa principale référence « intellectuelle » est Adolf Hitler, qu'il cite hors de tout propos quel que soit le sujet abordé. Ce bouffon médiatique-là semble n'avoir jamais lu d'autre livre que *Mein Kampf*. Ce n'est assurément pas le cas des plus cultivés auteurs de *Cosmos*, qui à en juger par

ses incohérences « philosophiques » et stylistiques, pourraient bien être entre cinq (le nombre de parties) et vingt-cinq (le nombre de chapitres). Chaque chapitre est en effet visiblement conçu comme une dissertation indépendante, sans grand souci de cohérence dans le détail (pour ne donner qu'un exemple, l'auteur de la page 460 écrit qu'il n'est « pas acheteur d'objets d'art – sauf quelques pièces d'art africain », alors que l'auteur du dixième chapitre le reprochait à Apollinaire et Breton), le livre n'étant artificiellement unifié que par l'omniprésence du personnage de l'auteur, cette invraisemblable caricature de « philosophe » inspirée de Rousseau pour ses origines populaires et son goût proclamé des solitudes bucoliques, de Voltaire pour sa légèreté et sa virulence polémique, de Heidegger pour sa sous-poésie vide de sens et son nazisme sournois, de Sartre pour ses compétences de girouette indiquant le sens du vent et de BHL pour son look et son talent d'acteur : bref, des plus grandes gloires de la philosophie française officielle. Mais les auteurs de *Cosmos* ne seraient-ils que trois ou quatre – ce qui nous semble l'extrême du minimum –, on serait encore fondé à définir « Michel Onfray » non comme un simple flic de la pensée, mais comme *tout un bureau d'« action psychologique »*. Nous ignorons bien sûr le vrai nom de ce bureau, s'il en a un, et sommes donc ici réduit aux conjectures : il nous semble fort peu probable que « Michel Onfray » ait pu acquérir une telle surface médiatique sans le soutien des principaux réseaux de promotion et de propagande de l'État français, militaires plutôt que civils, à côté ou au-dessus du Sirpa plutôt qu'en son sein. Le côté curé ultra de « Michel Onfray » ne reflète peut-être que les opinions des cathos intégristes qui forment l'essentiel de l'état-major de l'armée française : les généraux Puga et Villiers, ces crapauds de bénitier qui raisonnent en termes de guerre sainte comme des Croisés du Moyen Âge ; le général en retraite Dary, commandant le service d'ordre de l'infecte kermesse dite « Manif pour tous ». Mais la fascination d'Onfray pour les performances sado-masochistes évoque aussi les agents-adeptes de l'Opus Dei – le fameux service secret du Vatican, pilier de la dictature franquiste –, qui sont astreints aux mortifications de la chair (le port du silice est obligatoire une demi-journée par semaine : ce qui peut être bien pratique pour conserver un calme olympien sur les plateaux télé, allez savoir) : l'intérêt que la mafia intégriste du Vatican pourrait retirer d'une telle opération réside évidemment dans la prise de contrôle (et le discrédit qui s'ensuit) de la pensée officiellement « athée » dans la France contemporaine, sa « fille aînée » qu'elle ne désespère pas de réintégrer dans son giron, en exploitant les peurs et les préjugés les plus archaïques. Dans le cas particulier de l'Opus Dei, il est évident que service secret et secte occultiste ne se distinguent plus ; et « Michel Onfray » apparaît en effet d'abord comme un gourou occultiste, adorateur fanatique de Jésus, Christ Roi et Soleil Invaincu. Rien n'interdit cependant de supposer une double appartenance, voire triple, car Onfray pourrait aussi être lié à la secte nazie normande fondée en 1969 sous le nom de « Grande Loge du Vrîl » par l'illuminé Jean-Claude Monet, qui édita une revue intitulée *Le Viking* et prétendait aux titres – que personne ne risquait de lui disputer – de « 999, représentant de la surface de Phosphoros-Lucifero, 22^e avatar, seconde manifestation du Crocodile Incommunicable, chef suprême de la Race des Verts, souverain maître de Schamballah »¹⁸. À dire vrai, nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer Michel Onfray en troisième ou quatrième manifestation du Crocodile Incommunicable, présidant très sérieusement une assemblée clandestine de hauts fonctionnaires, de curés, de grands patrons et d'officiers de l'armée, tous déguisés dans le style du Ku-Klux-Klan pour communier, sinon coordonner leurs mauvaises actions au nom de Phosphoros-Lucifero, de Mithra-Jésus, du philosophe-roi de l'Agarttha ou de n'importe quelle autre divinité assez bête et méchante pour étancher la soif d'ignorance et d'irresponsabilité de leurs âmes de boue. Il s'agit de ne pas sous-estimer le rôle de la bêtise irrationnelle dans l'histoire.

18 J.-P. Bayard, *Guide des sociétés secrètes et des sectes*, Paris, Oxus, nouvelle éd. 2004, p. 58-59.

2.3. LE SECRET

Le troisième chapitre de la cinquième partie de *Cosmos* (« Esthétique du sens de la terre », p. 459-474) se présente comme un éloge d’Arcimboldo, le peintre préféré de Michel Onfray qui aimerait infliger à l’histoire de l’art la même punition qu’à l’histoire des idées :

« Arcimboldo et les arcimboldesques illustrent un genre susceptible d’inaugurer une contre-histoire de la peinture. Ce lignage serait indépendant de l’histoire officielle et institutionnelle qui s’avère apologétique » (p. 471),

s’empêtrant Onfray qui est bien en peine de citer une seule autre tendance picturale du passé qui mériterait de figurer dans sa « contre-histoire de la peinture », à l’exception du romantisme allemand :

« Une contre-histoire de la peinture n’intégrerait donc pas la nature morte, mais elle accueillerait comme une manne ontologique la peinture de paysage. (...) avec le romantisme, le personnage prend de moins en moins de place, au point de n’être plus qu’une silhouette dans un immense espace qui sature la toile – qu’on songe à *Matin dans les montagnes* (1822) de C. D. Friedrich ; pour finir, le paysage devient lui-même le sujet, ainsi avec le stupéfiant *Soirée* (1824) du même C. D. Friedrich. » (p. 473-474)

Hormis donc « la peinture de paysage » appelée à remplir « comme une manne ontologique » le vide sidéral de sa « contre-histoire de la peinture », il n’y a qu’Arcimboldo qui trouve grâce aux yeux d’Onfray ; et encore, seulement les portraits végétaux et animaux qui ont assuré sa renommée :

« Il existe quelques peintures attribuées à Arcimboldo qui représentent des archiduchesses ou bien encore le portrait de Maximilien II et de toute sa famille, petit chien compris. Le tout dans un style sobre, efficace qui n’a rien à voir avec celui qu’on lui connaît. Portraits de cour, peintures officielles, si ces œuvres sont de lui, ce qui reste à prouver, mais le doute subsiste. S’il en était l’auteur, Arcimboldo aurait alors effacé son style, gommé son art et produit le neutre pour fabriquer les images officielles de la famille qui l’appointait. » (p. 472-473)

L’expert d’art Michel Onfray conteste ainsi à Arcimboldo la paternité de tout ce qui, dans son œuvre, aurait le toupet de contredire le contre-historien de la peinture Onfray Michel. Mais c’est d’abord parce que l’*artiste* Michel Onfray considère Arcimboldo comme son véritable maître, au point que ce chapitre sur « Arcimboldo » apparaît surtout comme une indispensable clé de lecture de l’œuvre d’Onfray – son code secret, indispensable à la pleine compréhension de tout le reste. Il suffit de savoir lire.

« Arcimboldo n’a laissé aucun écrit. Il nous reste de lui juste une phrase qui semble programmatique : *Homo Omnis Creatura* – L’homme est la créature du Tout. » (p. 461) La traduction d’Onfray est, comme il se doit, erronée (cette expression d’artiste signifie en réalité « Tout homme est création », et la phrase d’Onfray se serait probablement dite en latin *Homo omnium creatura*, si une telle ineptie avait un jour été jugée digne d’être formulée), mais elle lui suffit pour conclure qu’Arcimboldo ne pouvait pas être chrétien :

« Car Arcimboldo semble un panthéiste païen. Il illustre à sa manière la Renaissance qui se définit par le retour de l’Antiquité au premier plan, ce qui contraint la religion catholique à passer au second plan. (...) Le Dieu des philosophes remplace le Dieu d’Isaac, Abraham et Jacob. La vérité du monde se trouve moins dans le livre qui dit le monde que dans le monde – qui peut dire dieu, certes, mais un dieu qui est soit l’autre nom de la nature, soit la force qui la rend possible.

Cette peinture exprime le monisme de la matière. Pour le dire une fois de plus dans les mots des philosophes, en l’occurrence ceux des penseurs matérialistes du siècle des Lumières, il n’existe pour elle qu’une seule substance diversement modifiée. Cette ontologie matérialiste suppose que les poissons et les pierres, les fleurs et les fruits, les hommes et les animaux, les

légumes et les livres, les arbres et les perles relèvent d'une seule et même matière. Dans ses portraits de visages composés, Arcimboldo ne peint rien d'autre. » (p. 462)

L'anachronisme est tel qu'Onfray s'avoue lui-même incapable de présenter la pensée qu'il attribue à Arcimboldo sans recourir au vocabulaire « des penseurs matérialistes du siècle des Lumières », et même, finalement, à son propre vocabulaire néo-philosophique : le « concept » paradoxal d'« ontologie matérialiste » étant à notre connaissance une création originale d'Onfray, sans doute estimé vendeur puisqu'il sert de sous-titre à *Cosmos*. Onfray écrit aussi, quelques pages plus loin, qu'Arcimboldo aurait créé « une brève encyclopédie du monde » (p. 469), comme Onfray donc : « *Cosmos* est le premier tome d'une trilogie intitulée *Brève encyclopédie du monde*. » (p. 7) Bref, si Onfray aime tant Arcimboldo, c'est parce qu'Arcimboldo n'est, dans *Cosmos*, que l'autre nom d'Onfray : et ce chapitre un autoportrait. Il est piquant qu'Arcimboldo-Onfray semble tout ignorer de la Renaissance, dont le principal événement fut bien sûr la naissance et l'expansion de la Réforme protestante, c'est-à-dire précisément la conversion des masses au « Dieu d'Isaac, Abraham et Jacob » venu anéantir les saints, les fées et autres farfadets qui peuplaient l'imaginaire médiéval – et non le contraire, comme le prétend ici Onfray, dans sa volonté de présenter son héros vierge de toute relation avec « l'Ancien Testament juif ». Mais toute critique historique glisse sur Onfray comme l'eau sur les plumes d'un canard, puisqu'il affirme qu'Arcimboldo aurait de toute façon été « seul de son propre parti » (p. 463), un authentique néo-païen proto-onfrayiste qui n'aurait rien trouvé de mieux que de servir la très catholique dynastie des Habsbourg pour exprimer sa sublime « ontologie matérialiste », dont tout le contenu est on ne peut mieux résumé par Onfray : « L'âme que l'artiste peint en visage se révèle de la même farine ontologique que les poissons et les fleurs, les animaux et les objets. » (p. 463) Avouons que sans Onfray et sa maîtrise du latin, nous n'aurions jamais soupçonné qu'Arcimboldo fut un si grand philosophe, précurseur des immortels Bouvard et Pécuchet dont nous pensions naïvement qu'ils étaient les premiers à avoir eu l'audace d'exposer aussi brillamment une vérité aussi profonde. Mais ce n'est pas tant le contenu « philosophique » de l'œuvre d'Arcimboldo qui intéresse Onfray que son art et sa manière.

« Pour apprécier l'allégorie, il faut savoir qu'elle en est une. On ne saurait consentir à pareille figuration de soi si elle n'est soutenue par aucune symbolique. Ce que montre l'œuvre cache ce qu'il faut en comprendre. Et ce qu'il y a à comprendre, pour le peu qu'on puisse en savoir, est probablement de nature cosmogonique – l'alchimie jouant probablement un rôle majeur. Ce que dit Arcimboldo ? Que le politique procède du cosmos, qu'il en est la figure, l'incarnation, la personnification si l'on se souvient de l'étymologie de : *persona*, le masque. » (p. 465-466)

Pour apprécier la « philosophie de la nature » d'Onfray, il faut savoir qu'elle n'en est pas une. Ce que montre son œuvre cache ce qu'il faut en comprendre : qu'une certaine politique procède de *Cosmos*, et que son prétendu auteur, « le philosophe Michel Onfray », n'est que le masque personnifiant cette politique. Onfray-Arcimboldo poursuit :

« Le cosmos arcimboldesque n'est pas une idée, mais la réalité d'un univers matériel et matérialiste.

(...) L'Empereur garantit cet ordre. Il résume et ramasse en sa personne l'ordre et les mouvements du monde. Cet homme mortel incarne le cosmos immortel. Le cosmos impose sa loi à l'empereur qui, lui, impose sa loi aux hommes. De sorte que le cosmos inflige son règne aux sujets, via le Prince, sujet et acteur du grand Tout. » (p. 466)

C'est l'affirmation de l'absolutisme le plus irrationnel, le culte totalitaire de la personnalité du Chef, le *Führerprinzip* nazi redéfini comme « réalité » matérielle, comme si de la soumission à l'Autorité dépendaient les sécheresses et les tremblements de terre, les épidémies et les invasions de sauterelles. C'est un vieux fantasme de l'État primitif, qui eut sans doute quelque « réalité » dans l'ancienne Mésopotamie, dominée pendant des siècles par une bureaucratie de sorciers esclavagistes qui peut-être contrôlait les fièvres des marais ; mais qui n'est heureusement plus qu'« une

idée », qui certes hante encore les esprits des bureaucrates mystiques auto-organisés en sectes initiatiques, depuis que s'effondrent les empires. On sait ce qui advint de la glorieuse dynastie impériale des Habsbourg qui se mirait en Nature personnifiée dans les portraits d'Arcimboldo : convertie à la Contre-Réforme en la personne de Rodolphe II, un illuminé laid comme un pou qui se fit dépouiller de tout sauf de son titre d'empereur, il n'en restait à sa mort que de la poussière – une vanité, une nature morte. Si Onfray est l'Arcimboldo de notre époque, l'Ordre qu'il magnifie de son art ambigu ne saurait durer éternellement que quelques cycles de quatre saisons.

« La laideur pour dire le beau, l'apparence grotesque, monstrueuse, burlesque, caricaturale pour exprimer la grandeur et l'excellence impériale, voilà qui, a priori, confine au paradoxe : l'Empereur célébré pour son intercession cosmique avec des petits pois, des oignons, des courges, des châtaignes, du maïs, une grenade, des olives et autres fruits et légumes destinés à la cuisine, voilà qui pourrait paraître un manque de respect, une insolence, une impertinence, une audace inacceptables.

(...) Arcimboldo fait partie avec les alchimistes et les mages, les astrologues et les astronomes, les bibliothécaires et les naturalistes, les cuisiniers et les caméristes, les jardiniers et les botanistes, de ceux qui transfigurent l'exercice princier en théâtre philosophique et politique.

(...) Ce contraste, très baroque ou maniériste, bien dans l'esprit du temps, entre un extérieur laid et un intérieur beau, une apparence repoussante et une intériorité ravissante, met en évidence le caractère secret, mystérieux, magique, de la vérité de tout ce qui est. Sous l'apparence, la vérité ; derrière les fruits et les légumes, les animaux et les fleurs, les poissons et le gibier, la magnificence d'un empereur ou de son épouse ; sous le visqueux de la pêche sous-marine, la beauté cachée de la femme du souverain.

Panthéisme païen, encyclopédie de la nature, monisme matérialiste, ontologie de l'immanence, poïétique démiurgique, socratisme pictural, l'esthétique d'Arcimboldo recourt également à une technique qui, avec les portraits tautologiques composés, constitue la signature de l'artiste : les peintures réversibles. Lues dans un sens, elles expriment une chose ; retournées, le haut devenant le bas, le bas le haut, elles disent autre chose. Cette technique expressive sens dessus dessous donne corps à ce que l'on nommera le perspectivisme. Suivant l'angle d'attaque du réel, il ne dit pas la même chose – il exprime même parfois le contraire. » (p. 466-467)

On comprend bien pourquoi Onfray considère *Cosmos* comme son « premier livre » : il est clair qu'il n'avait jamais exprimé aussi franchement le sens *de son propre projet* « artistique ». Derrière le grotesque du bouffon médiatique « philosophe » « athée », « libre-penseur » et « libertaire » se cache le sérieux de l'action psychologique en faveur de l'irrationalisme et de la dictature. « La mise en abyme prend le regardeur en otage pour lui infliger l'illusion en la lui présentant comme la réalité – ou la réalité, comme une illusion. » (p. 469) L'art d'Onfray consiste pareillement à brouiller les frontières entre l'illusion et la réalité pour manipuler le lecteur. Cela explique le plan et le style très particuliers de *Cosmos* :

« La métaphore qui les exprime au plus près reste celle du cabinet de curiosités : faux désordre, ordre véritable, apparent capharnaüm pour un plan précis, ce qui ressemble à *première vue* à un grenier où se trouvent ramassés des babioles, des bibelots, des objets, des choses parce qu'il semble qu'on les aurait reléguées ici et que seule la relégation serait leur point commun, apparaît à *bien y regarder* comme un résumé du monde, une brève encyclopédie du monde, un compendium de la nature, un abrégé des présences. » (p. 469)

Onfray oublie opportunément de préciser qu'appliqué à l'art d'écrire, ce procédé n'accumule que des mots, et sert donc non seulement à hypnotiser le lecteur, mais aussi, et peut-être surtout, à augmenter le volume de papier imprimé, donc le prix du livre : en l'occurrence à financer les salaires du bureau « Michel Onfray », qui n'émargera ainsi à aucun budget public. Pour qu'une manipulation de l'opinion de l'envergure de *Cosmos* passe autant que possible inaperçue, il n'est pas inutile d'avoir préalablement multiplié les ouvrages de mauvaise foi et les polémiques outrancières, qui auront détourné de l'œuvre d'Onfray quiconque est doté d'un peu de culture et d'esprit critique ;

de sorte que personne ne viendra contester la tranquille affirmation, dans le *best-seller* de l'année 2015, que par exemple, rien n'est plus « naturel » qu'une arme chimique, plus « scientifique » que la fabrication de surhommes en couveuse industrielle ou plus « rationnel » que le culte du Soleil. Le gourou militaro-policiier Michel Onfray ne promet rien moins que le parfait bonheur à ses adeptes :

« Le portrait allégorique, la peinture renversée, le cabinet de curiosités, le jardin zoologique constituent autant de variations sur le thème païen de la beauté et de la vérité du monde ici-bas. Le mystère n'est pas dans la vie après la mort, mais dans la vie avant la mort. Le paradis n'est pas dans le ciel, mais sur terre – il suffit de savoir bien regarder et de voir. »
(p. 470)

Ces « initiés »-là sauront faire leurs délices des bouffonneries de Michel Onfray : ils y liront le Programme de ceux qui prétendent manipuler l'opinion au pays des athées et des mécréants. Les communicants de Daech n'ignoraient pas ce qu'ils faisaient, en donnant la parole à Michel Onfray dans l'une de leurs récentes vidéos : entre sectes contre-révolutionnaires professant *la même* « religion du poignard », le dialogue courtois est évidemment possible ; et donc aussi *l'action commune*.

Le service secret, quel qu'il soit, qui signe « Michel Onfray » exprime en dernière analyse le point de vue de l'État français profond, qui se revendique de la philosophie des Lumières mais se réfugie dans les soutanes des curés intégristes aussitôt qu'apparaissent les premières lueurs de l'insurrection – dont la Grande Révolution a fait le plus inviolable des droits et le plus sacré des devoirs du peuple opprimé. Ce parti de la contre-insurrection, de la contre-révolution, est l'héritier légitime de la vieille *France moisie* : le parti des colons, qui sous-traite ses comptoirs d'Afrique à la famille Bolloré ; le parti antidreyfusard et pétainiste, qui prospère notamment dans l'industrie du luxe depuis qu'il s'est enrichi sur la peau des juifs ; le parti des marchands d'armes, d'alcool et de verroterie qui a bâti sa fortune et sa puissance en s'assurant du soutien de l'État dans la traite négrière : le tristement célèbre *Code noir*, établi pour exclure juifs et hérétiques protestants du très lucratif commerce des esclaves, est le véritable acte de naissance de cette bourgeoisie catholique anthropophage qui, depuis Napoléon, s'abrite à chaque crise derrière quelque clique de galonnés corrompus. Le grand seigneur de Montaigne avait bien « son domestique normand » (p. 471), peut s'enorgueillir Onfray ; il reste qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de commander à son larbin de philosopher à sa place. C'est tout dire de l'effrayant degré d'inconscience auquel est parvenue la classe exploiteuse au terme de sa longue décadence. Tentant d'exorciser le spectre de la Révolution, elle délègue à son valet de chambre la tâche de réciter la philosophie des Lumières à l'envers, dans l'espoir de réinvoquer le démon du fanatisme et du racisme, fidèle protecteur de sa carrière. Nos vieilles légendes nous racontent pourtant qu'après lui avoir offert l'or, la gloire et le monde, le diable ne revient que pour l'emporter en enfer.

*

**

Si nous n'avons certainement pas tout dit de l'atroce pensum qu'est *Cosmos* de « Michel Onfray », il nous semble cependant l'avoir correctement présenté, comme une scandaleuse instrumentalisation de la « philosophie de la nature » à des fins de propagande raciste, eugéniste, intégriste et militariste. Qu'aucun autre lecteur de *Cosmos* n'ait jugé bon de dénoncer cette opération pour ce qu'elle est ne prouve évidemment rien contre nos conclusions ; mais les confirmerait plutôt, si l'on y réfléchit bien. « Michel Onfray » lui-même se voit comme un grand artiste, un maître dans l'art de la dissimulation et de la manipulation ; et il n'a en effet pas d'autre talent. Mais en réalité ses compétences sont celles d'une équipe de vulgaires tâcherons, de fonctionnaires sans imagination, sans originalité, sans style, sans esprit, sans cœur, sans âme ; de sorte qu'il est fort probable que l'immense majorité des « lecteurs » de *Cosmos* n'est pas parvenue à le lire jusqu'au bout, endormie plutôt qu'hypnotisée par cette prose répétitive, lisse et grise, soporifique comme un interminable trajet d'autoroute. Si « *Obéir le plus possible à son programme par-delà le bien et le mal* » (p. 514) et « *Faire de l'éthologie la première science de l'homme* » (p. 515) est la destination finale, « Michel Onfray » sera toujours moins efficace que les campagnes de recrutement de l'armée, de la police et de l'Administration pénitentiaire ; il coûte seulement beaucoup moins cher. Sa fonction est d'occuper en permanence l'espace médiatique dédié jusque-là aux vieux « néo-philosophes » mille fois discrédités, bref de remplir de vide la baudruche du néant, *d'être là*, comme une puanteur toxique refoulée des égouts de l'histoire qui envahirait le supermarché de la pensée frelatée, sans que la clientèle accoutumée aux arômes artificiels et aux saveurs des conservateurs s'aperçoive de la différence. Que les livres signés Onfray soient effectivement lus est ainsi de peu d'importance, tant qu'ils trônent en tête de gondole ; ils habituent peu à peu le public à l'omniprésence de ce BHL nazi, comme la grenouille ne se doute de rien, dit-on, quand on fait bouillir à petit feu l'eau de la casserole. Mais ici, ce sont les esprits qu'il s'agit de porter tout doucement à ébullition. La différence la plus remarquable entre le national-socialisme classique et la « philosophie » d'Onfray, c'est que celui-là en appelait à la passion, à l'enthousiasme, au courage et à l'aventure, là où celle-ci en appelle à la raison, à la prudence, à la ruse et au confort. Le bruit des bottes a laissé place au glissement feutré des pantoufles, voilà tout.

Personne ne s'y tromperait cependant, et nous nous serions épargné la peine du présent travail, si d'autres, plus qualifiés que nous pour analyser le phénomène « Michel Onfray », ne donnaient pas le mauvais exemple d'une crédulité à toute épreuve. On se permettra donc de rajouter deux noms

à la longue liste des complices et des dupes de Michel Onfray, pour finir en évoquant brièvement toute l'ampleur du problème. Le premier est un certain Stéphane François, que les médias dits de gauche où il est le bienvenu présentent comme un spécialiste du néo-paganisme nazi, et qui répète partout que cette idéologie ne survit que dans la sous-culture d'insignifiants groupuscules de crânes rasés : alors qu'elle est partout promue sous le nom de Michel Onfray. Ce spécialiste-là paraît programmé pour répondre en boucle : « Circulez, il n'y a rien à voir » à quiconque le questionne sur l'actualité de son sujet. Il fallait une caution universitaire pour garantir l'inexistence de l'agent provocateur néonazi Michel Onfray : cet expert du néant s'appelle Stéphane François. Le second est un « philosophe anarchiste » sincère, Michael Paraire, qui a vaillamment bataillé contre *Michel Onfray, une imposture intellectuelle* (éditions de L'Épervier, 2013), avec quelques bons arguments qui lui permettent de toucher du doigt la véritable nature de Michel Onfray, concluant notamment :

« Dans le passé, c'était un travail de police. Désormais, c'est un intellectuel qui fait le boulot. » (p. 93)

« [Onfray] avoue également que, si demain il y avait un problème politique grave en France et que l'on voyait renaître, comme de ses cendres, le fascisme armé et casqué, on ne pourrait pas compter sur lui. Il hurlerait contre les hommes capables de prendre les armes pour résister, parce qu'"un homme ça s'empêche". Il les vilipenderait comme des adorateurs de la pulsion de mort. Il les maudirait comme l'expression des nouveaux prêtres ascétiques. » (p. 105)

« Onfray n'est pas un anarchiste, mais un ennemi de l'anarchisme, un penseur anti-anarchiste. (...) il participe d'une entreprise de confusionnisme idéologique généralisé qui brouille toutes les cartes. » (p. 110)

On ne saurait mieux dire. Malheureusement, Michael Paraire sombre lui-même dans la confusion quand il prétend qu'Onfray « n'est ni antisémite, ni fasciste » (p. 51), allant jusqu'à insister, au terme d'une comparaison destinée à l'édification des marxistes : « La seule chose qu'Onfray n'ait pas en commun avec Dühring, c'est l'antisémitisme de ce dernier. » (p. 77) C'est être vraiment d'une très excessive générosité avec Onfray, qui avait pourtant déjà publié sa tribune où il proclame en substance qu'Hitler n'était qu'un sale juif, et que tous les juifs sont des génocidaires nazis. C'est que Michael Paraire ambitionne, comme Onfray, de refonder la théorie libertaire, sous le nom ridicule de « suranarchisme » (contre le « postanarchisme » cent pour cent policier d'Onfray) qui n'est qu'une resucée du vieil anarcho-bolchevisme opportuniste (qui n'exclut même pas la « participation à des gouvernements révolutionnaires », p. 153), épicé d'« antisio-nisme » érigé en « valeur fondamentale de l'anarchisme » (p. 83-84), comme si le colonialisme juif (et protestant) était le seul à abattre ; conformément à l'esprit du *Code noir*. Le « suranarchisme » de Michael Paraire, fier disciple de Proudhon-Bakounine-Kropotkine, qui prend garde de préciser maladroitement qu'il « ne porte en revanche aucun jugement sur le peuple juif ni sur les Juifs en général » (p. 84), nous apparaît donc bien trop peu affranchi de l'idéologie profonde de l'État français pour constituer la véritable pensée libre capable de terrasser le monstre assoiffé de sang et d'oppression qui se cache derrière le masque de Michel Onfray. Comme l'Hydre de la mythologie grecque, l'alliance historique du Sabre et du Goupillon, dont on respire l'haleine empoisonnée à travers Onfray, se régénère toujours plus dangereuse et plus féroce tant qu'elle conserve une seule de ses nombreuses têtes. Pour la vaincre, dit la légende, il n'existe pas d'autre solution que de les trancher toutes par le fer, et de cautériser par le feu.